

L'ARCHE *Editeur*

Elfriede JELINEK

Une pièce de sport

Traduit par
Michel DEUTSCH , Marianne DAUTREY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

UNE PIECE DE SPORT

de

Elfriede Jelinek

Traduction Michel Deutsch et Marianne Dautrey

Titre original : *Ein Sportstück*

Copyright de la traduction à L'Arche Editeur, Paris 1999.
Tous droits réservés, notamment pour les droits de représentation

Une pièce de sport

L'auteur ne fournira que peu d'indications, c'est un principe qu'elle a acquis à la longue. Faites ce que vous voulez. Seul un élément devra obligatoirement être présent : des choristes grecs, des individus isolés, des masses ; peu importe qui apparaît sur la scène ; en dehors des quelques passages où il sera spécifié qu'il en va autrement, le vêtement de sport sera de rigueur, voilà qui fournit, tout de même, un large éventail de sponsors possibles, n'est-ce pas ? Les choristes, s'il vous plaît, dans la mesure du possible, les uniformiser, tous en adidas, en Nike, peu importe le nom de la marque, Reebok, Puma ou encore Fila ou autres.

J'attends du chœur la chose suivante : le ou la chef de chœur devra être connecté(e) au moyen d'un écouteur dans l'oreille avec la chaîne de sport et communiquer au public tous les événements sportifs intéressants ou toutes les dernières nouvelles, comme bon lui semble, ce qu'il/elle fera soit en avançant jusqu'à la rampe pour annoncer au public ce qu'il ou elle a à dire, soit en l'inscrivant sur un panneau qu'il maintiendra en hauteur ou encore, ce qui coûte un peu plus cher, en recourant à des inscriptions lumineuses que l'on pourrait insérer comme on le fait avec un ordinateur ou une machine à écrire. On choisira comme chef de chœur une personne capable de bien improviser, il/elle avancera donc jusqu'à la rampe et annoncera, en interrompant le jeu, un nouveau score que les choristes enregistreront et reprendront en chœur. Et ce, de façon à ce que l'action s'en trouve précisément interrompue, de toute façon, il n'y a pas d'action.

que surgisse devant nous une partie plus sombre d'un stade, une grille d'arrêt servant à séparer deux foules de supporters afin qu'elles ne se sautent pas immédiatement à la gorge. Des policiers en uniforme se tiennent de part et d'autre de la grille colossale, dos à celle-ci, leurs visages vigilants tournés vers les deux foules qui tentent de s'atteindre, se pressent l'une contre l'autre, frappent contre le grillage, et parfois même arrivent à passer au travers, etc... Les deux foules sont des foules adverses ; au fond, toute la pièce traite des percées qu'elles réussissent, peut-être, cependant, de tout autre chose également.

Elfi Elektra : Enfin, le calme. Les fleuves que le sang de mon père a rougis sont propres à nouveau, à moins qu'une nouvelle guerre avec maman ne soit sur le point d'éclater. Mais, cela m'est égal. Il y a bien longtemps maintenant que mon attention est surtout portée sur le comportement des masses. Tant d'hommes et chacun avec un mobile d'action personnel et puis, brutalement, comme si quelque chose se brisait dans leur crâne sous le coup d'une horloge invisible et qu'ils se réglaient sur un temps imaginaire, ils se mettent tous à battre au même rythme, ils s'emparent de leurs accessoires de sport, se ruent les uns sur les autres, brisent leur bol qu'il y a peu de temps encore ils levaient devant une table de petit déjeuner joliment dressée ou encore au bar pour prendre une gorgée du voisin. Eh bien, santé. A présent servez-le lui mais convenablement ! Haut les tasses ! Bas les têtes ! Les truites passent sous le pont le ventre en l'air. Les circuits touristiques ne les prennent plus en considération, parce que le tourisme consiste à considérer et qu'ici, à présent, il n'y a vraiment plus rien à voir. Circulez, continuez jusqu'au prochain arrêt !

Les poissons sont foutus, partis. Circulez, s'il vous plaît ! Savez-vous ce qui arrivera au fleuve tout près de chez moi, demain ou, au plus tard, après-demain ? Savez-vous ce qu'ils vont faire de lui, ces monstres ? Ils veulent, au moyen d'une nature artificielle, le rendre irremplaçable, du moins plus irremplaçable que ne le sont tous ces hommes qui ont accroché leur cravate au portemanteau pour enfiler leur uniforme, leurs vêtements de sport. Pour cela, les hommes ont tout d'abord dû détruire leur nature irremplaçable, mais peut-être est-ce comme cela qu'elle est apparue pour la première fois ? Il a fallu en passer par là pour qu'ils puissent, eux aussi, apparaître tous vraiment semblables, uniformisés. Comme des soldats. Les jeans, les T-shirts, les casquettes de base-ball. C'est exactement ce qui va arriver à ce pauvre fleuve : une tenue totalement neuve en vue des Olympiades organisées pour le marathon sur berges. Les maîtres du fleuve font de lui un artifice naturel ou mieux encore une nature artificielle. Pourtant - le fleuve, on aura beau lui confectionner un nouveau lit, il n'en restera pas moins le même fleuve, fourbe, lui dont les durs bandages sont sans ménagement pour ses articulations, lui qui, pour pouvoir vraiment redevenir fleuve, doit d'abord être protégé de la nature. Naturellement, il lui est bien plus agréable d'évoluer dans sa nouvelle tenue de sport. Il faut toujours qu'il se passe quelque chose au préalable pour que nous obtenions des fleuves qu'ils deviennent enfin raisonnables. Mais, allons donc, cela me convient parfaitement, je disais juste cela comme ça ; d'ailleurs, il y a bien longtemps que ce que je dis est sans importance : ce fleuve donc coule bravement depuis cent ans à présent dans son lit bétonné, solidement construit ; au moment de la montée des eaux, il gagne environ trente centimètres qu'il doit ensuite rendre contre son gré. Mais voilà qu'ils veulent éventrer son lit afin que

la nature redevienne souveraine, afin que le fleuve, comme dans les temps anciens, puisse de nouveau décrire des méandres ; quant à ses rives, elles devront être remarquablement absorbantes et, de surcroît, avoir de belles formes, enfin, peut-être pas exactement de belles formes mais, du moins, s'intégrer biologiquement au corps du paysage. Dotée d'une force d'aspiration renforcée. Je m'en fais, déjà, une telle joie mais j'ai également des objections à faire. Le murmure du fleuve fera autant de vacarme que des chiens hurlants ; non, pas aussi fort, naturellement n'importe quel enfant en train de jouer sera toujours capable de couvrir ce bruit. A cette heure, ceux qui sont restés sur le champ de bataille ont obtenu leur monument, leur dernier provisoirement ; ils l'ont obtenu de vive lutte, comme si ce n'était pas déjà en soi une commémoration de luttes invraisemblables et cruelles. Ils sont nombreux, moi y compris, à avoir des objections. Qui contre qui ? Plus personne ne m'écoute parce que lorsque je parle, je me contorsionne piteusement comme dans mes séances de gymnastique privées, au rythme de la musique de culturisme dernier cri : une déesse qui ne peut pas mais vraiment pas enfanter. Alors je me rassois. C'est sans importance. Après avoir dévasté le pays, l'armée s'en va. Les derniers rampent.

Sous la terre, ils se tiennent serrés les uns contre les autres. Certes, certains, encore en train de guerroyer aujourd'hui, vont même jusqu'à concevoir encore de l'hostilité à l'égard de leurs anciens ennemis étroitement pelotonnés les uns contre les autres, dans le seul but de pouvoir encore même menacer les morts. « Ils ne menacent plus personne, eux, mais, nous, nous pouvons les menacer ». Ainsi en va-t-il de cette eau également. Elle ne nous menace plus

parce que, bien qu'en perpétuel mouvement, elle est morte ; nous, en revanche, nous la menaçons avec ce que, de toutes les façons, elle est déjà : une nature animée, une nature qui file même à toute vitesse. Nous menaçons de lui rendre sa nature ; pourtant, il l'a déjà, le fleuve, il l'a même dans différentes versions du programme. Les versions de mon programme, je les ai apprises en les lisant, comme une voleuse. Il y a des enfants à qui on ne peut tout simplement rien offrir. Personne ne peut s'inventer une nature autre que celle qu'il a déjà. Un mort reste un mort, papa ! Cela vaut aussi pour toi, alors il n'y aura pas de pardon. Nous, les vivants, nous n'avons plus besoin de cadavres à nos côtés, nous voulons manger nos gâteaux à l'abri des regards. Staline et Hitler ont été éliminés, le général Mladic a eu une commotion cérébrale et, à cette heure, il ne sait pas encore s'il sera même en vie au moment où ce qui vient d'être dit ici sera resté confidentiel. Mais il fera partie des sommités de ce monde encore un certain temps. Que sera-t-il alors advenu du célèbre poète Karadzië, au moins aussi bon que mon ami Fredi K., lui dont les lèvres restent obstinément béantes tout comme son crâne ? Sans doute le seul droit qu'on lui accordera, désormais, sera de ne faire que de rares apparitions voire même de ne plus en faire du tout, quand il aura réduit la masse de sa propre lignée, ce qui n'était vraiment pas nécessaire, mais plus encore celle des autres lignées, ce qui lui semblait tellement nécessaire qu'il ne voulait même pas attendre qu'ils meurent d'eux-mêmes. Pourtant, autrefois, ils accomplissaient encore sagement leurs exercices. Rien n'est éternel, toute chose a une fin, sauf la saucisse qui en a deux. S'il vous plaît, applaudissez tous ces messieurs, car ce sera la première et la dernière fois que l'on parlera d'eux ici, il est vrai que, sur ce point, l'on aurait pu s'attendre à un engagement plus grand de ma part ! Bon. Cette fois,

volontairement, je ne m'engage pas ! Mais je prends ces applaudissements à mon compte, encore qu'au fond, c'est eux qui les auraient mérités, ces héros de l'histoire ; aujourd'hui pourtant, ils sont déjà presque tombés dans l'oubli, car nous en avons déjà fait entrer de nouveaux. Un moment, il faut juste que je les déballe et leur fasse reproche de leur manie de se faire valoir. Mais voilà que ce reproche se meurt sur ma langue. Des reproches, j'en fais sans cesse. C'est mon signe distinctif mais, cette fois, ils étaient déjà apprivoisés lorsque je les ai fait sortir de ma cage, des sauvages à quatre pattes que moi seule ai rendus si sauvages. Coucou !

Méditer, je trouve cela commode, aussi commode que d'avoir une épée à double tranchant dans le ventre. Je vais entrer dans la maison à présent et prendre mes dispositions pour la photo. Bien, maintenant, je retire du feu la marmite avec une profonde compassion, non, plutôt la profonde marmite avec compassion ; je les fourre dedans et les malaxe à l'intérieur, ces nouveaux héros contre lesquels j'ai à nouveau tant de choses à objecter, cela va sans dire. Ce serait peut-être préférable, alors d'autres parleraient des prochains qui déjà se bousculent pour partir à la guerre. Mon régiment s'est trouvé, à la fin, éclairci par la maladie, la perte - phénomène que je pourrais bien expliquer à partir de l'exemple de mon papa ; d'ailleurs, peut-être vais-je encore le faire - par l'humiliation, l'accablement, les vexations continues. L'irresponsabilité. Je ne m'opposerai plus à personne, surtout pas à mes voisins autrichiens qui, du reste, ne souhaitent plus voir augmenter leur nombre. J'en déduis qu'ils ont fermé les frontières et qu'ils ne les réouvriront que demain matin pour leur consommation personnelle de camions, gros baiser, vive le sans-plomb !

Dites, est-ce que tout est suffisamment bien surveillé ici ? Les morts, dehors ! Les vivants, à l'intérieur ! Ah, ils sont déjà entrés ? Eh bien, c'est encore mieux, alors nous pouvons refermer les portes de notre souffle. Dans les crânes, du sport, rien que du sport et encore du sport ! Nous sommes de moins en moins nombreux parce que la plupart d'entre nous est assis devant la télévision et que les retardataires ne trouvent plus de laissez-passer. Monsieur le chef d'orchestre pourrait se sentir troublé à la vue de cette foule parce qu'ils ne sont pas venus le voir et que nous, d'abord spectateurs, mais également masse ultracritique, nous faisons face à une autre masse, véritablement critique elle aussi, mais sans véritable raison. Toutefois nous n'avons plus besoin de critiquer qui que ce soit, car ces sportifs qui entrent en scène, diable, diable, unique triomphe de la volonté et de la beauté ! Je ne savais pas que l'on pouvait également façonner des corps. Dommage qu'ils en aient perdu le sens de la profondeur, à une exception près : les plongeurs. Mon Dieu, comme mes plaisanteries sont sèches aujourd'hui ! Elles n'arrivent même pas à humecter le doigt qui me sert à tourner le mauvais côté des choses pour vous. C'est sans importance. Lisez-moi tout de même ! Mais ne venez pas me casser les pieds, car je suis d'un tempérament tellement irritable que je pourrais bien en venir moi-même aux pieds !

Il est désormais impossible dire que l'augmentation de notre effectif serait, pour nos voisins de l'autre côté de la grille, une raison valable de nous attaquer. A cette heure, ils sont tout à fait calmes, après toute cette vie passée là-bas dans la clandestinité dans des conditions extrêmes ; il faudra, ces prochaines années,

A cette heure, ils sont tout à fait calmes, après toute cette vie passée là-bas dans la clandestinité dans des conditions extrêmes ; il faudra, ces prochaines années, commencer par reconstituer la croûte terrestre pour le plaisir des hommes. Des tonnes d'ordures ! Quel peuple ! Couche après couche, on le déblaie, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Disparaître est aussi une performance sportive de haut niveau, de plus haut niveau encore que toutes les autres performances sportives car, dans ce type de compétition, il devient même impossible de mesurer la performance. Mon papa n'émet plus un seul son ; pourtant, pas plus tard qu'hier, je l'ai placardé sur mon tableau noir en affichant son meilleur côté, c'était de ce côté qu'il parlait toujours. Bon, c'est vrai, la plupart du temps, il se tenait tranquille. Pour ce qui est de nous, maman et moi, il nous laisse enfin tranquilles. Voyons voir. Je regarde donc ma mère d'un air interrogateur parce qu'en dépit de toute la hargne qu'il y a dans mon œuvre, je n'en vois plus aucun retentissement, comment cela se fait-il ? Il y a si longtemps maintenant que nous sommes restées tranquilles, nous méritons enfin un peu de mouvement, dit-elle. Pourquoi es-tu une fille si exigeante ? Qu'as-tu à plonger un regard si avide dans la vie ? Tu en oublies l'essentiel, faire plaisir aux gens !

Le tas de morts hostiles qui reposent en vrac, là-bas dehors, ne me dérangera donc plus désormais. Non, d'ailleurs je ne fais plus la guerre à personne sauf, bien sûr, à maman. C'est une décision que je viens de prendre et qui vaudra pour toujours. Elle est ma bête noire mais elle est entre mes mains. Le fleuve de Vienne, en bas, non, malheureusement on ne le voit pas d'ici, se couchera mollement dans son nouveau lit moelleux, je le garantis personnellement, à présent que j'ai enfin le loisir de l'observer à fond, quand je

me serai d'abord avancée de cinq cents mètres. Il faudrait vraiment que l'on me vole mes vêtements chics pour que je perde mon sang froid ! D'après moi, le fleuve, ses bras posés sur les hanches, se laissera bercer à son propre rythme, s'installant dans son propre équilibre qui, de mon côté, a déjà atteint le fond ; là, il est vraiment impossible d'aller plus profond. Tous les autres furent jugés définitivement trop légers. Des plantes de littoral en voie de disparition que l'on aura ressorties de la réserve de la nature et arrangées avec style viendront peupler sa couche, j'irai voir ça dimanche. Bon sang, ils n'ont même pas commencé à préparer le lit de convalescence du fleuve ! En revanche, la demeure des soldats tombés à la guerre est déjà fin prête ; la revue *Être naturellement plus beau*, oh pardon, je voulais naturellement dire, *Être naturel plus bellement*, consacre un reportage à ce sujet, mais ils ne seront pas nombreux à l'avoir lu. Moi, je le lirai, bien évidemment ; j'ai du goût et je déteste mes rivales qui en ont également. Malheureusement, il y a des femmes partout. Quel scandale que je ne sois pas la seule.

Les victimes du Seigneur reposeront toutes au même moment d'un bout à l'autre de la terre. Pour une fois, je n'ai aucune objection à y faire. En écrivant, mes joues s'échauffent d'un courage incroyable et d'une colère telle que je serais capable de tous vous tuer une fois que j'aurai fini d'écrire ; alors je n'aurais plus rien à faire. Cependant, si je devais, moi aussi, être victime de la mort, j'envisagerais tout cela autrement. Ils ne seront ni pleurés, ni conservés, ni enterrés, les morts qui, lorsqu'ils étaient encore en vie, allaient se blottir en tremblant dans le coin d'une pièce et s'arrachaient les cheveux de peur, à l'idée de partir - allons, cela ne nous fait pas peur à nous qui portons des blousons de

cuir ! - ils devront reposer sur le champ et, fumier ils deviendront. Veuillez m'excuser, j'ai dérapé, ce sera, espérons-le, la dernière fois, d'ailleurs ce n'était même pas moi. C'était quelqu'un d'autre. Je n'ai évoqué ce dérapage que parce que, par ce temps de bourrasques, les ballasts de cailloux ont été quelque peu endommagés à cet endroit et que mes rails se sont un peu déchaussés ; je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Je ne peux avancer sans ces rails, mes genoux et mes attelles sont trop faibles. Je préfère dire les choses deux fois plutôt qu'une, avant qu'il ne se produise quelque accident. Parce que, c'est vrai, je ne suis pas une rive au loin et ne suis pas tout à fait nette ! Il n'y a plus personne, alors laissons-le là allongé jusqu'à ce que le médecin arrive. Pour papa, il est trop tard, mais pour moi, il est encore assez tôt.

Une femme, milieu de la quarantaine environ, et un jeune sportif entrent, ils piétinent un tas au sol, se le balancent de l'un à l'autre, le rouent de coups. Le tas se met à saigner. Mais, par la suite, alors qu'il - c'est-à-dire des lambeaux de ce tas - est ballotté, il effectue des actes normaux ; tant qu'on le laisse, il range, redresse un objet, lit, vaque à des occupations quotidiennes donc, le tas tente également de regarder la télévision etc. Ses agacements ne seront que passagers, le reste du temps, le tas humain devra toujours avoir un comportement parfaitement normal.

La femme, pour ce qui est de son habit, comme, plus tard, de celui de la « vieille dame », seule exception dans cette pièce, elle aura l'élégance de la petite bourgeoisie tout en essayant d'avoir quand même l'air chic. Rien que de normal. Elle allume un poste de télévision sans son dans lequel on voit se

démener une masse qui assiste à un événement sportif. Les textes qui suivent seront dits par des voix d'hommes, mais c'est accessoire, pendant ce temps, les personnes présentes sur la scène accompagneront la voix par des mouvements de lèvres synchronisés, mais ce n'est pas obligatoire. On peut également faire tout autrement. Ce n'est qu'une possibilité parmi tant d'autres, toutes me conviennent.

La femme pendant qu'elle piétine l'amas :

Je t'en prie, mon fils, pour une fois, ne vas pas au terrain de sport ! J'ai si peur au fond de moi de ne plus te revoir ! Ce matin, même si c'était, comme toujours, de mauvaise grâce, tu m'as embrassée, mais voilà, tu en as conçu un sentiment de supériorité à mon égard. Tu as beau être gentil, je le sens : tu m'échappes, tu m'es arraché des mains. Tout de même, j'ai depuis longtemps trouvé des moyens de m'incruster en toi comme une fiche remplie de notices triomphantes sur la protection de l'enfance, bien que tu sois adulte depuis longtemps et te dresses face à moi semblable à un mur couvert d'annonces publicitaires. A présent, je m'accroupis devant ce mur dans l'espoir qu'on me laissera entrer, mais tes skis en haut de l'armoire menacent sans cesse de me tomber dessus. A quand remontent ces vacances au ski que nous avons passées ensemble et où tu m'as blessée par tes manières de voir les choses ! Aujourd'hui encore, tu te lances volontiers dans des activités de force qui, pourtant, n'ont jamais rien à voir avec moi. Tes T-shirts font de toi un somnambule diurne surveillé à chaque seconde par sa montre qu'il a spécialement dressée à cela. Bientôt nous nous contenterons d'une poignée de main quand nous nous reverrons. Un jour, je n'aurai plus de nouvelles de toi, tu auras eu un terrible

accident. Les jeunes gens dynamiques ne sont pas, ma foi, les plus lents ! Après ton accident, je vivrai hantée par cette tragédie. Quelques jours plus tôt, avant que tu n'aies pris le téléski, tu auras dit à tes camarades que tu avais bien tout rassemblé pour la saison. Les skis, les chaussures, les fixations. Tu auras formé de grands espoirs. Tout se sera passé si vite que l'on arrivera mal à comprendre. Propulsé dans la mort sur une voie de dépassement. Sur le chemin du retour te menant à la maison, en revenant d'une course de kart, tu te précipiteras dans la mort. Une manœuvre que tu auras faite pour doubler te sera fatale. Ta voiture heurtera un bus roulant en sens inverse. Il y aura dix passagers blessés mais, hélas, que sont-ils au regard de ta mort ! Cette victoire sur ton corps n'aura pas été un éphémère, ce sera un *comeback* qui fera un détour par la mort. Ce pourrait être pour toi une manière de t'installer enfin durablement au sommet. Tu gis cependant que le monde défile devant toi. Oui. Toi et tes amis. Un jour, vous aurez pour toujours parcouru le monde, garçons, mais où aller après ? C'est pour cela que vous travaillez dans vos parcs à skis, à seule fin de ne pas rester dans l'ombre.

Tes amis pratiquent un jeu sans règle, sans réflexion et ce serait pourtant bien nécessaire. Donc, tu te tais à présent ; tu rends la maturité pour l'immaturité comme les nations avaient l'habitude de le faire avant qu'elles ne se soient réunies pour de nouveau fondre les unes sur les autres plus joyeusement encore. Toutes ces choses viennent insensiblement se confondre avec ma tolérance. Par chance, je ne suis pas agressive et mes amies, non plus, ne le sont pas. Nous discutons de divers sujets et exigeons les unes des autres qu'il y ait du respect, voilà le nom que l'on donne à la remise accordée sur les sujets que

nous avons sélectionnés. Des poétesses couronnées de succès viennent nous faire des conférences. Elles gazouillent en elles-mêmes parce qu'il semble faire bien chaud ici, un filet d'écume odorant leur coule doucement de l'emplacement de la bouche. Elles l'essuient. Puis elles disent ce qu'elles ont à dire : courage, deuil, désarroi, multiculturalisme. Toujours la même rengaine. Cette femme, de son index humide fait le tour de son cercle de lecteurs et croit avoir fait déjà suffisamment de sport, après cela. L'ennui commence déjà à s'attaquer à ton berceau, mon fils, tu n'es tout de même pas un fainéant. Tu veux sortir, au pire avec le chien. Et cette autre femme engagée, regarde-la ! Elle touche le bord du pétrin qui l'encercle. De plus, elle s'entoure constamment de son cercle d'amies afin de s'assurer un plus grand retentissement. S'élève alors le ronronnement de la maison et du foyer. Nous les femmes, nous sommes le plus souvent des amateurs, cependant nous travaillons toutes avec ferveur à propager ce que l'une d'entre nous dit, seulement nous ne savons pas qui fut celle qui a parlé.

Oui, un amateur, quand il a raison, peut lui aussi connaître un sentiment de suffisance. Tes amis se rient de mon angoisse de te perdre. Et toi, tu ris avec eux. Ce mode de parole que vous adoptez entre vous est sage à l'origine, mais il dérive souvent immédiatement en conflits sanglants. Je le sais bien. Pourtant en vous décochant des pointes, j'ouvre des brèches dans votre défense. J'en perds le sommeil des nuits entières, moi qui, pourtant, suis experte en matière de conflits, qui les relève dans un cahier de notes et les efface d'abord baignée de larmes et puis sèche. Pour quelle raison suis-je tout à coup devenue une ennemie à tes yeux, que s'est-il passé ?

D'où te vient cette éternelle fraîcheur citronnée qui me coupe le souffle ?
Quoi, de moi, du buffet de ma cuisine ? Je veux seulement savoir où tu
séjournes en ce moment. Tes camarades de sport trouvent ça ridicule. Tu
recueilles l'approbation de tes amis quand tu te ris de moi. Bientôt je n'aurai
même plus le droit de te suivre des yeux en public. Pourtant, personne ne va
regarder là où se trouve la mère. La mère détermine l'aptitude que possède son
enfant mais juste pour en être mieux dépossédée elle-même. Le sport produit
son meilleur effet lorsqu'il est pratiqué en public. Lorsque les photos de stars
s'étalent en pleine page et laissent leur mensonge transparaître derrière les
feuilles qui ne les dissimulent que pour mieux les dévoiler. Bientôt je ne verrai
plus que tes talons lorsque tu entreras en scène pour piétiner encore un oeu plus
une pauvre balle maltraitée. Dire que la balle était venue exprès te rendre visite.
Mais, elle aussi, elle voudra aussitôt repartir, car c'est le centre qu'elle veut
rejoindre, il est libre lui et toi tu ne l'es pas, dommage. Ton bonheur est là où tu
n'es pas. C'est ce que tu crois !

Tes débuts étaient bien plus heureux pour moi. Je voudrais tant connaître
tes amis, mais tu ne me le permets pas. Moi aussi, à ma façon, je suis une
héroïne ; seulement, tu ne t'en aperçois pas en dépit du mal que je me suis
comme toujours donné pour m'habiller. Nous, les mères, nous sommes soit des
héroïnes silencieuses, soit des héroïnes tapageuses. Parce que ton amour propre
était blessé, tu as bloqué toute possibilité de bonne entente entre nous, tout
comme l'écoulement du lavabo. Tes camarades, ils sont ta propriété exclusive.
C'est comme si tu partais en guerre. Je crie désespérée : ne me torture pas ! Je
ne doute absolument pas de ta capacité à te déplacer rapidement ou à rester en

place ou encore à équiper les instruments de ta personne, selon la situation, en l'occurrence, c'est comme il te plaira. Pourtant tu sautilles devant mes yeux, messenger qui porte sa sacoche en bandoulière.

Dire que l'on aurait tout de même pu parcourir ce beau chemin tranquillement à pied. Au moins, à la maison tu me laisses me précipiter pour te donner ce que tu veux. Mais cela même devient de plus en plus rare. Je me sens comme quelqu'un à qui l'on a arraché quelque chose des mains, et pourtant je suis absolument prête à tout pour te rendre heureux. S'il te plaît reste auprès de moi et accepte que je te nourrisse ! Viens dormir dans ton ancienne chambre d'enfant et couche-toi près du mur afin que je puisse compter tes inspirations et expirations et mesurer au rythme de ton souffle les conflits guerriers qui éclatent partout dans le reste du monde ou les refuser sans même en avoir préalablement connu la mesure ! Pourquoi se donner la peine de mesurer ces conflits à l'aide d'un étalon puisque, quels qu'ils soient, je serai contre ? Juste parce je juge qu'ils sont trop nombreux ? Non merci, les guerres, d'emblée, je les rejette en bloc au moment même où elles arrivent. Tu es le seul que j'aie inscrit sur mon carnet comme un compte, mon enfant, avant qu'un autre n'ait pu te prendre en compte, et je voudrais que ce compte tombe juste. Ce ne devrait tout de même pas te demander des efforts impossibles d'être bon avec moi, tu l'es bien avec tes camarades également. Je fais semblant d'être souple, cela me tire intérieurement vers le haut, tant que tu es encore là, mon fils, je me sens grandie, brillante, aimable, mais à peine as-tu fermé la porte derrière toi qu'un sentiment de dépossession s'abat sur moi, tu m'as été volé ! Un tapis que quelqu'un vient juste de piétiner de son pas lourd et qui, à présent, repose

comme une mer calme, mais cependant animée par un éternel ressentiment. Devant cette étendue qui, à tout instant, peut nous causer de grands dommages, non par le feu mais par l'eau, tu es venu te poster et tu t'es annoncé en effectuant le salut comme suit : messenger en poste ! Le soleil s'en va. Il ne brille que pour toi de toute façon. Tu n'es pas à la maison, alors il n'a qu'à repartir.

Le chœur : Pourquoi avez-vous envoyé votre fils à la guerre du sport si c'était pour le réclamer aussitôt après ? A cause des disgrâces de sa tenue ? Là vous vous leurrez vous-même car regardez un peu la tenue qu'il a acquise grâce au sport qu'il pratique ! Y a-t-il une amélioration ? Vous avez cru que, du moment qu'il avait un but et que ce but n'était pas une personne, vous avez cru donc que, de cette manière, vous vous le seriez gardé plus longtemps, ce fils. Comment, la mère devrait faire exception ? Parce qu'il cultive d'étranges instincts qui ne mènent à rien ? C'est pourtant vous qui l'y avez encouragé en premier, femme ! Depuis le temps, vous auriez dû remarquer que, une fois que l'on s'est fié à ses chaussures de sport, chaussures qui furent toujours portées par quelqu'un de plus grand que soi, par exemple, ce basketteur sur la photo, est-ce votre fils ? Non ? Alors, vous voyez ! Et celui-ci qui porte une barre sur l'épaule, ce n'est pas lui non plus ? Alors, vous voyez ! donc, vous auriez dû remarquer que l'on a signé un contrat de sang, sueur et douleur dont on ne peut sortir aussi facilement que cela. Les uns encaissent l'argent de ce contrat, les autres remplissent tôt ou tard la caisse de leur médecin afin que toutes ces épaves encore en vie qui franchissent en titubant la ligne d'arrivée alors que l'arbitre du temps a déjà remballé son chronomètre, se fassent tous retirer, en

guise de punition, un petit bout de cartilage au niveau du genou. Ils s'en porteront bien mieux après.

Vous voyez ici deux équipes nullement égocentriques qui servent un objectif louable : l'équipe de la radio-télévision autrichienne affronte l'équipe de la revue « Le Papillon ». Le Papillon gagne haut la main. La moyenne d'âge des joueurs est plus basse et l'équipe jouit encore de son jeune âge qu'elle voudrait voir immortalisé. Vous, femme, vous resterez toujours mère quoi qu'il arrive. Pourquoi ne laissez-vous donc pas la jeunesse à ses plaisirs. Si votre souhait était juste de former avec votre fils un couple pour toujours voué au ridicule, vous auriez pu vous l'acheter sous la forme d'un animal en peluche. Vous n'avez absolument pas idée de ce que c'est lorsque, subitement, une maladresse se mue en une relation amoureuse avec une personne à l'exclusion de toutes les autres, je veux parler de l'éducation du corps qui mène directement à l'Etat et à sa splendeur. Sauf si vous prenez le raccourci qui passe par la guerre et que, pour finir, vous vous retrouvez dans un tout autre Etat que celui dont vous êtes partie avec vos paquets de merde. Comme vous êtes sage de combattre tout cela ! Il faut que ça vous fasse mal pour que cela soit un tant soit peu efficace ! Alors, lâchez enfin votre moule de placenta afin que je puisse démouler le gâteau ! Voyons un peu si vous l'avez réussi. Vous pouvez la rejeter en arrière, votre traîne de velours, votre nouveau costume de la rue Morgue. Ce changement de marque n'était d'aucun profit. Et pour votre fils, non plus, ce ne fut d'aucun profit de naître. Voilà !

Il n'aurait absolument pas dû revenir pour si peu de temps, ce bilboquet de Ginzling, peu importe où cela se trouve, vous le saurez certainement, n'est-ce pas maman ! Accompagné partout par une foule tapageuse de supporters, le garçon jure : je reviendrai. Il n'a pas encore tenu parole jusqu'à présent ; il est dans sa tombe. Toutefois, les choses demandent du temps. Nous attendons. Sans cela, jamais aucune mère n'aurait enfanté ce qui a été enfanté, c'est prouvé, je vous le dis. La mère offre un asile dans son corps à l'hôte que le père lui a offert. Elle protège de cette manière le gage qui lui a été confié. Elle en fait un bien qu'elle peut faire valoir pour elle : le fils du père qu'elle remet à Dieu, censé le garder. Quoi, vous voulez dire que personne ne pourrait être père sans qu'il y ait une mère, mieux encore que l'on deviendrait mère toute seule ? Adieu Papa ? Venez voir un peu ici, je vais vous montrer quelqu'un que nul obscur giron, nulle nuit maternelle, la très haute, n'a nourri, un enfant d'un blond dérangeant qu'aucune déesse n'aurait pu enfanter plus parfaitement : Franz Linser, l'antithèse du commissaire de l'Union Européenne, Franz Fischler. Que dit-on de lui ? Dit-on qu'il est mince, sportif et qu'en plus c'est un idéaliste et, à l'inverse, dit-on de Fischler qu'il serait le fonctionnaire type ? Ou encore ici, une page plus loin : Gail Pallas Athena Devers. Elle ne serait déjà plus femme du tout si l'on faisait calmement le décompte de ses hormones. Toutes les villes qu'elle a habitées peuvent s'estimer heureuses d'avoir pu organiser la presque première Olympiade de la modernité afin que Gail Devers puisse être informée de tout cela grâce à nous. Ce corps, donc, serait formé à présent, il ne reste plus qu'à le déposer au sauna et à le desquamer. Comment voulez-vous faire comprendre à un jeune homme qu'il doit partir pour la guerre s'il n'a jamais fait de sport auparavant ? Votre fils est utile ! Nous avons besoin de personnes qui

se soucient de leur corps et qui pourraient à tout instant, avec insouciance, faire fi de leur âme, comme nous le disait Platon, lui qui, en une seule et unique fois, a convenablement exsudé ses souvenirs. A la suite de quoi, il a passé des années sans plus pouvoir se ressaisir lui-même.

Comme les penseurs sont stupides, partiaux et amorphes ! Ils sont si profondément préoccupés de politique ou de criminalité. Alors que l'arbitrage du temps nous a une fois pour toute prescrit le temps du crime. Non, je le vois, en ce moment, vous ne combattez pas ! La plupart des gens luttent contre leur libération laquelle en retour n'engendre que du mouvement. Ils verront bien !

Ici, par exemple, vous allez voir à l'instant le maître de ce mouvement qui, à cette heure, nous apparaît particulièrement émouvant, comme ça, en pleine rue avec son bandeau de marathonneur trempé de sueur, haletant comme le Christ sur la croix après qu'il se fut lassé d'implorer sa grâce, le foehn encore mugissant, pris dans les flammes de ses cheveux figés par la permanente et, cependant, la foule murmure : coupés un peu plus courts que d'ordinaire - quoi, il a une nouvelle coiffure ? A cause du sport, vraisemblablement, oui, c'est ce qu'il nous a dit ! C'est comme ça qu'il nous a ! Parfois même, ses ennemis les plus forcenés sont devenus ses meilleurs amis, voilà ce qu'on appelle de la *fairness* ! C'est vrai, elle le rend tout de suite tellement plus jeune, cette nouvelle coiffure ! Il a bien fait, à présent nous lui accordons à nouveau tout notre crédit, parce que ses cheveux ne laisseraient plus place à une vague ni même sans doute à un saut arrière juste après. Qu'a-t-il encore à nous dire ? Il dit : le sens du sport réside en ceci que les hommes deviennent indifférents au

fait de devoir mourir, parce que de toutes les manières, ils semblent avoir été faits pour être rapidement consommés. Il nous le montre à partir de son propre exemple. Il se sacrifie. Il irait même jusqu'à nous frôler de ses chaussures voire de tout son corps pour que nous ne puissions pas l'ignorer. Or, les hommes désormais aiment à être modernes, et il en tire parti. Leurs emballages, on peut les envoyer à la décharge afin de décharger les hommes de tout souci au cas où ils voudraient s'acheter quelque chose de nouveau et manqueraient de place. On a toujours besoin de plus de place. Les emballages étaient essentiels finalement, à l'époque où les hommes acceptèrent de se faire acheter.

Elle sera encore meilleure après avoir reposé au réfrigérateur, cette barre de céréales qui est entraîneur d'hommes et que vous pouvez voir ici, ce poids qui nous fait également sombrer bien comme il faut. Un espion qui s'aimait. Oui, les peuples et leur descendance, et tous également privés de courage et de mère. C'est la raison pour laquelle ils ont été jusqu'à épier même leurs meilleurs amis. Afin qu'ils puissent leur appartenir plus fortement encore, à eux, leurs plus chers camarades humains.

Des os craquent, des tendons se déchirent, des veines éclatent, des ligaments se distendent mais, au bout du compte, résistent d'une manière ou d'une autre. En sport, les corps des hommes sont comme des cartons à pizza ou des déversoirs, d'abord ils sont beaux, puis usagés, voire : usés ! Ils demeurent néanmoins lavables et faciles à entretenir grâce aux fibres modernes que le créateur leur a appliquées, en particulier chez cet homme qui, ici, dans sa douce dignité de damné, caresse notre écran de l'intérieur, de toutes ses fibres

musculaires. Il faudrait le faire mijoter pendant des heures dans son propre jus afin de le rendre un peu plus tendre envers chacun de nous, ou plutôt non, on nous indique ici tout autre chose : on n'a pas encore inventé de fibres plus tendres que les siennes ! Mais peut-être y arrivera-t-on dès demain ; alors, il y en aura partout.

Vous respirerez même plus activement que nous ; nous aussi, nous aimons respirer mais nous sommes cependant encore trop peu nombreux pour arracher ne serait-ce qu'un cheveu de la tête d'un étranger. Il est bon, naturellement, que cet homme nous redonne notre dureté, seulement il ne faudra pas être dur avec lui. On ne peut arrêter un rôdeur comme lui, capable de se faufiler partout. Nous avons donc reçu nos nouvelles fibres aujourd'hui ; elles nous permettront de nous accrocher à notre entraîneur sportif. Enfant déjà, il escaladait tout et s'entraînait également à l'art du spectacle. Sa grande souplesse physique, il l'a acquise lui-même en s'échauffant convenablement tous les jours. Oui, l'échauffement, c'est un chapitre à lui tout seul ! Mais avant, la révision de la compétition ! Se repasser à toute vitesse le parcours mentalement, toutes les étapes, positives et négatives. Cet homme, dès qu'il passe devant nous, c'est instantané, nous n'avons plus besoin de craindre ses baisers après. Nous pouvons même, en communion avec la foule hurlante, les désirer. Avant d'arriver jusqu'à devant nous, il est vrai, il se repasse mentalement toute la compétition pour ne pas avoir de surprises désagréables ensuite. Après quoi, personne ne connaît la piste aussi bien que lui. Nous tombons, il se lève. Nous sommes encore en train de déblayer à la pelle la neige de nos oreilles que déjà, derechef, il nous est passé par l'esprit. C'est-à-dire, si jamais il retrouve ses

esprits au milieu de tous ces esprits bienheureux sur les eaux écumantes de sa machine à laver cervicale ! Il croyait, évidemment, qu'il n'en aurait pas besoin de sitôt. Peut-être l'a-t-il fourré dans ses chaussettes de tennis. Accroupi, position marche, changez de pas, pantin, levez le genou, remuez-vous.

Ce champion de la coupe du monde n'a nul besoin aujourd'hui des réflexions des poètes sur la guerre, toutefois il en reste encore un certain nombre en réserve : Goethe dans son style inimitable, celui avec lequel, justement, il a parlé de la nature, cette guerre permanente, car tout a commencé par un lancement de pierre. Donc, s'il vous plaît, ne lançons pas la première pierre sur cet homme qui, il est vrai, ne recherche que son plaisir. Il est si beau qu'il est obligé de s'affaler sur une chaise car la terre ne le porterait plus s'il ne répartissait pas mieux son poids. Pour preuve qu'il est le seul homme honnête, il court à un poil près aussi vite que l'indique son chronomètre. Le moyen est la fin. Encore un qui n'est pas handicapé par son corps, mais qui vit en communion avec lui au cas où il en aurait un besoin urgent. Nous ne voulons plus rien d'autre que le corps. Tant nous sommes devenus humbles maintenant que nous avons dû vivre la désagrégation de notre propre masse humaine, suite à une sévère cure d'amaigrissement dans laquelle nous avons tout mis en jeu, cent mille et peut-être un peu plus de perdus sous l'action de nos extincteurs à seule fin de pouvoir jouer à nouveau, sur un autre terrain cependant, par chance, entièrement refait à neuf. Vous voyez les traits à la craie, le sable, le filet ? Là, on nous montre ce que c'est que de prendre un râteau afin qu'il nous soit toujours possible de refaire entièrement le calcul du terrain. Et puis, ici, l'étoile de craie rouge, là, la jaune ; elle sépare les équipes, elle a été griffonnée à la-va-

vite mais est, toutefois, très difficile à effacer. Quel profit pourrons-nous en retirer ? A chacun de faire son choix. On demande tout à notre corps, même la dernière des choses. En général, le corps n'a vraiment rien contre si l'on pense dans le même sens que lui, cependant, pour s'abriter, il n'y a tout simplement rien de mieux qu'un cabriolet. Pas besoin de toit, vu que le corps, en contrepartie, en a un. La Golf GTI est l'habit de service de ce corps. L'habit d'intervention et l'habit de service, ensemble, ne sont officiellement qu'une seule et même chose, c'est ce que nous apprenons dans une fête sportive, informés par la police ou par les pompiers.

Oui, maman, à dater d'aujourd'hui, votre fils a épuisé l'âme et le corps qu'il a reçus de vous, fraîchement langés, suite à quoi il a enfin pu endosser quelque chose de plus pimpant à la veille de la compète, veille plus éternelle que la vie qu'il a reçue de vous, puisqu'elle dure encore à cette heure. Arrêtez-vous ! Reculez de deux pas ! Avancez ! Ohé, *friends* ! Est trop faible celui qui trouve que c'est trop fort. Votre gosse, parce qu'il a commencé à s'enflammer pour le sport, a en plus besoin d'organes de substitution supplémentaires et ce, en masse, mais son entraîneur ne peut les lui poser. Il n'est tout de même pas un homme à tout faire. Ici, maman doit prendre la relève, le protéger, produire une attestation, signer des attestations, faire don d'un rein, rien que pour qu'il puisse devenir un compagnon, un homme à succès, le fils. Bon Dieu, mais faites donc un peu attention ! Votre éradication est imminente ! Votre érection, s'il vous plaît ! L'amour en soi et pour soi a un charme propre, pas de doute. Toutefois quiconque possède de splendides airbags ainsi qu'un train d'atterrissage étincelant ou encore un Cornetto fraîchement rodé ainsi qu'un Magnum, dont le

baiser ne laisse aucune trace, ne devrait pas garder que pour soi ses atouts mais en faire également profiter les lieux de plaisir de la ville de Vienne. Et vous vous étonnez que votre fils, sur l'ordre : tuyau d'eau, en marche ! vous ait quittée incontinent et ait couru jusqu'à l'abreuvoir du restaurant où il a aujourd'hui le droit d'écouter dans l'arrière-salle le sermon, certes moderne mais en aucun cas modéré, prononcé à l'occasion d'une réunion du parti. L'Eglise s'en débarrasse une fois pour toute avec une messe de jazz. Le Führer s'en débarrasse avec une messe au temps. Cela ne dure plus aussi longtemps ! Votre fils aurait filé et vous aurait quitté sur n'importe quel autre ordre, maman ! Et ce, chaque fois, au premier appel entendu.

Les machinistes médicaux retenus pour le tirage au sort doivent avoir effectué leur apprentissage de machiniste avec succès. Les entraîneurs aussi. Vous, la mère, vous aurez toujours au moins la possibilité de laver à trente degrés la nouvelle âme de votre fils ; elle ne peluchera pas et ses couleurs resteront comme neuves même après le trentième lavage. C'est neuf ? Non, c'est lavé comme de la laine fraîche ! Est-il neuf ? Non, durci au feu de la grenade ! Après cela, votre fils sera un homme harmonieusement conformé lorsque le commandement lui sera transmis par l'annonceur du départ, lequel commandement sera : A vos marques, prêts, partez ! Et il devrait en plus parfaitement se conformer à vous ? La pierre, qui vient de voler à l'instant, s'introduit pourtant bien mieux dans le mur, lequel porte la main à son sexe à chaque fois qu'un coup franc est signalé. Au moment même où le mot ultime, vide de tout contenu, « partez » est prononcé, l'annonceur du départ baisse rapidement le drapeau et, aussitôt, la course de relais et le chronométrage

commencent. Si votre fils fait le parcours jusqu'à la ligne d'arrivée avec sa pierre, son temps de course sera arrêté au moyen de deux horloges d'arrêt. Si, en plus, il abat rapidement une pierre sur un crâne, on suspendra le chronométrage pendant tout ce temps, c'est une marque d'obligeance de la part de l'organisateur. Dans le même temps, le gosse devra faire un rapport oral et l'arbitre posté sur la ligne d'arrivée veillera à ce qu'il soit conforme au rapport écrit. Il devra comporter trois à cinq mots au plus et dire en substance : Me voilà.

Bon, mais voilà que traîne là, épars, le temps qu'une personne a perdu qu'allons-nous en faire ? Maman ! Ce ne sera tout de même pas le temps qu'un autre a perdu à cause de votre fils lorsque ce dernier a donné des coups de pieds dans la tête de l'autre ? Non, le fils, réceptacle des reproches, lui qui s'était attendu, en réalité, à une remise en jeu, ne sait pas où sont passées les secondes de l'autre. Il ne sait pas où il a perdu les secondes décisives de l'autre. Ma foi, nous non plus ne les avons pas. Nous voyons les choses comme ceci : plus on en fourre dans le temps, plus il s'étire. Ce temps sera tout bonnement fructueux pour tout le monde, c'est vrai, il est encore tout neuf.

La femme : Fort bien, je vais donc arrêter de mépriser le corps et de pleurer les corps morts, car persister plus longtemps dans cette attitude serait, dans le même temps, une trahison à l'égard du corps de mon fils, dans lequel l'âme que j'ai insufflée, migre certes, mais ne vient jamais s'asseoir auprès de moi, elle n'a pas besoin de souffler un seul instant. J'essaie de me mettre à la place de mon fils. Il arrache de son corps le bouchon protecteur de son âme et

se propulse sur le terrain comme s'il jaillissait d'une bouteille que le coureur, sans s'arrêter un seul instant, saisit sur la table des rafraîchissements. Il se propulse, inutilisé, vulnérable. Il ne se soucie de son corps que lorsqu'il doit l'arrêter un instant pour une prise de nourriture. S'il continue comme ça, il fera bientôt un mort précoce ou, au mieux, il finira à l'hôpital. Oui, j'ai l'habitude de me lamenter. Il ne s'accorde aucune pause, mon fils, et il fait du bruit. Il lui faudra d'abord souffrir, je ne peux lui épargner cela. Faites excuse, en ce qui me concerne, je me suis toujours évertuée à avoir aussi peu de contact que possible avec le physique. Il m'a suffi d'une fois, vraiment. On m'a dit que j'étais une sainte-ni-touche parce que je m'étais inscrite à des cours de danse de salon, il est vrai, en amante passionnée. Mais pourquoi ? Je vous demande pardon, la lingerie je la retire déjà au bout de deux, toujours, avec ma peau, en effet, il est impossible de faire autrement. Même à ma lingerie, j'entends lui épargner le plus possible tout contact avec moi. Déjà, la naissance de cet enfant a été le plus violent contact que j'aie connu avec un étranger. Est-ce pour cela que je suis tant attachée à lui ? Il est resté mon unique fils. Un Apollon ! Parfaitement ! Et à présent ? Il veut devenir célèbre et s'exprimer non seulement à travers des discours grandioses mais également à travers son corps, ce mal qui, pour lui, cependant, semble être tout simplement nécessaire. Et puis, je lui en ai fait un, ma foi. Parce que tous les autres enfants en avaient un. Si je ne lui en avais pas donné un, il ne serait pas là à rouspéter sans arrêt qu'avec ce corps il avance trop lentement. Il demande pourquoi je ne lui en ai pas fait un meilleur. Ce qu'il peut être encombrant quand il aimerait le dépasser.

Et puis, il le retrouve de nouveau en travers de son chemin, ce corps. Ainsi donc, mon fils n'apprécie tout simplement rien de ce qu'il a reçu de moi. Est-ce pour cela qu'il s'est acheté la nouvelle Volkswagen ? Qu'il entend se débarrasser tout à la fois de l'inertie de son corps et de sa maman qui pense sans cesse à lui comme à quelqu'un pris dans une flamme olympique uniforme, incapable de trouver l'esprit olympique parce qu'il fait toujours trop sombre et que les projecteurs de la télévision n'ont pas encore été montés. Mais, un instant, la télévision va arriver incessamment sous peu !

Oui, si maman n'existait pas. Et là, son dieu soleil qui ne change la voie, la voie dorée, contre son four brûlant que s'il y est obligé. Ou, par exemple, le sport que voici : on doit se mettre sur la pointe des pieds et disjoindre les vertèbres cervicales, à la suite de quoi la victime frémit, elle râle et peut-être lui vient-il quelques milliers d'au secours, sang contre sang ; ils abandonnent par la suite leurs motos sur la rive inondée de soleil, ils s'étirent, tournent leurs visages vers le soleil, brunissent, continuent leur route pour soumettre d'autres lieux à leur examen, puis, après leur visite, ils se rallongent, bien entendu de nouveau en plein dans mon cher soleil. Ils projettent de partir en République Dominicaine, mais renoncent finalement. Ils projettent de partir aux Seychelles mais renoncent finalement. En plus de l'été, mon fils aime l'hiver, le printemps et l'automne ! Puis il rentre à la maison, mon prince, la guerre a eu une fin heureuse. Je m'insurge à l'idée qu'il y a eu une guerre, par principe, et je passe des heures entières, heures assassines, assise devant le téléviseur afin de pouvoir gémir et me plaindre. On ne me laisse tout simplement pas enterrer les morts !

On ne me laisse que regarder. C'est vache. Nous, les femmes. Nous, sœurs de communauté. Entièrement étouffées par la montagne de tragédie !

La victime : Je me suis souvent intéressée aux raisons qui font qu'à vrai dire, ces sportifs, mes grands modèles, bien que célèbres, ne sont malgré tout pas tout à fait des personnes. Ils ne sont même rien ! Et ce, parce qu'ils ne peuvent pas tous être notre fils. Mais certains fils, oui, le vôtre aussi, chère Madame, veulent absolument être l'un d'eux ! Nous parlons encore d'eux longtemps après la fin de leur mission, nos héros ; en retour, ils aiment qu'on les regarde, ils veulent nous donner beaucoup, et pourtant, quelle qu'identité que nous leur prêtions, ce n'est pas à ses seuls gestes que nous le reconnaissons, notre sportif préféré. Il nous faut en outre regarder son visage et de surcroît lire son caractère qu'au moins, on a vite fait de lire intégralement. Les journaux, appelons-les pour l'instant nos dieux en attendant qu'ils aient fait leurs preuves et qu'ils se soient avérés être les uniques représentants de notre opinion, lui ont inscrit un caractère sur le corps, ce que le Père faisait toujours autrefois. Pendant ce temps, la mère, ce chien de garde, est partie faire des courses ou encore a aboyé à la grille afin qu'aucune personne intruse n'arrive à la maison avant que son fils n'ait sagement rangé son caractère, ses poteaux de slalom et son loupier d'haltères. Mais lorsqu'ensuite la mère est toute de même rentrée des courses, les premières taches rouges sont apparues sur le visage de son fils. La mère s' imagine aussitôt : c'est cette amazone, la peste ! Mais ce n'était que la poste qui assurait une diffusion un peu trop large d'un pli publicitaire. Si bien que vraiment n'importe qui aurait pu s'en emparer et se trouver alors désemparé

à la lecture du rapport détaillé du jury présentant ce qu'encore une fois, on n'a pas gagné.

Le fils est honteux. Bon. Qu'écrivent les journaux qui aiment les signes clairs et les couleurs vives sur les vêtements de sport ? D'accord, ils aimeraient bien dire à tous ceux qui traînent là sur le champ de bataille de la vie comme des quilles réduites à la position horizontale par une basse tricherie, exactement ce qu'ils ont envie d'entendre dire. Tout le monde le sait très bien ! Puis, ils s'aperçoivent que ce n'est pas possible parce que, sinon, ils feraient un mètre d'épaisseur et feraient exploser toutes les boîtes aux lettres dans lesquelles on les aurait déposés. Voilà, il y a écrit ici ce que l'un a saisi et la gaffe qu'un autre a commise. Nous en sommes encore saisis aujourd'hui. Pourquoi est-il impossible que nous devenions tous célèbres ? C'est impossible parce que les hommes sont trop différents et qu'il n'y a pas assez de différence pour tout le monde. Qui devrait chanter nos louanges ? Personne, si ce n'est nous ! Voici, ici, deux qualités au choix, au cas où une nouvelle guerre viendrait à éclater : fidélité et étourderie. Le résultat en sera un chant dans le porte-vent à deux tons. Quel est ce gémissement ? Bingo ! Quiconque possède ces deux qualités pourra marquer de sa croix la place qu'un autre occupa autrefois. Comme cela, les choses seront bien plus claires quand, à nouveau, nous aurons perdu. D'autant que les croix seront déjà là. Ainsi, le chef saura exactement qui est où, même lorsqu'il filera devant nous dans sa voiture de sport, du moins jusqu'au point précis où notre pays s'arrête et où commence le suivant. Il a les yeux rivés sur ce point jour et nuit. Si nous ne laissons plus personne franchir la limite de notre territoire, c'est que nous sommes tous déjà là et pouvons en paix longer

les limites de notre performance. Nous pouvons même jeter un œil de l'autre côté et avoir, tout de même, la possibilité de toujours revenir. Finalement, c'est en nous que c'est le plus beau.

La femme piétine la victime puis, au bout d'un certain temps, s'allonge à son tour, elle s'enfonce une baïonnette ou un couteau dans le flanc mais continue cependant à parler tandis que son arme se balance :

Mon fils dans l'un de ses derniers dialogues, écoutez-le ! Ainsi donc, il prétend fondre comme la foudre sur une balle mais, au bout de trois secondes, il la perd déjà aux mains de l'adversaire. Je peux me mettre à sa place et ressentir quelle fut sa déconvenue à ce moment-là. Mon fils veut aller au-devant de la mort en entrant dans une équipe. Mais après cela, il se retrouve tout d'abord complètement seul, car la balle, de son propre chef, s'en est allée ailleurs que là où le lui a indiqué le coup de pied qui lui fut donné. Il se pourrait que le match finisse avant qu'il ne soit possible de réparer ses fautes. Et ce, parce qu'on a eu besoin de nous ailleurs, sur un autre terrain. C'est à peu près ce qu'il m'est arrivé à l'époque où justement j'ai mis mon fils au monde. Subitement, il était parti. Alors je ne pus l'achever que bien plus tard. Mon fils a des modèles. Mais je lui jette un voile dessus qui le couvre comme une immense tente de sorte qu'il ne les voie pas. Il ne doit voir que moi ! Le voilà à présent qui dépose à son tour une couverture sur les morts qu'il a provoqués afin que je ne les voie pas lorsque je reviens des courses. Que s'est-il passé entre-temps ? Provocation, échange de coups feux, expulsion. Relogement de nouveaux groupes ethniques et, à chaque fois, une volée de coups pour les vieux, c'est là un élément constant, constitutif de notre rétroaction, redevenue aujourd'hui

particulièrement bon marché. Je suis à fond pour le dialogue pacifique surtout dans les régions en guerre. La masse des vilénies, je n'ai pas l'intention de la passer sous silence. Je m'en délecte. A présent, mon fils piétine également mon corps mort ; je ne saurais l'approuver. A cette occasion, il a mis exprès une nouvelle paire de lunettes de soleil Ray Ban fraîchement imitées et encore toutes chaudes sorties du four et il s'est fait flanquer la coupe de cheveux dernier cri parce que, naturellement, il ne fallait pas qu'il la rate. La prochaine guerre ne tardera pas à venir finalement ; elle accompagnera l'avènement d'une mode entièrement nouvelle, dommage qu'à ce moment-là, je ne serai plus en mesure de le voir, mon fils. C'est un journal qui lui a présenté cette coupe jusqu'à ce qu'il la connaisse par cœur. Jetez donc un coup d'œil dans le journal d'aujourd'hui afin que vous puissiez reconnaître votre fils lorsqu'il se présentera à vous complètement métamorphosé. Vous ne le reconnaîtrez pas à ses jeans car il les aura copiés sur des millions d'autres fils !

Cet homme-ci, par exemple, ne serait décidément pas un homme discret, est-il écrit ici, et vous voyez là toute sa richesse laquelle, d'ailleurs, parle pour lui et, par malheur, n'a pas encore été tout à fait perdue quand elle a été mise de côté. Cette richesse lui est accordée, dit-on, parce qu'il est susceptible de disparaître à tout instant et que lui restera-t-il à faire ensuite avec ? Devenir une tête brûlée ! Quoi qu'il en soit, voici, ici, son amie, belle comme une image, oui, juste à côté, belle silhouette, figure B, oui, celle qui est à côté de la Ferrari qui émet un brame venant du fond du cœur. Cette femme, à mon avis, a l'air d'un cornet à la crème vivant sur lequel auraient poussé des cheveux. Mais je me trompe certainement. Les goûts et les gifles diffèrent. Voyez-vous, lui, il

avoue au moins qu'il pourrait faire bon usage d'un deuxième homme à ses côtés, c'est vrai, il est bien trop rapide pour un seul homme. Sur les photos que j'ai de lui, la plupart du temps tremblées, mon fils dissimule son front d'une manière tellement étrange. Il fait comme si, un jour, un héros allait surgir de lui aussi. Toutefois, donner comme prendre supposent un certain entraînement. Mon fils a préféré s'entraîner à prendre. Quel dommage que l'on s'entraîne toujours à ce que l'on sait déjà faire ! Mais, là, j'ai été sa complice. A cette heure, un lutteur prétend encore rapidement déléguer à mon fils ses qualités que certains journalistes sportifs tentent depuis des années de lui faire oublier. Cela fait déjà des années que mon fils voudrait devenir comme lui, mais il lui faudra vivre tout seul avec cela, car je ne serai plus là alors.

Ou encore, ici, s'il vous plaît, voici un autre canon du sport ; cet homme, qui fait peu de cas de la vie et ne la craint pas, est devenu légionnaire aujourd'hui. Il vole au hasard et rencontre fortuitement un objet quelconque à un moment quelconque. Et cet autre encore que j'aurais pu également avoir comme fils si j'avais économisé plus longtemps les coupures de journaux ; il a certes acquis la célébrité grâce à son sport, mais cet enfant de petites gens n'en est pas moins devenu, quelque part, comment pourrais-je dire, semblable à une machine. Ce qu'il présente est, si l'on y réfléchit, d'une telle tristesse qu'on en pleurerait tant c'est monotone. Avec lui, je peux carrément allumer ma télévision et repasser en rythme. On l'hospitaliserait bien si c'était possible, ne serait-ce que pour lui permettre d'arrêter cette activité et de rester au lit. Pour le libérer, il répète déjà assez souvent combien son fardeau lui pèse : jouer, toujours jouer ! Sur le gazon. Sur le sable. Sur le gravier. Sur le gypse. Sur le béton. Sur les crottes de chien. En dépit de tout ce déploiement de luxe, bien

qu'il soit parti exprès en Australie et qu'il se soit entouré d'un château d'apparat, un jour, il n'arrivera plus à croire en lui. Il a besoin de nous, ses machinistes qui sommes censés l'activer. Pourtant, il sortira bientôt de nos pensées tel un somnambule qui ne sait pas ce qui l'a transformé au point de ne plus gagner. Cet homme peut même exister en dehors de son corps, et notamment dans quelques revues et sur quelques chaînes de télévision, il est probable que, depuis un certain temps, il n'existe plus que là. Oui, parfaitement, je le vois : il est ici à la maison, chez nous, dans son égout ! Mon Dieu, ma langue a fourché, cela ne fait rien. Qui pourrait bien vouloir juger les performances des autres à partir du moment où elles ne sont pas subordonnées à un objectif supérieur et où l'on ne saurait leur reconnaître un sens primordial. Même Dieu peut être celui qu'il est. Mais notre sportif est toujours un autre que celui qu'il est censé être.

Nous gémissons à chaque fois que nous voyons sa photo. Il s'est malheureusement trop peu entraîné ces derniers temps. Des blessures l'ont ramené loin en arrière. Nous ne l'avions jamais envoyé là-bas ! Nous aussi, nous sommes blessés de voir qu'il ne gagne plus. Nous savons ce que c'est. Gerhard ! Que lui arrive-t-il ? Il est toujours là ? Ohé ? Nous ne le voyons même plus du tout, mais nous voyons son avion disparaître à l'horizon, il doit être dedans, à ce qu'on dit ! Nous sautillons en l'air. Les premières caméras partent déjà et il n'est même pas arrivé à proximité du but. Lui aussi, il n'est que ce que nous en avons fait : un perdant ! Mais ce, toutefois dans une bonne forme physique. Il a simplement construit trop près de notre maison ! Sortir hors de cette pénombre et nous rendre de nouveau heureux ! Marche ! Qu'a-t-il, ce gosse, à habiter à Monaco, aussi loin de tout ; irait-il faire un tour, chez nous,

s'il y avait encore notre anneau d'or d'Autriche ? Absolument, ici, chez nous, au-devant des contrariétés et non uniquement auprès du reporter sportif qui le connaît personnellement suite à un certain nombre de batailles de boules de neige ! Il vient faire le bolide chez nous et non là-bas où personne ne le voit ! Oh consolation, oh consolation, il est cruel de finir. Cet homme aimerait certainement conduire lui-même sur des routes meilleures que ces chemins chaotiques calqués sur la vie quotidienne qui sont la seule chose que nous ayons à lui proposer. Seule sa grande richesse ! Oh héros de nos cadres de tableaux lumineux ! Quoi, il devrait non seulement être une personnalité exceptionnelle mais, en plus de cela, s'être marié ? Tout comme nous ? Sur la crête élevée de notre dos courbé, nous le portons loin de la surface du tableau au-dessus de laquelle nous avons convulsivement tenté de maintenir nos têtes tous les jours, huit heures durant comme un nageur inexpérimenté tente de maintenir la sienne au-dessus de la surface de l'eau. Il est celui qui est éternellement et qui, dans le même temps, paraît éternellement, grâce à nous. Le sportif, celui-là et celui-ci, et lui là-bas, emballez-le moi également ! Il n'est même pas tenu d'être aimable avec nous. Mais, avec monsieur le reporter sportif, il doit être poli. Regardez votre écran à fond ! Que voyez-vous là-bas ? Des hommes qui jouent ? Allons bon !

Nous avons fait de ces hommes de rien de grands hommes, des perturbateurs. Des violents. Nous, êtres d'habitudes, qui n'avons pourtant jamais pu nous habituer à notre vie. Les discrets veulent être tapageurs, mais les tapageurs ne veulent pas être discrets. Moi, en tout cas, je suis la plus tapageuse d'entre les discrets. Moi aussi je veux être reconnue ! Nous nous cassons les

oreilles pendant que d'autres font de la musique. Comment dirais-je, ma foi, nous, nous travaillons pour telle ou telle personne. Ce grand homme, en revanche, est employé de sa propre entreprise, dans le jeu à la balle, le sautaillement, la course, le battage de balles, dans le ramer à tour de bras ou dans le tourner en rond. Nous autres aurons appris de lui la destruction et la mort mais également comment enchaîner nos propres pères et comment coincer nos mères dans un filet à provisions ou dans l'un de nos draps sales pour, ensuite, les poignarder. On aura tout de même encore droit à ce genre de pratiques en temps de guerre ! Pourquoi l'aurions-nous donc commencée, cette guerre, sinon ? Les sportifs sont comme des soldats, ils mettent tous le meilleur d'eux-mêmes dans le tricot. L'Olympia, en contrepartie, est là pour leur apprendre à devenir un chaînon infime d'une machinerie. Comme ils y vont, ces grands héros, ces seigneurs de la mer. Nous lisons tout sur cet homme qui a un rang et son membre en culottes courtes, cependant il lui faudra d'abord nous prouver qu'en original aussi, il est bien le même homme et non un autre ! Cette photo, d'après et en fonction de sa lumière, a seulement été un petit peu sous-exposée après coup. Pourtant il est aussi partie intégrante d'une guerre, irremplaçable et, dans le même temps, partout utilisable comme la jeunesse du monde, laquelle sera remplacée par la vieille garde qui, là-bas, de l'autre côté, vire déjà au froid. Il y en a un, là, qui porte des chaussures pressenties pour la médaille d'or, qui est-ce, peu importe, il a déjà été éprouvé ; il peut disposer. Ce n'était pas mon fils, mais c'est sans importance également, mon fils, de toute façon, veut être exactement à son image. D'ailleurs, j'avais un tout autre modèle en tête pour lui : trois raies que mon fils aurait dû avoir aux pieds afin qu'il puisse au moins

qu'il puisse au moins être reconnu à ses pieds après sa mort lorsque ceux-ci dégoulineront sur moi des tiges des sneakers sorties de terre.

J'ai décoché ma flèche, je ne regarde même pas si j'ai atteint un objet, non, j'ai juste touché mon œuf, mais je n'ai pas atteint le jaune à l'intérieur. Voilà que, subitement, la patrie m'appelle : un morceau de fils, mieux vaut tout de suite le mettre au noir. Sous terre, marche ! Allons, peut-être aurais-je encore la possibilité de l'admirer avant, je l'espère !

Si la patrie venait à être menacée, mon fils devra devenir un partisan. Rien à y redire. Liberté et crime. En cas de défaite, le patriotisme sera condamné puisqu'un autre pays aura gagné. A présent, les mères sont heureuses là-bas. Chez nous, en revanche, le peuple est malheureux parce que, dans la partie, il a perdu tous ses fils. Comme les joues enfantines des spectateurs sont rouges ! Ca les fait rire ! Enfin un sport auquel je peux moi aussi participer à mon âge ! La guerre ! La guerre ! Jubilation ! Joie ! Exultation ! Ca y est, je le sais à présent : les hommes modernes ont gagné ! Parce que, conservés dans une matière artificielle, résistante et pourtant flexible, ils sont les seuls à avoir survécu et n'ont permis à personne d'autre de leur survivre. Bravo ! Hip hip hourra ! La célébration n'a qu'un seul petit inconvénient, elle oblige à s'oublier soi-même pendant tout ce temps. Ca, je sais très bien le faire, c'est même ce que je fais le mieux. Certes, mon fils n'existerait pas sans moi, toutefois il n'est pas bien réussi, je le vois à manière dont il claudique et se dandine quand il revient du terrain de jeu parce qu'il s'est déchiré son bandeau bleu. Je préfère me tourner vers ceux qui se sentent

mieux aujourd'hui. On voudrait nettement être une femme ou rester, euh, laisser tomber pour, par exemple, pouvoir avoir enfanté l'un de ces dix-lutteurs pimpants et modernes là-bas, de l'autre côté.

Victime à présent piétinée par le jeune homme : Puis-je vous donner un conseil ? Asseyez-vous ici de manière à ce qu'il soit obligé de trouver que vos cuisses sont *unbelievable* longues.

Elle regarde avec intérêt l'homme qui piétine la victime.

L'homme : S'il vous plaît, pourquoi faut-il que le monde inflige une telle nuisance à quelqu'un ? Je n'arrive pas à me comprendre. Voilà un homme sans défense qui veut regarder un match de football ; le soir précédent, il subissait encore les images de destruction massive, d'anéantissement, de vandalisme, montrées à l'écran, tandis que sa mère, avec autant d'agilité que lorsqu'elle se coule dans de l'écrit doux comme l'angora, faisait partie des femmes du monde et aimait la paix tout autant que la musique de Beethoven, comme elle le lui expliquait tous les jours dans une sorte de chant. Or, ce pauvre écorché vif veut se remettre au mieux des effets dévastateurs de tous ces événements dans un stade de football, et voyez un peu ce qui lui est arrivé ! Là, d'un seul coup, il se met à estimer sa mère et les poches vides qu'elle lui a collées dessus, maintenant qu'il est trop tard et que, par malheur, il est tombé sur moi. Moi dont sa mère lui a toujours déconseillé la fréquentation. C'est un théâtre révoltant qui met à la torture, il semble que cela n'en finisse pas. Merci d'applaudir aussi ce passage qui ne s'y prête pas ! Voyez ici cet homme

chancelant ; tel un géant ensanglanté, il titube vers moi et que fais-je pour empêcher cela ? Je m'indigne au plus haut point contre moi-même ! *Coup de pied*. Cela me causera sans doute des désagréments du côté de la mère également.

Une jeune femme accomplissant des exercices avec souplesse : Panier, en plein dans la corbeille ; naturellement, je loupe encore une fois le coche, ce n'était pas nécessaire, d'ailleurs... Le principal c'est que je joue mon rôle de femme joyeuse ! A propos du sport et de la femme, il me faut dire la chose suivante : Une femme doit être belle car, comme le sportif, elle se produit exclusivement dans son corps. Sinon, en effet, elle serait tout le temps absente et l'on ne pourrait voir comme elle est séduisante. Un « tiens, belle femme, vous voici, vous aussi ? » murmuré d'une voix blanche est la plupart du temps suffisant, on n'a même pas besoin d'un téléviseur ou d'un magazine pour s'asseoir sur elle en crépitant, en faisant jaillir de l'huile solaire et en assombrissant le ciel comme le feraient les ailes d'un cygne dans un terrible tumulte de plumes et de cris perçants. Une telle parole contenue dans sa propre solution alimentaire doit d'abord être introduite au moyen d'une pipette par un dieu, sinon tout cela ne servira à rien. Je dis ensuite le plus souvent : « Mais, tu le vois bien ! » et déjà l'anathème qui avait été jeté sur quelques personnes apeurées, pas sur moi en tout cas, est rompu. Si je devais être de ces femmes qui ont la répartie facile et remarquer, ennuyée, « Non, je viens juste d'y arriver » ou, mieux encore : « j'espère que j'y arriverai bientôt », alors les seigneurs de la création auront gagné, que la femme en question soit une épilationniste ou non, moi en tout cas je n'en suis pas une. Non,

l'épilationnisme n'est pas une maladie de peau, il est la joie que l'on ressent au contact de parties du corps rasées de près.

Et puis encore la joie au contact des petites culottes moulantes de sorte que, comme entre le poisson et l'eau, il n'y a rien entre mon corps et ces regards bienséants. Quoi qu'il en soit, on en voit toujours plus qu'il ne faut. On ne peut absolument rien ignorer. Ce que vous venez donc de découvrir ici, c'est ma silhouette. En réalité, si je n'étais pas une belle femme, on dirait de moi que je suis une ratée qui, sans raison, éclate d'un rire strident, mais moi au moins je peux me donner en spectacle ! D'autres ne le peuvent en aucun cas ! Bon. Et le sportif maintenant : il se produit donc, comme il a déjà été dit, dans son corps, généreusement, mais cependant il ne se fait aucune représentation de lui-même, car sa représentation, il la consacre constamment aux autres ! Comme dans les affaires de meurtre : on se concentre entièrement sur la personne de l'autre alors que l'on sait que l'on est soi-même encore présent. Venez donc une fois rendre visite à ce sportif et voyez la souplesse qu'il affiche et comme il la récupère le soir pour sa vie nocturne ! Mais, c'est qu'il doit turbiner dur, car le sportif, à la différence de la femme et de Dieu, n'est que ce qu'il fait.

Avec les tremplins, il y a des hauts puis, de nouveau, des bas comme avec les cages d'escalier claires comme le jour. Oui, vous voyez juste, c'est une bonne chose que vous puissiez au moins voir quelque chose : voici un homme diurne, un homme lumineux, il en a bien le droit tout de même ! Cet homme fait d'être et de paraître. Ne vous laissez pas abuser même s'il affirme qu'il doit

tout à lui-même et à son entraîneur. Il nous doit plus encore à nous, enfin, pas à moi, en tout cas.

Tout cela n'est pas très bien dit, je sais, mais essayez donc de faire quelque chose avec une masse de glaise trop humide ! Elle vous file entre les doigts à peine y avez-vous jeté un regard du coin de l'oeil. Allez-y, débitez vous-mêmes quelque chose ! Essayez un peu de donner forme à un homme liquide, en tout cas, moi, ici, je n'essaierai même pas ; même la tête d'un chien de berger, vous n'arriverez pas à la recomposer ! Même le serpent nécessite un certain effort car il vous claque souvent au milieu. Vous verrez bien comme c'est dur ! Nous sommes les moteurs de ce qui est mu et nous devons juste prendre conscience que ce qui est mu peut se mouvoir de soi-même. Il y a tant de personnes diligentes et habiles mais on ne parle pas d'elles. On ne parle que des quelques uns qui se font valoir. Des somnambules diurnes. Sinon, c'est vrai, il ne serait pas inhabituel de pouvoir les observer lorsqu'il sont émus. Nous sommes déjà impatients de pouvoir à nouveau les évacuer. Le bouton est ici. Là-bas de l'autre côté, il y a une plante. C'est une mauvaise herbe. Nous décidons de ce qui doit disparaître !

Même lorsque le soleil ne brille pas, il peut y avoir une certaine chaleur. Il y a là une petite fille, presque encore une enfant, qui, dans sa séance de gymnastique, fait des tours. Elle nous fait tourner la tête. Votre portable va retentir incessamment sous peu, alors il vous faudra, c'est regrettable, donner une corbeille à une certaine Gabi. Vous ouvrez les yeux grand, très grand. Vous aussi, vous avez en plus un tattoo sur votre popotin rebondi, *for your eyes*

only ! La frivolité conduit souvent à une relation de groupe de courte durée qui se limite parfois au moment de l'acte, lequel acte inclut de furtifs contacts préliminaires. Mais, les groupes de deux personnes ne sont pas censés nous intéresser, tant pis, moi, décidément, ils m'intéressent, en tout cas.

Victime : Lui refuse le duel, la Reine ! Ha ha, cette pauvre gourde se prend pour une reine, juste parce qu'elle serait prête à se découper les seins pour passer dans le journal ! Juste parce qu'elle ose parler au nom des autres femmes ! Nous lui en ferons voir à celle-là avant qu'elle ne puisse échapper à ses ridicules plumes d'oie ! Elle se brisera contre le timbre de sa propre voix, cette bique comique et tempétueuse, enfin, moi, personnellement, je ne la trouve pas comique. Cette sinistre poulette constipée. Elle qui, de son pas droit, fait un passage dans lequel pas une seule ampoule n'est en état de marche ! Ses discours la couvrent de ridicule chaque fois qu'elle ouvre la bouche, cette vieille bique ! Il y a dans ce pays tant d'honnêtes gens qui ne font pas parler d'eux. Alors pourquoi le fait-elle constamment ? Ce sera à ses dépens qu'elle connaîtra son mépris pour la jeunesse, mais, en secret, s'attacher les genoux, se raffermir les coudes avec de la crème nutritive et s'entraîner sur un roller blade, oui, de ça, elle est tout à fait capable ! La mégère ! Son apparence n'est pas celle d'une femme, mais elle ira tout de même dire que toutes les femmes sont ses soeurs ! Dépourvue de féminité, pardonnez-moi, contre nature et étrangère au reste de la race humaine ! Cela n'a pas été sans conséquence que de consentir à se faire retirer les seins par un chirurgien et à se les faire recoudre plus petits, autres, c'est-à-dire ailleurs. Mais on voit encore les points de suture, ha ! ha !

L'homme en train de piétiner : Madame l'auteur, dites-moi enfin : comment puis-je appeler les quatre jeunes gens qui, cette nuit, alors qu'ils revenaient de discothèque, se sont enroulés autour d'un poirier dans leur voiture? Je n'ai pas de mot pour une chose aussi révoltante, mais je ne voudrais en aucune manière me servir de vos mots pour cela. Ils ont l'air déjà si vieux. Quoi, vous ne savez pas ? Je m'en étais douté ! Votre pensée n'est pas saine et vous non plus, vous n'êtes pas tout à fait saine.

La victime se livre à ses activités alors qu'elle est piétinée : Le sport ! Le sport est l'organisation de l'immaturité humaine condensée dans soixante dix mille personnes et, ensuite, déversée sur quelques millions d'autres, chez elles, postées devant leurs postes de télévision. Oui, et le lundi matin, aussi penauds que des chiens mouillés, ils s'en retournent à petits pas furtifs au travail. Chaque week-end, à chaque fois, je voue une véritable adoration à mon salon d'où surgissent mes héros, eux qui, de surcroît, sont aussi ponctuels qu'une horloge même s'il est vrai que, comme on le dit, les sommités de ce monde sont censées être imprévisibles. C'est la raison pour laquelle les émissions sportives, au moins, doivent commencer à la seconde près, à l'heure. Seuls le robinet d'eau et la main qui va avec, laquelle a la maîtrise de cet élément incertain qu'est le temps, se préoccupent du moment où l'on laissera enfin s'écouler les coureurs. Je sympathise avec la violence qui a rendu notre société si purulente. Je hais les personnes qui m'ont rendu cette société si pullulante. Je ne peux tout de même pas attendre d'être emportée par quelque chose, serait-ce éventuellement, par un véritable flux ! J'aime ça. Il y a de l'action ! Madame

l'auteur, je vois qu'une fois de plus, vous vous êtes permis de parler à ma place et je vous accable du bon côté afin que, de l'autre côté, vous puissiez également intercéder en ma faveur. Ensuite je me glisse rapidement à l'autre bout du banc afin que vous n'ayez pas de place à côté de moi. Oui, vous ne voulez qu'une seule chose : devenir célèbre ! Oui, vous êtes toujours du côté des victimes. La lumière éternelle qui luit dans l'ampoule que vous avez ostensiblement accrochée devant votre cœur comme s'il s'agissait d'un tabernacle, ne se fait-elle plus dans votre esprit ? J'avais le feu vert tout comme mes adversaires l'avaient aussi ! J'aurai quand même le droit d'aller là-bas de l'autre côté, n'est pas ? Ils sont nombreux, là-bas et je veux absolument y aller moi aussi ! Je prends mes risques. Demain, ils seront ailleurs et moi, je serai devant le Jugement Dernier pour mon affaire de meurtre, mais, hélas, invisible, sans voix, victime étendue au sol par mon meurtrier, exécutée et traînée là pour une photo. Oui, demain les choses auront un autre visage, il n'y aura que moi sur la photo, immobile, immuable, calme. Où va-t-on si désormais il nous faut nous intéresser au moindre gendarme de campagne juste parce qu'il débute dans le biathlon ou le marathon lors des Olympiades ou parce qu'il a abattu une femme et deux enfants avec son arme de service ? Aujourd'hui, à mon tour de me faire remarquer. Même dans un groupe, mais dans ce cas, le tarif sera réduit. Les compagnons de voyage lèvent sur moi leurs yeux vêtus des habituelles lentilles de contact colorées pour, ensuite, les laisser tomber sur moi, aïe, aïe ! Si c'est ça les masses modernes, leur démesure me choque.

Me voilà, à présent, allongée par terre, comme vous le voyez, malheureusement à l'extérieur de votre poste, j'en suis désolée. Je sais, vous

auriez bien aimé écrire quelque chose là-dessus et ensuite clore le livre sur moi. Comment se fait-il que votre caméra ne s'arrête pas là-dessus ? C'est là, maintenant, que cela devient intéressant ! Demain, lorsque j'apparaîtrai moi-même dans ce poste, ou du moins lorsque mon portrait apparaîtra, hélas ce sera une mauvaise photo, une vieille photo tirée de mon passeport, je ne serai déjà plus de ce monde. Décidément, cette photo de journal me plaît bien plus, car, dessus, on ne voit au mieux que mes contours dessinés à la craie. Je me mets en route tout de suite pour ce voyage afin de pouvoir être, moi aussi, sur la photo. Donc : je colle au mur d'une maison dans une position impossible avec ma voiture adorée. Bien, c'est maintenant ou jamais ! Faites votre entrée en scène, s'il vous plaît ! Votre démarche, s'il vous plaît ! Peut-être devrais-je choisir une autre mort, plus spectaculaire ? Je réfléchis encore. Des projecteurs m'éblouissent, moi qui demain serai un héros mais n'en saurai plus rien. Les héros croient vraiment qu'ils sont seuls au monde ! D'ailleurs ils sont observés par nos millions d'yeux, les nôtres à nous, adultes dont la conscience de notre valeur propre est si peu développée. Mais cette conscience grandit à chaque minute jusqu'à ce que nous recouvrons de notre personne un morceau de tôle ensanglantée pour être cuits comme des pommes de terre au four dans notre voiture fraîchement repeinte avec les nouvelles raies du rallye.

Nos héros doivent encore accomplir pour nous et à notre place toutes les actions. C'est une chose qu'il serait temps que nous apprenions une fois pour toutes. D'un autre côté, je serai toujours une ennemie forcenée des héros tant que je n'en serai pas un. Je plane au-dessus d'eux comme un aigle sur le

journal du matin, noir de mouches. Que de morts aujourd'hui encore ! C'est terrible !

Femme : Un instant ! Silence, s'il vous plaît ! Aujourd'hui, c'est encore à mon tour de condamner radicalement les meurtriers. Je suis prête à les proscrire et à les bafouer à tout instant. Je braque toujours ma lampe sur eux parce que je suis un phare qui transmet toute lumière d'une agréable façon mais, naturellement, c'est moi qui les voit le plus distinctement. Je souffre si affreusement de ce qui se passe tout le temps ! Je rallie autour de moi les plus fervents partisans pour qu'enfin je puisse me démultiplier, moi aussi. Je voudrais faire partie des bons, c'est un besoin particulièrement profond chez l'homme. Je voudrais juger et rapporter mon jugement. Je ne voudrais pas me mettre en retard, il est préférable ici que je narre l'économie souterraine de la cruauté qui se pratique dans l'ombre et que je compte les morts. Je les fais partir par groupes de cent. Je suis ici sur convocation et par vocation, c'est-à-dire en tant qu'auteur. La caractéristique la plus frappante de la masse dépourvue de visage, est qu'elle est influençable - je suis la seule personne qui ne les influence pas -, c'est qu'elle est facilement crédule - je suis la seule personne qu'ils ne croient pas !, c'est qu'elle déborde de bons et de mauvais sentiments - je suis la seule personne qu'ils n'aiment pas, noté-je, parce qu'un autre l'a déjà dit. Voyons, je n'appartiens clairement pas à cette masse, mais j'appartiens peut-être à une autre également constamment touchée et à chaque fois par quelque chose de radicalement différent. Ils furent des milliers à n'attendre qu'une seule chose : qu'encore une fois je sois convenablement humiliée, malheureusement, en ce moment ils ne regardent absolument pas de

mon côté. La culotte courte, uniforme de l'indécis que vous portez ici, est en principe toujours valable et pratique, votre veste est toujours pendue à votre bras, vous auriez dû la jeter à temps afin d'avoir les deux mains libres ! A présent je peux me moquer à loisir de vos vêtements peu seyants car je suis experte en la matière. Mais, assurément, votre souffrance m'intéressera bien plus encore. Permettez, où est votre bon côté qui se prêterait si bien à une description si vous m'intéressiez ? Demain, sans doute, je ne pourrai déjà plus vous décrire correctement car je devrai me consacrer à un défi, plus grand, celui d'écrire d'abord sur moi-même. Mais, malheureusement, je ne sais encore rien sur moi, il me faut attendre que mon modèle apparaisse à l'écran.

Allez donc là-bas un moment, là, cet événement, dans lequel vous trouverez la mort, ce qui sera d'un intérêt public limité, se fera présenter ma nouvelle collection d'été d'horreurs dans laquelle la course de moto occupera la première place, suivie du canoë kayak et de deux ou trois interventions dans lesquelles vous pouvez atteindre vos limites, rien à y redire, d'après moi. Mais, pendant ce temps, j'aurai encore des choses à régler avec moi-même.

La victime : Veuillez regarder, s'il vous plaît : Ce bagarreur n'a même pas attendu de savoir qui allait gagner ce match - c'aurait peut-être été son équipe sans cela - lorsqu'il m'a foncé dessus, droit sur les couilles ! Etrangement, il porte exactement le même uniforme que moi, je vous en prie, venez vous en convaincre par vous-même ! Exactement les mêmes chaussures ! C'est le genre de choses qui, d'habitude, vous sautent tout de suite aux yeux, Madame l'auteur ! Comment faire la guerre dans ces conditions ? Quoique... il

me semble déjà bien décidé. En effet, quelque chose ayant trait à l'intensité, à la durée, aux catégories esthétiques et athlétiques de la guerre, a dû fondamentalement changer au cours de ces cinquante dernières années que je n'ai pas vécues entièrement consciemment. Une seule chose reste semblable à elle-même : la mort, qui est toujours là comme un souhait. Pour les femmes, ce doit être tout simplement atroce, elles meurent comme ça, tout simplement, je n'ai pas l'intention d'être plus précis ni de m'aider du poste dans lequel j'aimerais tout de même bien faire une apparition au milieu des lumières bleues qui clignotent. Mais de toutes les façons, le poste restera allumé toute la soirée, les livraisons ont lieu à dix-neuf heures puis à dix-neuf heures trente. Bon, en ce qui me concerne, désormais cela m'est égal bien que pas précisément agréable. C'est vrai, j'étais déjà son adversaire avant cela, j'étais même par principe un adversaire de la mort. Sans même avoir pris la peine de l'observer plus précisément que cela, j'étais déjà contre. Et maintenant que je la vois pour la première fois ailleurs que sur une photo, elle m'est encore plus déplaisante même si je ferme hermétiquement mes yeux afin que plus rien ne s'infilte en moi.

C'est monstrueux le nombre de gens tués par jour ! Je vois, dans les yeux de mes meurtriers, poindre le signe d'une folie naissante, il ne manquerait plus que la prochaine fois, à laquelle, cependant, je ne prendrai pas part par mesure de précaution, ils emmènent avec eux épouses et enfants. Ou peut-être est-ce pour eux une manière de prendre des vacances de leur famille. N'est-ce pas là un beau sujet pour vous, madame la secrétaire ?

Homme en train de piétiner : Mon mécanisme d'inhibition, à cette heure, n'est pas en état de marche parce que les forces de la dynamique de groupe agissent sur moi comme vous l'avez écrit dans votre livre, je m'étonne d'ailleurs que vous l'ayez fait sur un mode si modéré. D'ordinaire, vous outrez toujours tellement les choses. Votre livre m'observe entre les lignes avec hostilité, parce que je l'ai ouvert alors même que je suis en tort. Croyez-vous que cela me fasse quelque chose la manière dont votre livre me voit ? Tuer n'est pas toujours une rigolade, je peux vous le dire. Malheureusement, les penseurs qui nous font une telle fête à l'écran et qui, les jours de fête, se mettent eux aussi à courir sur le terrain après avoir endossé également la fantastique tenue du footballeur, sont sincèrement étonnés lorsqu'ils sortent devant leur maison ; le soleil, la chose la plus claire qui soit, vole à leur rencontre, ce qui n'est pas encore obligatoirement un signe de guerre. Oui, la guerre n'a jamais eu lieu que de jour afin que les joueurs puissent encore se voir dans le miroir à l'exception du moment des repas car là les hommes peuvent se manger les uns les autres tout crus. Ensuite, un homme entre dans le bistrot ; dans le beau bâtiment de l'amitié destiné à ces hordes hurlantes, qui reviennent juste du terrain de football, il essaie de poser des joints aux fenêtres et aux portes afin d'être au moins protégé du bruit et de cependant pouvoir encore voir quelque chose, puis il s'étonne que ces fenêtres soient d'un seul coup devenues totalement transparentes de sorte que maintenant on le voit même tout à fait distinctement. Oui, que s'est-il imaginé ? C'est tout de même bien ce qu'il voulait, au fond !

On ne peut pas complètement se fermer aux hommes, ce n'est pas sain. Est-ce que par hasard il pense que les masses l'ont attendu dans l'espoir de pouvoir à présent vraiment le regarder ? Qu'y a-t-il donc en lui ? Pas étonnant que les masses fulminent de rage ! Précisément, les penseurs sont souvent les personnes les plus hostiles aux masses. Ils en crèvent d'être silencieux, quant à moi, je suis toujours d'aussi bonne humeur, c'est à en hurler ! Oui, nos penseurs ! Pas la peine de vous retourner, vous aussi, oui, vous êtes visée ! Il n'y a personne derrière vous, vous l'aviez bien remarqué avant, non ? ! Je ne peux apparemment vous persuader du contraire, à savoir qu'il est en effet prodigieux de faire partie des vainqueurs, d'être reconnu, de profiter des offres de prestige faites à un groupe de vainqueurs. Même en les flattant au point d'en avoir les dents ramollies qui nous tombent de la bouche, on ne pourrait forcer les penseurs, qui, le plus souvent désorientés parce qu'ils ont acheté un *handbook* alors que naturellement ils auraient eu besoin d'un *footbook*, trébuchent sur les modes et les manières adoptés par leurs stars... euh... ne pourrait-on donc pas tout simplement forcer un véhicule pilote à respecter notre force, force de la masse qui s'amplifie et s'empare de tout. Permettez, est-ce qu'un penseur a jamais été un héros ? Peut-être avez-vous envie de passer une soirée avec lui mais, accompagné de la population féminine, il se fraye un destin qu'encore une fois d'autres devront ensuite porter à leur terme dans leur corps. Il servent les appareils de sélection lorsque c'est nécessaire. Mais lorsque cela durcit, il y en aura toujours d'autres que l'on pourra sélectionner pour être piétinés par nos bottes jusqu'à ce que ils se demandent tout de même enfin à qui ces bottes peuvent bien appartenir.

A nous ! A nous ! très chers, pas à vous ! A nous ! A la maison. Il est trop tard. Les penseurs resteront toujours étrangers au reste des hommes, c'est pourquoi ils ne s'apercevront que bien tard, les penseurs, que ces hommes ont tous disparu d'un seul coup. Oh, si cela pouvait tout de même marcher avec une seule pensée ! En échange, les justifications seront gratuites, après cela. Offertes comme cadeau publicitaire. C'est eux qui ont inventé cela de toute pièce ! Désormais, ils peuvent en paix calculer la probabilité de sanction et nous faire encore des reproches cinquante, soixante, soixante-dix années plus tard. C'est certain, ils nous reprocheront pendant des dizaines d'années ce qu'ils ont conçu et ce dont nous sommes convenus ! Cela se passe toujours comme ça. Encore une fois, nous serons les premiers à faire la pénitence qu'ils nous auront intimée. Nous, admirés dans notre tranchée de camouflage. Nous, amoncelés devant leurs propres barrages qu'ils déblayent avec un plaisir par trop manifeste. Oui, le premier barrage saute déjà, une lettre explose, très bien !, et ainsi, ils éclatent eux aussi de toutes les pensées qu'ils ont volontairement fourrées en eux comme on fourre de la chair à saucisse dans une peau, ils explosent donc, nos chers porteurs de scrupules avant même qu'ils aient réfléchi à qui, aujourd'hui comme demain, ils pourraient encore donner du plaisir avec la belle main de la paix ainsi que celle de la femme. Oh oui ! Viens ! Viens ! Et eux aussi, ils arrivent à présent ! Dans quel récipient vais-je pouvoir saisir tout cela ?

Ces propos divers et variés m'échappent par mégarde tels des reines cuirassées. Ca leur plaît à ces penseurs qui, à présent, sont même devenus des maîtres à penser. Nous avons le droit d'épouser des chanteuses à succès ! Tout

de même, nous avons vraiment les plus belles femmes. J'y songe en vous voyant, madame l'auteur ! De quoi avez-vous encore l'air ? Et ainsi, tout simplement, parce que nous avons besoin de commandement, ils doivent, ces colosses d'argile de l'esprit qu'aujourd'hui nous entendons à nouveau chanter dans tous les coins et scier les pieds des chaises des puissants : comme ils choient, se relèvent et repartent ensuite dans une tout autre direction, ils doivent, dis-je, sortir du lit, s'habiller, parler à la radio, activer à distance la pompe à sang, mettre la main à la bombe à canon, attiser l'épidémie ! La nuit, le soir, le matin, le cliquetis de leurs pas nous réveille car ils doivent toujours endosser d'abord leurs armes c'est-à-dire leurs paroles lesquelles, ensuite, font un bruit et un vacarme si épouvantable qu'il est impossible de dormir. Même leurs rêves sont fracassants. Jusqu'à ce que les terrains de sport implosent et que le sang en jaillisse tel un tue-mouches artésien. On a rassemblé tant d'hommes en ces lieux de plaisir et noué de manière irrémédiable le cordon qui retient là ce déferlement humain ! Des milliers ! Pourquoi d'ailleurs utilise-t-on les terrains de sport pour cela ? Est-ce parce que les hommes vont volontiers d'eux-mêmes les fouler de leurs pieds et qu'ainsi ils nous causent moins de travail ? Parce qu'il y a déjà des pancartes qui indiquent le chemin et qu'il n'est pas nécessaire d'en réimprimer de nouvelles ? Les timides appartiennent au passé. Les farouches appartiennent également au passé.

A présent, les forces des masses désordonnées procèdent à leur recensement, elles qui, rendues toujours plus apathiques et fragmentées, veulent, elles aussi, connaître enfin leur heure de gloire. Tout comme vous avec moi, cher collègue. Non, pas avec moi ! Les penseurs s'isoleront toujours et en

retireront un sentiment de supériorité même s'ils ne regardent qu'un match de seconde division. Ils devront toujours affreusement souffrir et rester encore longtemps assis ensemble au café La Forêt de l'effroi. Ils nous voient, nous les masses, comme des entités dépourvues de visage et insignifiantes. Pourtant, nous ne cessons de leur démontrer notre signification sans qu'il aient même besoin de mettre un pied dehors. Marque de notre grande obligeance et l'impossibilité d'y échapper ! Notre prestation de service pour les penseurs à plein temps avec carte du réseau d'achat de ce qu'il leur faut penser et ne pas penser.

La victime interrompt : N'est-ce pas Monsieur Kröll dans son auto qui arrive à l'instant ? Et ne sommes nous pas tous assis dans le même bus, que celui où, comme il le fait si souvent sur la piste de la victoire, il vient juste de bondir ? Ne vient-il pas d'exploser en nous lui qui avait le numéro de départ le plus élevé du terrain ? Ne sommes-nous pas blessés à présent ? Non, car, en définitive, nous avons surgi du néant. Ce n'est pas de sa faute. Il n'a évidemment pas pu nous voir.

Nous, les penseurs, nous ne pourrons même plus écrire jusqu'au bout nos livres sur le football. Même notre histoire du football en vingt volumes nous ne l'écrirons pas aujourd'hui. Oui, nous avons toujours regardé des courses de Formule I sans jamais avoir eu notre permis de conduire et pourtant, n'est-il pas ridicule que nos esprits soient battus par une simple voiture qui roule à une vitesse excessive ? Ainsi, nous, pauvres enfants, nous n'apprendrons jamais rien, je peux vous le dire désormais. Dans les transports publics, nous ne

voulons pas nous risquer à être appréhendés sans billet. Nous en serions humiliés pour le restant de nos jours.

Homme *envoie balader d'un coup pied la victime et la bat* : Oui, les penseurs... Ils exhibent leurs muscles uniquement devant les tables de conférences et les microphones où ils n'ont aucun vis à vis parce que l'espace du public a respectueusement été plongé dans l'obscurité. Leur éclat n'en rayonne qu'avec plus d'intensité. Cependant, par millions, ils suivent déjà, invisibles, les directives parties en se dandinant ou envoyées comme une gifle en passant. Les poètes et leurs victimes paysannes, les penseurs, qu'ils pompent, ne nous reconnaîtraient même pas quand, entourés par tout le faste de leur importance, ils courent se livrer à nos poings. Mais devant le téléviseur, prêts à la conception, de ravissement, ils envoient leurs bouteilles de bière en l'air. Il nous faut encore une fois assumer le meurtre pour eux. D'accord, ils finiront par y passer eux aussi ! Naturellement, ils passeront en dernier, afin qu'ils aient encore le temps de tout décrire et de rédiger habilement leur mise en garde contre nous. Ensuite nous déblayons, tombons en arrière sur nos propres pieds et allumons avec le commutateur à pied la confiance originelle, ce feu arrière supplémentaire, car ils sont toujours là, derrière nous, les provocateurs qui, ensuite, le moment venu, ne pourront plus aller provoquer. Car nous leur barrerons la piste de sortie lorsqu'ils voudront faire un virage avec leurs skis. Nous perdrons tous ensemble. Personne ne se laisse glisser le long d'une corde en caoutchouc ! Personne ne quitte l'espace des Alpes ! S'ils mentent, nous mentirons aussi ! S'ils m'interrogent après, je leur ferai connaître leurs paroles comme s'il s'agissait des miennes. Ils ne seront plus là

pour nous contredire, ces prédicateurs qui nous dictent nos « au nom du Père, Amen ». Ils exultent encore, mais ils n'en n'ont plus pour longtemps, d'autant qu'ils sont paresseux, eux aussi. Il y en a un par terre, comment en est-on si vite arrivé là ? Il y en a un qui ment, comment en est-on si vite arrivé là ? Était-ce celui qui me disait encore dernièrement ce que je devais faire et ce dont je devais avoir honte ?

Je ne sais comment cela a commencé. Avant, je nageais dans la foule que j'avais divisée d'un coup de coude et de hanche, comme Jésus l'avait fait avec l'eau, et je fus surpris en plein dans un mouvement de brasse, à la moitié du temps, comme si, avec mes bras grands ouverts, j'avais moi aussi été frappé sur la croix. Pourtant ce qui me retenait et qui n'était pas cette croix devenait sensiblement plus faible à chaque instant.

Quelques os de jambes sont jetés par terre et, aux pieds des squelettes, des sneakers de toutes marques et de toutes tailles. Ils tombent et sont ensuite utilisés comme des balles de football.

Un autre protagoniste : A propos de l'extermination des hommes, sujet que je tenterai de vous exposer ici à partir de plusieurs exemples, il est important que, comment pourrais-je le dire, bien, il est important que, dans le fond, je me produise ailleurs qu'ici. Permettez-moi de décrire brièvement ici la série en quelque sorte insolite de mes victoires : c'est comme si je me trouvais assis dans la salle de distribution d'une station de transformation. Un coup de poing, un coup de pied et je mets des quartiers entiers de la ville hors de

combat. Ils cessent subitement d'avoir du courant ! Juste parce que je voulais connaître ma chance d'homologation sociale en décrétant définitivement nulles et non advenues les valeurs de notre société qui, bien sûr, ne valent rien pour personne. Qu'avez-vous à gesticuler ainsi, femme, sortie de votre constitution des femmes auteurs tombée depuis longtemps en désuétude, où vous a-t-on laissé sortir ? Où donc ont été produites vos valeureuses valeurs ? Faites voir un peu si cela vaut la peine d'ouvrir votre porte ! Non, nous la laisserons fermée. Ce que vous m'apportez ici, en tout cas, est ce que les journaux m'ont apporté depuis des années déjà sans que je puisse vraiment en disposer. Ces valeurs ne m'appartiennent pas. Je n'en veux pas non plus. Gardez-les ! Je m'en suis commandé d'autres, radicalement différentes. Elles ne seront pas tenues d'être résistantes, d'ailleurs vous non plus, vous n'êtes pas résistante, poétesse, épouse, vous êtes déjà presque passée de l'autre côté, mais vous n'avez pas atteint le remonte-pente. Vous n'avez qu'à essayer d'y mettre votre gros cul et vous verrez bien ce qui arrivera alors ! Vous êtes un rebut pendu à un cintre. Ma foi, appelez l'administration du cartel et faites-vous un peu expliquer ce que c'est qu'un concours ! Choisissez après une compète dans laquelle vous aurez au moins un minimum chance avant d'entamer la descente plus vite que vous ne vous êtes précipitée au sommet !

Aujourd'hui encore, bien des années après ma première blessure grave, à l'époque encore, sans risque de mort, cette activité exerce sur moi une séduction particulière. Je ne m'en lasserai jamais et je serais même prêt à accepter à ce prix châtiments et autres désagréments. Entendez-vous les autres femmes artistes engagées beugler à cet endroit-là. Allons donc, ce n'est pas

elles que j'ai engagées ! J'ai engagé un tout autre groupe ! D'où viennent ces vociférations de lutteuses ? Est-ce vous qui les avez engagées ? Les vociférations pourraient même me faire fuir si je n'en connaissais la source. Elles viennent d'une seule et unique femme, de vous, madame ! Vous vous prenez pour une sirène, seulement personne ne vous entend. Une femme comme vous ! Espérez-vous pouvoir enfin contraindre un homme à s'attacher à un mât ? Quand il s'agit de faire du delta-plane et ensuite de la musique, là vous voulez, vous aussi, être de la partie, certes, mais est-ce encore possible ?

Ainsi vous vous êtes spécialement fait inscrire. Bien, je vais donc vous conduire, vous voyez, ces sons viennent de là. De votre propre bouche qui cauchemarde ! De quoi avez-vous l'air ? Je vous en prie, regardez donc un peu mon amie, oui, elle est de loin bien mieux faite que vous ! C'est vrai, trente années de moins, ça fait tout de même une différence. Ô génie du conte, ne délaisse pas cette poétesse, il faut bien qu'il lui reste quelque chose, à cette accusatrice publique réélue chaque année par au moins une personne.

Prenez garde, on continue à présent, regardez-moi et inscrivez mon nom sur ce billot qui vous sert de bloc-note et que vous présentez déjà sur vos genoux dans l'espoir que quelqu'un viendra enfin poser sa tête dessus : je suis la lettre destinée à cette fente dans laquelle je m'introduis. Je suis le maillot de l'haltérophile au cas où, au cours de son travail, quelque chose viendrait à tomber de sa façade marmoréenne. Sans doute suis-je en train de devenir sentimental sous la pression qu'on exerce sur moi, ça m'en a tout l'air. Ma guerre aura une issue avantageuse ; si jamais il peut y avoir quelque avantage à

la guerre, ce sera à l'avantage des camarades qui se font bouffer par les roues comme des chemins déserts, comme des kilomètres qui auraient été maintenus, comme des bancs inoccupés qui auraient une pancarte indiquant que certaines personnes n'ont pas le droit de s'asseoir dessus. Ensuite, par un effet du hasard, ça nous est arrivé, personne effectivement ne s'est assis dessus.

Commettre un crime, c'est du travail également, la plupart des gens l'oublient, sauf ceux qui ont été engagés. C'est pour cela justement que nous nous les sommes payés, pour qu'ils estiment notre travail et en chantent les mérites. Ils arrivent à faire quelque chose de nous ! Sans eux, on aurait moitié moins de valeur. Ils ont fondé une nouvelle Internationale des Tendres et, aujourd'hui, ils ont encore une fois excellé dans les lamentations, on les a déjà interviewés plusieurs fois. Le crime a donc lieu, tous sont animés par l'âme guerrière qui tantôt s'exprime d'une manière et tantôt d'une autre ; moi, en tout cas, cette fois, j'aurai été de la partie et même en première ligne ! Il est impossible que les personnes présentes ne soient pas les mêmes que celles contre qui je devrais m'énervier ensuite. Finalement, je refuse de décaniller. Je ne décampe pas. On peut s'aimer soi-même à travers le sportif qui gagne. Quel est le trou du cul qui nous a encore une fois retiré notre volonté ? C'était la volonté de puissance, on en aurait encore bien eu besoin ! Ce qu'il nous a laissé à la place, c'est la volonté de pénitence et de remords et le fait d'être à tout instant l'objet de regards hostiles. Il n'y a eu qu'un seul instant sans surveillance mais vous auriez dû voir comment madame l'auteur a sauté dessus ! Il ne lui manquait plus qu'un plongoir, comme ça, elle aurait pu un peu mieux encore s'écraser la gueule. Elle serait prête à ouvrir n'importe quel

cimetière de voitures pour voir s'il ne traîne pas encore quelques carcasses, des bouts de chevelure, des banquettes sales avec des marques de feu qu'elle pourrait déplorer. La volonté de triomphe, à côté, est passée presque inaperçue alors qu'elle était libre d'accès et prête à être emportée. Si elle l'avait vue, alors, elle l'aurait gobée comme une vipère ! Cette femme avec son goitre bruyant. Mais elle oublie cependant que toujours notre force passe et ce, aussi vite que le temps. Nous avons aussi peu de moyens de contraindre notre idole à nous écouter. Planter un couteau dans une joueuse de tennis ne nous fera pas saigner pour autant.

Pardon, nous lisons tout sur cette femme qui, telle un animal, s'est échappée du filet que les journaux avaient tendu au-dessus d'elle pour nous l'offrir comme victime. Quoi, vous avez été victime d'un viol et votre fille a été victime d'un abus d'enfant ?

Oui, si des femmes comme elle étaient insignifiantes, nous ne pourrions lire à son sujet que quelqu'un a percé un trou en elle pour y accrocher sa propre photo ou, à mon avis, la photo de quelqu'un d'autre. Nous condamnons cela. Nous condamnons cela avec la plus grande netteté car nous aimons les photos nettes. Nous nous condamnons également nous-mêmes et sommes pour cette raison la risée de tous. De cette manière, nous pouvons une fois encore détourner le jugement qui a été émis contre nous, quant à la femme-auteur, nous la prenons de court à tout coup. Pour nous, l'adversaire est le dérivatif de l'ennemi. Que dites-vous ? Que l'ennemi serait le dérivatif de la mort ? C'est

aussi bien. L'important est de gagner et non pas de participer, sauf quand il en va de sa propre mort.

Victime *qui, tout en étant ballottée et piétinée, refait sans cesse très vite les mêmes actions triviales, comme, par exemple nettoyer, écoper, ranger etc... : N'est-ce pas, Monsieur - je meurs par le travail de vos mains - n'est-ce pas qu'à l'intérieur de votre équipe, c'est la camaraderie qui exerce la plus forte attraction ? Quand bien même vous seriez le seul policier, il ne viendrait jamais à l'esprit de votre femme enceinte de regarder combien mon visage est tailladé, combien je suis déchiquetée et matraquée. Votre femme enceinte n'accepterait jamais de vous accompagner dans une tenue de civil avec une cravache ! Votre femme n'enfreindrait jamais les convenances. Si, attendez, elle le fait, je le vois, justement. Cette compète est pourtant bien strictement réservée aux hommes, n'est-ce pas ? Et cependant, elle ose s'y présenter au lieu d'aller présenter sa candidature chez les femmes, un champ de bataille plus loin. Peut-être était-ce trop loin pour elle ? Le résultat d'ailleurs n'est pas si mauvais pour une si petite bataille : dix pour cent de notre population ont été exterminés. Madame Wohlauf ferait cependant bien mieux de réserver son haleine de feu pour nous allumer le gaz, il est vrai que, sans l'allumer, on peut aussi le respirer directement à même le tube. Sur ce feu, la nourriture ne s'échauffera pas contre moi. Nous autres victimes, on ne nous ménage pas, il nous faut joncher la terre. On nous ignore encore parce que nous aimons être des victimes, bientôt, pourtant, on ne nous ignorera plus, parce que cette femme écrira sur nous sans même avoir connu notre pauvre communauté. Oui, soyez plutôt du côté de ceux qui agissent ! Les acteurs n'ont pas besoin de parler, ça ne leur est pas*

nécessaire. Je n'ai jamais eu l'occasion d'être un acteur, mais quand on en est un, on doit certainement se sentir des ailes !

Une intervention collective, avant tout en situation de danger ? Une confiance réciproque aveugle ? Un idéalisme nettement marqué peut-être ? Puis-je, avant que vous ne m'ayez complètement massacré, vous suggérer cette phrase : vous n'existez et ne pouvez agir qu'en tant que groupe, comme d'ailleurs tout le reste de la police qui bientôt, dans quelques soixante ou soixante-dix années, vous poursuivra en vêtements de femme, portant des armes de service civil et trois raies civiques noires sur les chaussures. Ou encore comme ces pompiers qui croient encore à leur action même s'ils sont censés ne maîtriser qu'un léger soubresaut du tuyau ? Le tuyau : Quelque chose que de l'eau suffit à rendre dur. Avec mon sang qui devrait rendre mes veines impénétrables, quelque part, ça ne fonctionne pas très bien. Le couteau n'aurait pas besoin de les scier au préalable, il y pénétrerait aussitôt. En entrant dans votre groupe, avez-vous réalisé un rêve d'enfant qui, jusqu'à aujourd'hui, n'a rien perdu de son pouvoir de fascination ? Ah, puissé-je moi aussi appartenir à quelqu'un qui parviendrait à entrer en moi puis, tel un installateur habile, dévisserait hors de moi la mort, si possible l'écarterait tout à fait. L'expédierait au loin. Mais de sorte que vous puissiez la retrouver si vous en aviez besoin. Je serais volontiers à vos côtés, croyez-moi !

Le plateau de la balance s'incline élégamment, non pas dans ma direction mais dans la vôtre. Il n'y a rien à faire. L'histoire jugera avec des paroles injurieuses prononcées en rêves, mordantes comme des coups de fouet,

frissonnantes devant votre froideur qui régnera encore à l'avenir. Tout comme aujourd'hui. Elle s'arrogera, par conséquent, le droit d'appeler ce que vous me faites, vos coups de pieds et vos coups, « règne », un grand et beau terme - qu'avez vous à le retenir avec tant de force, rendez-le immédiatement ! - terme qui, comme une mer lointaine, se met encore à peine à me caresser les oreilles que, déjà, il file au-dessus de moi. Ce mot ne m'a jamais plus touché, car depuis lors, je n'ai plus jamais été à la maison. A votre sujet, je dirai la chose suivante : puisque vous n'êtes apparemment pas en mesure ici d'instrumentaliser votre corps en vue d'objectifs sportifs, faites la seconde des meilleures choses qui vous passe par la tête, c'est-à-dire découpez de mon corps, déjà à moitié réduit en bouillie par vos coups de pieds, le fil de l'espoir authentiquement tissé par le destin de mon pays natal. Mais déjà ils m'attendent avec impatience au magasin d'habits traditionnels, moi, le nouveau produit. Naturellement, encore une fois, lorsque vous m'avez envoyée dans le nulle part, vous n'avez prêté aucune attention au logo de ma marque qui était cousu à une place impossible à voir. Cela ne fait rien, non plus. Personne ne vous réprovera pour cela, vous avez seulement oublié de noter l'expéditeur. Bon, il y aura sans doute quelques artistes, amenés expressément ici, qui ne voudront pas vous voir parmi eux. Vous, cher meurtrier, vous représentez la brèche par laquelle le néant viendra s'engouffrer et, alors que vous nagez dans les journaux, les yeux ivres, arrive à l'instant cette chorale avec ses chaînes de jeux et de sonnettes stridentes conçus avec ingéniosité qui réfrènent votre appétit ! Mais c'en est trop ! Ne vous en faites pas, vous pourrez toujours entrer dans n'importe quelle autre association.

Je ne crois pas non plus que vous aurez quelque chose à regretter. Avant hier, quelqu'un a eu un accident de ski mortel et l'après-midi même, ses compagnons reprenaient le remonte-pente. Ils voulaient profiter de leurs vacances jusqu'au bout, comme ils s'y étaient entraînés sur d'autres personnes auparavant. Personne ne leur a manqué. Naturellement, cela intéresse des personnes comme vous de savoir si ces deux, comment les appelons-nous, monticules, amoncellements, soufflés en t-shirt moulant, c'est-à-dire avec la bouteille de coca-cola dans la poche de son jean, sont authentiques ou sont fait dans un authentique matériau artificiel. Pour le savoir, il faut arriver à placer une question type qui jusqu'à cette heure s'est avéré formidablement efficace. Car, ensuite, à tout coup, tout devient clair. Cela commence le plus souvent comme cela. Avec le sport, nous avons affaire à un phénomène de masse sous l'influence duquel les gens se comportent différemment qu'ils ne le feraient en temps ordinaire. Sous l'influence du sport, les hommes se sentent subitement à la hauteur, cela relève de leur délire ; adoucira-t-il ou aggravera-t-il la sanction ? Qu'en pensez-vous ? Téléphonez-nous s'il vous plaît ou écrivez-nous ! Nous préférierions cependant que vous ne le fassiez pas. Au fond, votre avis ne nous intéresse pas. Et d'ailleurs, moi, personnellement, mesdames et messieurs, je ne serai plus en mesure de réceptionner vos faibles appels de toute façon. Toutefois, la rédactrice, dont c'est le métier, prendra encore vos appels au minimum deux heures après la fin de l'émission. L'écouteur lui glissera sur le bras comme de la soie et lui tombera des mains ensuite. L'effort que représente votre sport qui consiste à me tuer, mon corps, lui, le ressent comme une oppression et un anéantissement. Alors qu'inversement, si cela fonctionnait et que vous pouviez être vous-même un sportif compétitif, votre

corps pourrait ressentir cette oppression dans son être propre et, de cette manière, s'en satisfaire enfin.

Vous êtes pour moi comme une borne kilométrique historique, je vous ai malheureusement remarqué trop tard, je passais trop vite. Je vous en prie, rapportez vos expériences, puis lisez également ce qu'il y a d'écrit sur les miennes! Malheureusement je n'ai compris que trop tard que vous aviez des déficiences émotionnelles et des sentiments d'insuffisance qui semblent littéralement vous stimuler au lieu de vous affaiblir de manière décisive, là où vous devriez ne rien avoir à chercher, à savoir dans mon crâne et mes reins, dans mon bas-ventre et ma cage thoracique que j'avais comprimée sur mon repas. Si au moins vous étiez suffisamment honnête pour reconnaître que votre désir de vous élever à la tête de votre groupe est une vraie base de motivation, alors..., Bon Dieu ! Voilà que vous vous hissez sur moi, semblable à un tapis en flammes, inerte, l'obscurité par l'obscurité, le cordon ombilical qui nous unit, vous l'arrangez derrière vous, il bouffe élégamment, il est ma chemise de nuit dans laquelle mon sang se fige. Malheureusement, vous ne connaissez que votre plaisir et votre travail. Appliqué à moi, votre victime, cela signifie : le travail du meurtre. Je suis la preuve que vous avez bien fait votre travail. Il semble que vous ne trouviez abri et repos que dans la profondeur de mon corps, en pénétrant en moi donc, plutôt qu'en entrant de préférence en vous-même, oh, je vois que l'intensité du contact entre vous et les autres membres de votre groupe diminue nettement ; mais peut-être vos collègues se détournent-ils parce qu'ils remarquent qu'à l'avenir l'exclusivité de votre contact avec mon corps pourra tout à fait se justifier d'un point de vue criminologique ?

Votre femme enceinte, votre amie à Dirndl, peu importe, toujours en train de sautiller, accroche des lampions et des imprimés dans sa caverne remontant à l'âge de la pierre afin de vous inciter à exercer encore plus de pression sur moi. C'est devenu tout à fait charmant, vraiment ! Avez-vous une autre idée ? Je continue à me creuser la tête et à me demander comment ai-je pu ne pas vous décrypter plus tôt, à votre visage, lorsque vous me regardiez avec une de ces expressions sur le visage où il y avait encore une relation de réciprocité entre distance et sympathie. J'ai simplement réagi trop tard et trop lentement. Je ne pouvais envisager ce qui est de l'ordre du possible. Que vous vous êtes gonflé jusqu'à devenir une véritable masse, une femme qui abat son époux, un homme qui tire sur sa femme, une femme qui enferme son fils dans une caisse en bouchant les trous du couvercle jusqu'à ce que l'enfant à l'intérieur étouffe lentement dans sa propre merde. Lenteur et calme, pourtant, n'appartiennent qu'à Dieu.

A peine vous êtes vous approché de moi que déjà le contact entre nous s'amenuisait avec la rapidité du vent ; dans le même temps votre aversion à mon égard, moi qui restais dehors, sembla grandir très vite. Je me demande pourquoi. Les pompiers sont une institution impossible à contourner comme la police ou le sauvetage, c'est la raison pour laquelle ils ne sauraient être comparés à un organisme vivant. Mais moi, vous auriez facilement pu me contourner, ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Oui, un simple pas et, déjà, vous m'aviez dépassé, je n'aurais plus du tout été là pour vous, une expérience qui nous pend au nez à tous durant presque toute notre vie. Qu'il y a en effet

quelque chose derrière nous, un simple saut trop court, une simple course trop lente. Il s'en serait fallu de peu et vous m'auriez demandé, pouvez-vous me dire l'heure. Mais les temps ont changé. Vous avez toujours voulu avoir un temps plus neuf que celui que vous aviez. Vous voulez aussi tout le temps acheter une autre cuisine que celle que vous avez déjà. Vous n'avez qu'à choisir ! Il n'y a rien d'innocent quand des animaux sauvages comme les abeilles se mettent à vivre dans leur étai. Cette unique seconde, en suspens entre ici et là, entre maintenant et jamais, cela aurait été quelque chose ! Dommage ! Trop tard, oui, cette seconde-là ou l'autre et déjà le voile de notre rapport presque osé se serait envolé pendant un dixième de seconde. Un pas entre le trop peu et le trop.

Quelques coups que votre cœur s'est donnés à lui-même avant qu'il ne se soit tourné vers moi pour se régler sur l'heure exacte, comme commandé par un émetteur imaginaire et, ensuite, poursuivre obstinément sa route. Pas un trait de votre visage ne s'altère, vous n'en auriez vraisemblablement pas eu le temps, comme vous l'a indiqué votre montre, elle aussi altérée, que vous avez eue pour votre confirmation, car c'est vrai vous êtes encore à moitié un enfant ! Intérieurement, vous vous rapprochiez de plus en plus de votre groupe ; extérieurement, vous gardiez la plus grande distance possible vis à vis de moi. Votre instrument, une bouteille de bière brisée, une matraque, une raquette de base-ball que vous avez dû faire passer, je ne sais comment, en contre-bande devant les membres du service d'ordre, ah oui, c'est vrai, vous entendez représenter l'ordre à présent, c'est pour cela en fin de compte que vous vous êtes payé ce costume et cette coiffure ! Juste pour ruiner suffisamment mon

visage afin que mes proches ne me reconnaissent plus qu'à mes habits. Cela n'en aurait pas valu la peine sinon !

Mes plombages ont été retirés à temps, ils m'ont été brisés exprès, à l'articulation de la mâchoire parce qu'ils étaient faits dans de l'or pur. Votre costume a donc été acquis au prix de votre propre peine. Le plus cher, c'était les bottes avec leurs bouts d'acier rigolos. Votre t-shirt est pourvu d'inscriptions, elles sont grandes et captent l'attention du spectateur alors que, dans certaines situations, des hommes se trouvent plus diminués que libres. Je suis désolée que vous gâchiez tout cela pour moi. Je l'aurais encore compris chez quelqu'un d'autre, mais chez moi ? ! Qui suis-je donc ? Je ne suis pas élue, tout au plus lue, du moins je l'étais avant que je ne tombe sous votre coupe. Je vous comprends bien d'ailleurs, moi-même, je ne suis pas tout à fait dépourvue d'ambition.

Rapport intermédiaire/ Digression

Une auréole illuminée s'ouvre. A l'intérieur, une sorte de Pietà : la vieille femme est assise sur une chaise, elle porte des dessous désuets, une combinaison, des chaussures orthopédiques, etc.; elle tient étendu sur son sein le corps de son fils, Jésus qu'ici on appellera toujours Andi, vêtu d'une culotte de bodybuilder. Mais il peut aussi être déguisé en nourrisson, il peut également être représenté par une femme car il doit faire l'effet d'être en quelque sorte dépourvu de sexe. Dans le fond, fortement éclairé, une photo de Schwarzenegger, on pourra aussi projeter en boucle de courtes séquences extraites des films où il apparaît. Devant les deux personnages, des couronnes et des rubans de couronne, mais ils sont déjà à moitié pourris. La femme interrompt sans cesse le monologue de Andi qui va suivre en répétant de manière stéréotypée ces paroles, Allo, qui est à l'appareil ? Qui est à l'appareil ! On peut également faire s'entrecroiser ces deux longs monologues, selon ses désirs et ses préférences.

La vieille femme, milieu de la soixantaine, en dessous désuets, tenant Andi sur son sein :

Allo qui est à l'appareil quoi de neuf.

Quand je vous vois vous adresser à moi avec tant de confiance, c'est immédiat, je chausse ma voix de mes patins à glace et fonce en vous ! Ca y est, vous êtes tout à fait à point. Vous voyez parfaitement juste : Cette chose dans mon voisinage immédiat, oui, c'est exactement cela, cette chose qui rode, hagarde, et reste éternellement en retrait de sorte que l'on pense qu'elle ne viendra plus, c'est la mort. Chez moi, elle apparaît sous la forme de la richesse : un travail transfiguré ; chez d'autres, sous la forme du désœuvrement. Alors, n'y suis-je pas bien arrivé ? Je travaille en continu. Comme le courant qui nous paraît étrange et cependant si familier dans les effets qu'il produit sur les appareils ménagers. Lorsque je ne tue pas, je réfléchis au meurtre ou m'y exerce sur des objets primitifs. Je tue, telle est la prestation de service que j'assure. D'autres travaillent en faisant du sport ou en mangeant, mais jamais les deux à la fois, afin que leurs corps restent lisses et en bonne forme. Une correction dont les vêtements seuls n'auraient jamais été capables. Assurément, les esprits de la vie sont tous encore là, seul l'Esprit est sur le point de disparaître. La mort : Je ne tolère rien d'autre à mes côtés, rien hormis cet omnivore qui repasse au fer l'intégralité des surfaces mieux que ne pourrait le faire la meilleure des ménagères. Je ne peux tout de même pas accrocher mon Aloïs à la corde à linge pour voir s'il ne se remet pas en forme de lui-même. Il faut dire qu'il n'a plus goût à rien. Moi qui suis femme, je donne plus que je ne prends et, en général, quand rien n'est expressément spécifié : la vie. J'équilibre ce que les autres ont en surplus : la nature. La nature combat pour les exceptions, toutefois, au bout du compte, toute chose prendra nécessairement le même chemin. La plupart des femmes donnent la vie, oui, comme on donnerait un pourboire, elles la jettent simplement comme

on jette des jetons sur une table de jeux. Ou encore comme on jette de la nourriture aux poules sur un champ de bataille. Mais mon jeu à moi est bien plus fort ! D'accord, pas au casino où, depuis des années, je suis cliente permanente. Là, je perds parce que je donne tout. Quelle maladresse ! Ici, cependant, je gagne parce que je prends. La plupart des femmes croient avoir quelque chose à prodiguer. Elles le propulsent aux quatre vents en le faisant tourner, mais, il est vrai, vers l'arrière. Si bien que le linge leur revient et leur vole autour des oreilles. Au moins, il est presque sec. Ces femmes sans tête ne s'intéressent qu'à la vie. Pure perte de temps et gaspillage de soi-même. Tout le monde a déjà ressenti son corps comme un handicap. C'est ici que j'interviens. Je gagne du terrain en prenant la vie. Ils crient après leur maman, mais ils sont déjà en train de la rejoindre, mes chers vieux bambins. Ils courent les bras grand ouverts en direction de quelqu'un comme moi justement, mais ils n'arriveront pas à temps chez moi. Ils me sautent dans les bras, parent le fleuve de la mort comme un steamer d'apparat, mais sur ce steamer, je suis seule capitaine ! Il faut dire que moi seule suis sur le bon steamer. Je commande. Une profession de rêve, si on la considère d'un autre point de vue, c'est-à-dire du point de vue de la tour de guet de la femme. Sans doute aiment-ils leurs souffrances, mes petiots. Le mouvement vient de l'enfant, et toujours il ravit les mères. Le mouvement vient de ceux qui réclament des soins, il signifie travail, travail et encore travail. Qui l'accomplit ? Ils désirent tant mes étreintes, ces splendides gamins ! Mais je ne suis vraiment pas comme ça.

Si, précisément, je le vois, je suis exactement comme cela. Parce que j'ai fait montre d'une force que d'autres ne soupçonnaient pas en moi. Le mieux, pour

moi, serait de pouvoir devenir ma propre femme, ce serait l'unique situation où l'impudence inhérente à un corps étranger ne me fasse entrer dans une rage folle, surtout celle d'un corps déjà ruiné à ce point par la boule qui l'a heurté pour le détruire. Je ne travaillerais que pour moi, j'agrémenterais mes journées en faisant la cuisine. Oui, je suis professionnellement spécialisée dans les faiblesses, la maladie et la vulnérabilité. Ma fonction est de les supprimer. Pour cela, il me faut être le plus près possible du lieu de l'action, c'est-à-dire de chaque corps que je souhaite atteindre. Mais moi, personne n'a le droit de venir me chercher noise. Je ne tolère que moi à mes côtés, image imposante que je souhaiterais tout à la fois renvoyer et garder. En tant que femme, je devrais, il est vrai, me conformer plus aux images des autres, oui, je devrais en permanence me faire portraiturer et me tenir tranquille pendant tout ce temps. Je ne suis pas faite pour cela. Devrais me faire vacciner avec des images auxquelles je ne pourrais cependant absolument jamais correspondre. Je renonce. Je préfère prendre. Ma maladie femme ne se déclare même pas ! Il faut dire que je ne le lui permets pas. Dans ma rage folle de n'être pas moi-même une identité sans faille, c'est-à-dire, en réalité, sans corps, je ne peux m'empêcher de détruire tous les autres corps, surtout les faibles, les délabrés, lesquels seront accompagnés, c'est absolument indispensable, de leur maisonnette particulière ; une fois qu'ils m'ont accordé leur confiance, je peux les affranchir de leur vieillesse et de leurs souffrances. Je suis tout à la fois une femme et son contraire parce que je ne tolère que mon propre regard, et encore, uniquement sur moi. Le regard étranger qui, d'ordinaire, me mesure et ne laisse pas de m'inquiéter, je le renvoie énergiquement. Je fais passer une annonce aujourd'hui encore pour supprimer également l'ultime souillure portée à mon

identité : n'être pas seule au monde avec mon miroir. Être soi-même miroir, me présenter à moi-même mon propre visage tout en ayant la possibilité de le regarder ou de ne pas le regarder, à mon gré. Voilà ce que je voudrais pour mon anniversaire. Chaque jour que je tue, c'est comme si je renaissais à moi-même. Comme je me connais déjà, je ne peux que mieux me familiariser avec moi-même en éliminant les autres qui s'imaginent pouvoir passer avant moi. Je ne le permettrai pas ! Les messieurs m'estiment, mais ils ne sont pas censés me mésestimer. Tous les jours, je fais une promenade dans le parc du casino de la station thermale et je guette le moment où le hasard, sous la forme d'une petite balle en plein cœur, m'enverra quelque chose. Le hasard. Le plus souvent, je l'abolis. Rien ne doit décider de mon sort. Bambins et bambous, dehors ! L'argent est là pour être perdu au jeu. Les femmes sont là pour rater leur dernière chance au jeu. Bon. Il n'y a plus aucune instance qui puisse me tester !

Les femmes sont d'abord mesurées aux hommes et ensuite à toutes les autres femmes, c'est pourquoi il me faudra éradiquer tout ce qu'il y a autour de moi afin de ne plus être mesurée et devenir moi-même mesure. Alors, de surcroît, je pourrai encore me mesurer à moi-même. Autrement dit, il n'y a que moi qui me convienne vraiment ! Toute personne que le manque de quelque chose réduit à néant - on appelle cela une veuve - devra inexorablement sortir et aller chercher de nouveaux regards comme on va chercher des champignons en forêt. Eh oui ! Moi, je suis la veuve professionnelle. Au vrai, je suis la vierge faite veuve. Mon mari, d'ailleurs, a déjà trépassé par mon propre fait, il fut même le premier. J'en ai enfermé un autre, mortellement malade, dans une chambre en laissant la fenêtre ouverte et puis je l'ai installé dans la baignoire.

Je refuse de devoir toujours être autre que celle que je pourrais être, c'est pourquoi je mets un terme aux désirs des autres. Que pourrais-je à dire de la mort de Pichler ? Il me fallait tout simplement liquider cet individu, tous les individus. Je ne peux m'empêcher de les déblayer ! Cela me démange. A cette heure, l'annonce est dans la boîte. Célibataire. Présentable. Grande amie des jardins. Chauffeur d'auteur. Apprécie les joies de la vie au foyer. Enfin quelque chose de différent, et pourtant, elles aimeraient tant être toutes comme cela, n'est-ce pas ? Le bout de mes doigts touchent ma veste étincelante en fibres synthétiques, ma dentition, mes lunettes et, pour finir, ma permanente, peut-être plus souple que moi. C'est cela. Je suis donc veuve de moi-même puisque je ne supporte personne d'autre que moi à mes côtés : une femme qui s'est retiré la muselière qui l'a si longtemps rendue vulnérable, de sorte que chacun peut voir la blessure qui lui a depuis toujours été faite. Au milieu du visage. A présent, je ne m'occupe de rien d'autre et de personne d'autre que de moi-même puisque, en effet, personne d'autre ne le fait. Quand même, je finirai bien par me connaître ! En voilà un qui se dit prêt à tout faire pour moi.

Ben voyons, qu'il le fasse, dans ce cas. Ils me disent comment il faudrait que je sois : une illusion. Un rêve. Quelque chose qui ne peut être vrai. L'argent, au moins, il ne peut rester inutilisé. Il reste ici encore des neveux d'élection alors que j'ai déjà personnellement déposé ma candidature pour cette élection. Ils se permettent de ces choses ! Ils viennent se présenter devant moi pour nous offenser, moi et mon propre notaire ! Ils m'accusent ! Des hommes me laissent tomber, mais ma mémoire, elle, ne m'abandonne pas. Une nonne, par dessus le marché, une nonne qui aurait le droit d'hériter, voilà une nouvelle qui mérite

d'être dûment savourée ! Une nonne ! Ca n'a de toute façon plus besoin de rien ! Flamboyante comme un tas de bois qui viendrait juste de s'embraser, je descends rejoindre mon Aloïs qui, le 21 novembre, mourra par moi et par mes assistants, les médicaments anafranil et euglucon. Je m'embrase et jaillis très haut. Le papier que j'ai enroulé autour de ces messieurs se consume en grésillant pendant que mes scies circulaires blanches, non, mes yeux-salle de travail avisent, par delà ma victime, la prochaine célibataire. Pour provoquer de nouveaux incendies. Le sceau qui sert d'extincteur arrivera juste après. L'eau à l'intérieur de l'extincteur, c'est encore moi, on l'appelle en langage courant : essence. Un matériau aux multiples usages que l'on se plaira à renier cependant, lorsque, misérable entre les misérables, il atterrit à la mauvaise adresse par une malheureuse erreur et, de surcroît, sans ferme intention de le faire, braillant et fulminant contre sa nature enjouée qui, d'ordinaire, sert de moteur à nos véhicules.

J'attise le feu et le piétine ensuite pour l'étouffer de nouveau, au gré de mes caprices. Je peux toutefois également me composer un visage aimable et mordre dans le gâteau que je n'ai cependant nulle intention de partager. Je peux me montrer affectée, on peut me présenter partout même si je suis issue d'un milieu extrêmement modeste. Je ne quitte pas d'une semelle la victime que j'ai présélectionnée. Mon entourage m'a toujours reconnue, mais jamais comme celle que j'étais vraiment. Je me suis faite toute seule. Le corps féminin doit plaire, ça demande du travail. Pour ma part, j'ai encore un problème à la hanche qui passe sur le compte des dettes que j'ai sur moi-même, et qui sera en plus encore déduit de la somme globale par la suite. D'une certaine manière, je

ne serais pas tout à fait entière sans hanche, vous ne trouvez pas ? Je vais à présent faire un petit examen de mes pieds parce qu'avec un pied de bois, plus personne ne me prendra. Pourtant, c'est moi qui prends ! Le vainqueur prend tout ! Je suis celle que l'on désire, mais au lieu d'arriver joyeusement comme un paquet, c'est moi qui m'ouvre moi-même et engloutis mon destinataire. Je suis aussi insatiable que l'eau qui entoure son invité de voyage, cet éternel voyageur clandestin. Je me trempe juste un petit peu dans la baignoire. Pas trop chaud et pas trop plein. Toujours veiller à être près de la paille et à pouvoir la retirer.

Tuer, c'est l'affaire d'une fois, ce n'est pas comme le travail sur son propre corps qui, chez la femme, n'en finit jamais. La société veut obtenir un aveu de moi. Du mort, ils obtiendront une merde. Plutôt qu'un aveu de ma part, en tout cas. Il a eu un accident cardio-vasculaire. J'ai su qu'il était mort à sa manière de devenir bleu. Ils me laisseront tous complètement tomber, c'est pourquoi il me faut, dès le départ, m'élever à une distance suffisante de sorte qu'ils ne puissent m'atteindre. Il fut un temps où le critère de beauté des hommes provenait des morts exclusivement ; il n'était en effet d'aucun profit de regarder un homme vivant, vue la rapidité avec laquelle ils y passaient. L'homme des temps anciens que l'on décrivait comme étant si puissant, à peine sorti de l'usine, était souvent déjà foutu. Autant pour le surhomme qui, comme il se devait, a disparu. Aujourd'hui, c'est différent, aujourd'hui on ne fait que mesurer, peser et taxer le corps. Mais on ne sait plus quelle mesure utiliser. Aujourd'hui, il convient de dire de toute personne qui possède un corps imparfait, qu'elle en est responsable. Qu'elle se dépêche de le jeter ! Ou qu'elle m'appelle au cas où elle aurait des biens, soit en cash soit en nature. Oui, je

vous en prie, téléphonez-moi encore pendant le temps de l'expédition ! J'expédie chacun de vous au diable ! Il vous suffit de m'appeler ! Les faibles, les imparfaits peuvent s'estimer heureux d'avoir quelqu'un comme moi, à supposer que cela rapporte ! Pour moi, naturellement. Je regarde mon même et je sais : pfruit, il est mort. Alors, il n'y a rien à faire. Si le corps est beau comme une icône, il est la propriété de tous. Si le corps est faible, vieux ou malade, le lourd poids de la preuve indiquant qu'il a encore le droit à l'existence repose entre ses mains. Je t'ôte ce poids, Aloïs !

Tu peux encore m'être reconnaissant après cela ! Je suis la mère qui prend et jamais ne donne. Oui, premier commandement : ne jamais donner ce que l'on a. J'abaisse des pans de sucre et fais diminuer les températures ambiantes jusqu'à ce qu'elles fléchissent devant moi. Allo, qui est à l'appareil ? Oui, Monsieur le docteur. Il faut que je vous fasse part d'une nouvelle bien attristante. La vieille ganache a perdu son corps, d'un seul coup ! Où ai-je mis son corps, à présent ? Il a probablement su, pour finir, comment une femme se sent quand le bon goût, malheureusement, jamais le sien propre, est en jeu. Il a crevé sous mes yeux ! Le corps, tout entier, était couvert de merde ; la merde, ensuite, a bouché l'évier. Après, je l'ai fait passer dans la baignoire à l'aide de la ventouse. J'ai été la fiancée d'eau de mon lascar. Privé de corps et pourtant, tout simplement grandiose. Par chance, il n'avait rien avalé avant. Parce qu'ensuite le médecin de l'assistance publique aurait dit : tiens, tiens, de l'eau dans le poumon. Aloïs traînait juste là. Personne ne l'a jamais réclamé, ou plutôt si, mais seulement après, une fois que j'ai fini toute seule tout le sale boulot. Il faut dire qu'en général, je suis un être brut, non, un être bruyant. Ma

simple apparence me suffit à faire de l'effet, mais les gens ne remarquent pas qu'au fond c'est ma parole qui fait de l'effet et qui envoûte tout le monde. Je suis tout simplement envoûtante. Je gesticule dans tous les sens avec ma voix. Aloïs est enfin calme, endormi. Les droits d'une personne ne subsistent que tant que les mouvements de son corps savent encore être l'expression de son esprit. Sinon l'esprit lui tombe dans la culotte, au corps. Merde ! Ici, s'exprime le corps censé être extrêmement fort, rapide et lesté. Je réussis à faire en sorte que tous les autres corps se taisent dorénavant. Ici s'exprime un homme qui cependant n'y arrive plus aussi bien. Il n'a plus la force d'appuyer sur le champignon. Si, tout de même ?

Ainsi, ça se fait tout seul ? A peine est-il au lit qu'il se chie à nouveau dessus. Oui, c'est cela, et après c'est encore à moi de lui faire prendre un bain. C'est comme cela, justement, qu'il est mort dans la baignoire. Personne n'y est pour rien. Et dire qu'il me menace et me dit : Je vous aurai bien, je vous aurai bien ! Permettez, qu'est-ce qui lui prend de me menacer, le diable ? Je suis innocente et quand on est innocent, on peut également se déplacer librement. C'est un cas de mort tout à fait classique. Mais oui, bien sûr. Dites donc, vous, quel raisonnement êtes-vous en train de suivre ? Regardez : toutes les qualités d'Aloïs ont de toutes les manières depuis longtemps humblement disparu derrière le rideau devant lequel, normalement, d'autres viennent s'incliner, mais nous connaissons déjà leurs photos. Grâce à moi, vous connaissez Aloïs à présent, même s'il ne s'agit que d'une rencontre posthume ! Mais oui, tout apparaît nettement à présent, bien plus nettement qu'Aloïs n'apparaissait de son vivant, oui, tout ce qui pourrait encore le représenter, c'est-à-dire son livret

d'épargne, sa petite maison avec son jardin. Tout ce qui confère encore après coup un sens à ce corps. Et voilà en plus Aloïs qui arrive en personne ; il vient parce qu'il a cru que les applaudissements, justement, le visaient lui. Un instant, je comprends maintenant, c'est vrai, il est réellement en train de devenir célèbre grâce à moi ! Ce n'était pas ce que je visais ! Ils se pressent même autour de lui ! Ca alors, ils se pressent aussi autour de moi. Ils me touchent sans que je les y aie invités. Tout ce que j'ai pu gâcher rien qu'en eau et en air pour faire en sorte qu'Aloïs arrête enfin de respirer ! Tout ce que je dois gâcher rien qu'en poisons et en produits toxiques pour faire en sorte que tous les autres arrêtent de respirer ! La circulation routière mène déjà grand train, c'est vrai, mais ce n'est rien en comparaison.

Je tue avec de la nourriture livrée à domicile, je tue avec de l'eau sur les patins ! Le meurtre est tout simplement mon sport préféré, car, dans ce sport, la sueur se mêle au sang et aux excréments. A l'avenir, je pratiquerai peut-être d'autres sports dans lesquels je pourrai rester propre. Mais pour l'instant, je perfore les autres comme une torpille. Si le golf, la voile, le tennis sont des sports dans lesquels le contact avec le corps d'un autre est devenu parfaitement superflu, mon sport préféré, le meurtre, je le pratique en plein dans le corps d'un autre. Je patauge en lui. Le corps de l'autre m'encercle comme une eau dans laquelle je pagayerais au hasard. J'abhorre les contacts et, pourtant, le corps de l'autre m'enserme comme une seconde peau. Il s'accroche à moi. Et moi, je l'enserme.

Avez-vous un bon sentiment, Monsieur le docteur ? La sœur Joséphine y est-elle déjà passée ? Bon, alors qu'elle me foute la paix. Il n'y a aucun livret

d'épargne ici. Je ne sais pas où il les a enterrés. Je sais qu'il a dit : Mädi, tu verras ce que tu vas recevoir. D'accord, mais où est-ce, s'il vous plaît ? Le salopard, il se permet de crever et à moi ensuite de crier misère. Je les trouverai bien. Il pourrait bien se faire en février, cet héritage. Allons, Herta, il faut prendre son mal en patience. Ce qui m'inquiète, c'est le livret d'épargne, tu le sais bien. Je dis tout simplement que j'ai retiré l'argent et le lui ai remis. Dans les cabinets, ensuite, rien que des malades. C'est dégoûtant. J'entre mais ils ne voient pas que je suis une monarque : leur hôtesse. Ils ne me reconnaissent pas. Ne me baisent pas la main. Extérieurement, je ressemble à n'importe quelle autre ; mon triomphe passé, je retourne tout de même chez moi, comblée d'arbres fruitiers et de maisons individuelles rangées en rang d'oignons. Bon, il est vrai que, superficiellement, je ressemble peut-être un peu aux autres femmes et, cependant, je diffère d'elles comme le jour de la nuit. Je suis à la fois ma propre mesure et la mesure que j'adopte. Quelle personne âgée de moins de soixante-dix ans pourrait bien vouloir avoir mon corps, tout particulièrement ? Ils préfèrent lorgner des gamines en bikini. Jusqu'au bout ! Oui, ils ont une endurance incroyable ! Moi, je m'institue moi-même en juge. Mais, pour moi, nulle femme ne doit se laisser mourir de faim afin de pouvoir entrer dans ses vêtements lorsqu'arrivera l'été et que l'on en sera au déshabillage final. Ce jugement, je le confie aux journaux qui font comme s'ils étaient amis avec tout le monde bien que, naturellement, tout le monde ne puisse y apparaître.

Ce sera bientôt mon tour ! En attendant, je reviens encore une fois là d'où je suis partie, heureuse, après cette rencontre avec des gens que je ne reverrai plus

de ma vie, tout le mérite m'en revient. Je me suis juste enrichie de quelques cent mille francs. Bientôt, lorsque la lumière du projecteur, dans laquelle je resterai des heures entières à prendre un bain de soleil, se sera dirigée sur moi, ils auront tous les yeux rivés sur moi. Je suis sujet et objet dans le même temps, aiguille et montre, objet désigné et désireux qui, toutefois, se dépense sans compter. En vain. Je peux quand même assumer de ne correspondre à aucune image et devenir, dans le même temps, une image de magazine. Suprême éclat. Couleur. Coiffeur. Paradoxe ! Il faut bien que les autres femmes fassent vivre les images en elles mais qu'elle ne puissent jamais devenir elles-mêmes des femmes modèles ! Et quand bien même, elles ne seront jamais aussi souvent prises en photo que moi. Excusez-moi. Il me faut malheureusement repartir. Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? Un lieu extrêmement exigü et sombre. Mais avant, je souffle encore la dernière lueur de vie car trop de clarté me fait voir mes limites. Ca m'est insupportable. Comment peut-on encore dormir ici !

Andi : Ecoutez ! A peine ai-je fait graver sur mon corps les hiéroglyphes du sport que déjà ce dernier commençait à ronger mon corps de l'intérieur, mon corps, son cher asile, oui, lui-même, avec les photos de couleurs réconfortantes prises devant la maison ! Le sport a fait de moi un homme qui court au mètre, et ces mètres, tels leur propre tapis, se devaient de sans cesse se projeter toujours plus avant dans l'incertain. Ca y est, j'y suis maintenant. Une chose m'a toujours semblé certaine : la ligne d'arrivée. Mais où est-elle maintenant ? J'y vois de moins en moins ! Brouillard. J'ai mal partout ! Les alpages de mon enfance m'ont dépassé depuis longtemps. Moi, grand enfant, ils m'ont rendu heureux, c'est vrai, mais rester là comme une vache, ce n'était pas pour moi, à

la longue. Ca rapporte pas. Est insupportable. Cette satisfaction, que la raison a lentement instaurée tout au long des heures de labeur, se métamorphose subitement en un chien méchant et nous chasse du paisible foyer, adieu donc. Où suis-je ? Naturellement, il m'a tout d'abord fallu détruire cette satisfaction ; pour ce, comme un liquide, je me suis lentement élevé jusqu'à atteindre le bord de moi-même, seul récipient que j'avais. Et, à un moment donné, tout à coup, je me suis dépassé, qui m'en aurait cru capable, moi, pauvre gosse de paysans ? Maintenant, je me mets à la disposition de mon grand modèle, Arnie. Il m'accepte comme son enfant et son élève. Cependant, moi seul dois me former à son image. Arnie peut à présent conserver son visage. Il peut se présenter aux yeux du monde comme quelqu'un qui s'est fait tout seul. Mais que dois-je faire ? Encore que... Autrefois, mon Arnie a réussi à représenter de façon très naturelle un homme artificiel. A ce moment-là, il était un étranger fabriqué en usine. Naturellement dans une usine à surhommes qui en produit des non-naturels. Naturellement, moi, je suis toujours resté naturel. A quoi cela me sert-il à présent. Nous qui sommes le commun des immortels, nous décidons aussi nous-mêmes qui devra nous rester étranger et qui pourra devenir un dieu.

Je devais toujours tout faire tout seul à la différence d'Arnie, ce merveilleux édifice humain qui me plaît tant : il se livre en morceaux après avoir encore achevé tous les autres également. Plus il parle de sa maman, moins il semble descendre d'elle. Il a eu un succès incroyable, diable ! Plus il s'enrichit, plus il se bonifie. Contrairement à moi. Il lui a tout d'abord fallu être méchant pour pouvoir ensuite redevenir bon envers nous. Je ne saurais le dire autrement : un dieu. Un éclair qui traverse son propre esprit, le niveau le plus élevé duquel un

homme peut encore sauter sans être réduit en miettes sur son propre balcon, balcon que, vu d'en haut, il a estimé à deux bustes de haut. La profondeur est d'au moins deux mètres de haut et de cinquante centimètres de large, donc : y a plus qu'à descendre ! D'ailleurs, les montagnes ne sont là que pour qu'on les monte. Seul le succès a pu métamorphoser mon Arnie à ce point. Seulement, que pourrait faire le succès de moi ! Je suis bien plus docile et plus ductile ! Je suivais tous les signes qui m'indiquaient comment devenir plus fort.

Rien ne distingue le mal ; le mal c'est comme un ouvrier au milieu de millions d'autres ouvriers. Ça aspire juste à avoir quelque chose à faire sans avoir ni objectif, ni désir, ni rien. Le bien, en revanche, l'ethos, possède sa tonalité propre. A présent, Arnie, mon cher modèle, déploie ses ailes et se lance dans un sursaut où toutes les perspectives lui appartiennent d'emblée. Il n'a plus besoin de jouer au méchant ! Il possède déjà quasiment un visage qui lui appartient en propre ! Il n'a pas cessé de frotter ses ailes contre son image et, lorsque sa personne et son image se sont fondues l'une dans l'autre, un son strident a retenti. Un peu comme un bruit de grillon. Un cercle de feu au travers d'un cercle de feu. Allons bon, voilà que les images se sont entre-temps déjà mis à le faire les unes avec les autres. Bientôt, elles pourront le faire toutes seules. Mais pour l'instant, nous plongeons encore nos yeux exorbités à l'intérieur de ces images et les actionnons jusqu'à ce que nos pupilles en deviennent rouges. Le verre devant le téléviseur éclate de colère. Moi, lorsque j'ai fait ce genre d'expériences, il n'y a jamais eu qu'une voix de mère affreuse et chicaneuse qui a retenti. Jamais contente. Trop tôt, trop court, trop lent, trop moi-même. Pas assez quelqu'un d'autre. Elle me donne sans cesse des

directives. Etre un autre ! Marche ! Alors qu'elle n'est pas du tout ma mère. Cette femme ne veut pas de moi ! Elle ne veut pas de ce qu'elle a créé, elle veut plus, toujours plus. Elle veut que son être unique soit une personne qui appartienne à tout le monde ! Comme Arnie. Pourtant, personne n'a encore jamais eu pour soi seul un être aussi unique. Mais ma mère aurait bien aimé l'avoir, je crois. Voilà, à présent elle en a eu pour son grade !

Un instant, maintenant que je suis sous terre, je peux voir les racines d'Arnie ! Elles ne le retenaient pas ; dans le temps, il pouvait s'éloigner de la terre mère. La terre est-elle aussi ma vraie mère ? Je suis à présent auprès d'elle et en elle. Je vois des pousses. Sont-ce les bonnes ? Arnie me les montre, maintenant, je suis le seul à qui il fait voir cette droiture faite chair. Cette posture, il l'a reçue comme gage de fidélité après un séjour de trente ans sur sa terre de prédilection ! J'essaie de l'imiter, voilà : ça y est, mes racines aussi tiennent enfin dans cette terre juteuse, mais comment se fait-il que je n'arrive plus à les en ressortir ? Ce qu'on m'avait montré était complètement différent ! Je suis planté dans ma tombe jusqu'à la taille et tente de m'en extraire. Bleuâtre est le tricot de mon désir. Cela ne sert à rien. La mort est la seule entrée en scène possible de l'homme - méchants concepts de vie, hostilités, guerre. Chez la femme, l'inverse : la maternité. Pourquoi ces mères veulent-elles toujours avoir d'autres fils que ceux qu'elles ont ? J'ai beau me démener, suer ; cela faisait longtemps déjà que je m'étais enlisé dans la terre lorsque j'ai voulu partir faire une Odyssée à l'étranger. Dans le fond, je ne me suis jamais dépêtré de mes pitoyables représentations du pays natal.

Il n'y a pas eu, au milieu de mes admirateurs, une seule femme qui m'ait attendu des années durant, aussi ai-je dû justement emporter mon amie avec moi dans tous mes déplacements comme moyen de subsistance. On ne se mariera que lorsque mon amie sera devenue championne du monde. Oui, elle aussi : des années d'entraînement terriblement dur ! En vain. Je ne trouvais en elle aucune séduction, rien qui incitât à une sauvagerie indomptable.

Là où je me tenais, moi, jeune fille d'un thaler stellaire masculine, j'étais submergé par le tintement des cloches du pays natal. Pourquoi un homme doit-il partir ? Seul mon unique, mon Arnie, a réussi : être aimé et tout de même partir. Toujours est-il que, comme lui, je tiens, moi aussi, à mes chers parents, à ce petit bout de terrain et de sol ainsi qu'à ma petite maison dans les montagnes. Je tire sur lui, ce Terminator pour lequel on a fixé tant de termes. Il doit se produire partout ! Oh puissè-je moi aussi le devoir ! Mais il me faut pour toujours reposer là-dessous. Son corps est son uniforme, son insigne. Son signe propre, c'est-à-dire : rien. Un rien qui fait face à ce qui a été fabriqué.

Bien, moi, ça me prenait aux tripes, je peux vous le dire. Je devais payer avec mon corps tout entier. N'avais-je pas honte d'apparaître en public avec ce corps ? Voilà comment j'en suis arrivé là, je veux dire, à être mort aujourd'hui. Juste parce que je n'ai pas fait attention à mon alimentation pendant quelques mois. Moi aussi, j'avais le droit de me complaire, mais autrement qu'on ne le pense. Dans le plus grand secret, j'ai enfilé ma masculinité. Veillant à ce que personne ne regarde ! Tout le monde a pu réfréner son désir. Je suis le seul à n'avoir pas su s'épargner. Mon foie, mes reins se sont lentement avachis, flottant en moi comme des rideaux. Oui, que m'en reste-t-il à présent ? A

présent, il me faut reposer, immobile, couvert, en guise de linceul, de la chemise de mon androgynie autoproclamée mais qu'un médecin cependant m'authentifierait volontiers par écrit. Nous nous bricolons un homme à partir de cinq substances, était-il écrit sur le programme d'enseignement pour le surhomme. Là, on apprend, on apprend mais on ne va pas plus loin. Je livre à ma mère le dernier acte d'amour que je lui dois puisqu'elle n'est jamais satisfaite de moi : un acte de dévotion entre des personnes privées de mère, autogénérées et autogérées. Oui, c'est ce que nous sommes ; nous nous reconnaissons entre nous lorsque, sans cesse, nous rentrons de l'étranger en courant pour retrouver nos mères. Ma maman ne sera satisfaite que lorsque je serai devenu un autre, autrement dit : personne. Plus personne. Là, ça y est, elle y est arrivée, à présent elle me touche comptant, mais en tant qu'un autre que celui qu'elle a fait ! Voici ma bourse, mes clefs, mon chéquier, mon gilet de sauvetage mais plus rien n'entre dans les manches. J'ai été percé à jour depuis longtemps. Oui, j'ai été encouragé et, pourtant, il n'y a rien d'écrit sous le trait inscrit sur le billot. Il ne peut rien ressortir de durable de la femme, tout doit d'abord radicalement changer pour qu'elle se décide enfin à vous adopter comme enfant. Et là dessus, un coup de foudre de la Styrie, ça s'impose à cet endroit ! Diable, diable !

La performance est bien gardée dans mon corps et ce, si profondément, que mon corps n'a plus aucun droit à l'existence en dehors de la performance qu'il a réalisée. Enfermée et la clef jetée. Il en était ainsi de mon vivant. C'est pourquoi je me suis quitté à présent et me suis endormi à seule fin de rester. S'il vous plaît, je voudrais devenir comme Arnie, mais comment faire ? Car,

enfin, il vit encore, lui ! Moi, malheureusement, je ne vis plus ; je lui accorde cependant de pouvoir rester immobile ici ou de foncer au dessus de l'écran. Comme celui qui se balade sur vos écrans aujourd'hui ! Fantastique ! Chu d'un avion sans parachute ! Comme s'il se sentait chez lui dans les airs ! Moi, je ne me sentais chez moi que chez moi. A l'écran, il fait celui qui est intime avec moi, mon héros, mais il ment ! Il fait exactement la même chose avec des millions d'autres personnes. Il fait comme si je pouvais lui succéder aussi simplement que cela. Mais j'ai encore des choses à faire ici. Il faut que je devienne meilleur que lui ! Il le faut ! Il le faut !

Je vous demande pardon, je connais Arnie comme si je l'avais fait, comme si c'était moi. Je le sonde lorsque je le vois sur le beau poster que j'ai accroché dans ma tombe, je sonde ses traits pour savoir quand je pourrai lui courir après. Et déjà je pars ! Je dévale la montagne à un rythme effréné. Ma direction de l'infirmerie, à moi. Je me suis gardé exprès sa couronne exceptionnellement grande, elle suinte, terre, lentement en moi, de sorte que je tremble jusque dans ma pauvre âme. Ce n'était pas prévu au départ ! Malheureusement, je ne ressemble pas du tout à Arnie, mais cela n'a plus d'importance à présent. Qui aurait l'idée d'aller regarder le visage ? Là, sous la terre, personne ne me voit plus. Je travaille dur et pourtant je me renvoie toujours trop vite à mes limites avant même que j'aie le temps de les défoncer. Arnie, il se voile dans son corps comme s'il était lui-même son corps et, en plus de cela, il écrit quelque chose là-dessus ! Il m'écrit tous les jours de combien de mouvements, de combien de secondes, de minutes il m'a dépassé. Je connais déjà ses lettres par cœur avant même qu'il les ait écrites. Mais il n'est pas Jésus, lui, je l'ai, de fait, côtoyé

tous les jours dans notre salle à manger. De sorte que j'avais des éléments de comparaison. Mon dieu, lui, Arnie, l'autre, il est vraiment mon dieu! Non pas le dieu dont vous parlez probablement lorsque de colère vous dites : mon Dieu ! La masse musculaire, elle ne grossit pas d'elle-même en dépit de tout ce que l'on vous a promis à la pharmacie. Dieu n'a rigoureusement rien à voir avec votre corps. Ce qu'il vous a donné n'est rien. Je le sais maintenant que je redeviens moi-même néant. Mais Arnie, je peux encore le regarder sur l'image que j'ai en tête dont les os ricanent comme s'ils avaient vu ma propre photo à la place de celle de Arnie. De près, en gros plan. Essayé les deux - aucune comparaison ! Je voudrais redevenir un enfant afin de mériter une fois au moins autant de considération. Parce que, une fois au moins, j'aurais convenablement fait mes devoirs sur mon propre corps. Trop tard. Le professeur était là mais il est déjà reparti.

Voilà, je me suis dépêché pour pouvoir encore acheter ces nouvelles chaussures, elles sont idéales pour courir, pour sauter et pour cette marche des grands. Mais même ces chaussures dont on fait la réclame dans le monde entier parce que, certes, le sportif ne peut être partout à la fois, ne me métamorphoseront pas. Elles pourront tout au plus me représenter. Qu'est-ce que je viens de dire ? Que les muscles renvoient toujours à l'effort et non à la nature ? Ce n'est pas tout à fait exact car mes muscles, je ne les dois pas seulement à l'effort. Je me suis dépassé de quelques cent pas puis je suis revenu à moi mais, à ce moment-là, je ne retrouvais déjà plus l'entrée. Elle a dû être comblée par quelque chose entre-temps.

De ma plus belle voix de gare, j'appelle du gouffre : je suis moi. Moi, votre cher Andi avec ses boucles blondes que la famille a toujours tant admirées ! Andi, on l'appelle Arnie quand il n'est pas Arnie. Moi, moi, moi, autrement dit : c'est moi. Non. C'était moi. Ecoutez ! J'ai toujours fait attention à ma santé, en mangeant ; un sportif vit naturellement, c'est vrai, mais un haltérophile mène une vie contre-nature. Tout ce que l'on absorbe est nuisible. On reste debout et l'on se construit, puis on entre en soi et l'on remarque que l'on a de nouveau démonté toutes les obturations que l'on s'était offertes avec nos dernières économies. Mansardes. Balcons. Gâble. Stuc. Je voudrais tant profiter de ce dernier salut du Terminator : ce don d'une couronne sur ma tombe. Ah, puissè-je retourner là-haut une dernière fois ! Mais il me faut attendre que la couronne s'écoule dans la terre et me ruisselle dessus par derrière, dans mon col de chair, oh, pitié, ils ne vont tout de même pas la jeter, ma couronne d'homme !

Oui, mon Arnie, il avait même le droit de maigrir pour entrer dans son smoking. Quant à moi, je n'avais même pas encore atteint le stade où j'aurais pu me rhabiller. Le médecin récalcitrant qu'est le public ne m'avait pas encore intimé son ordre : « vous pouvez vous rhabiller. » J'ai toujours été contraint de grandir au dehors de mes habits au lieu de me glisser à l'intérieur.

J'ai été et suis resté un pauvre garçon de ferme. J'oppose vaillamment mon dénuement au superflu. Qui ça intéresse. Mais même ce dénuement passera dans le flux, attendez juste de voir ce qu'il adviendra encore de moi quand je me serai enfin entièrement noyé en moi-même ! Ca prend du temps ! Et l'on ne

peut s'y entraîner. J'admiraïs toujours la nature, enfin, disons qu'à présent j'en ai le loisir. Je la vois pour ainsi dire de l'intérieur, de son bon côté, côté qu'elle ne présente qu'aux morts. Les asticots s'arment déjà de couverts. A cette heure, ils me mettent même dans leur poche ! Autrefois c'était différent. Mais avant il y avait encore quelque chose de vivant en moi, n'était-ce même qu'une photo. Au secours ! Je me retrouve même avec des lambeaux entiers de moi à la main ! Là on tente de toute ses forces d'opérer un avancement jusqu'à ce que, tel un nid de jeunes serpents, on se soit soi-même dévidé en serpentant. Que l'on soit soi-même devenu aqueux. Le foie dissout, les reins partis, les muscles encore là mais, en dessous, tout est fluide. Superflu ! Maman !

Quand, à l'extérieur, il n'y a plus rien pour maintenir le corps, il déborde tout simplement par dessus la rive. Pourquoi ne m'en as-tu pas donné un autre, maman ? Il y avait malheureusement un débordement de moi-même ! Au lieu de vieillir je ne fis que grandir ! Je pouvais bien en tirer un peu de fierté d'avoir atteint cette allure gigantesque !

Je suis Andreas von der Pack, bonjour. A présent que je suis mort, je me fais bien un peu de peine. J'ai travaillé avec tant d'obstination et d'application pour m'améliorer et voilà le résultat ! Je vous demande pardon, mais je me suis senti un peu gêné de devoir me présenter devant tant de personnes qui m'ont regardé d'abord de bas puis de haut. J'ai suscité de l'émoi chez certains. Ce n'était pas non plus mon intention. Ma gêne devant tant de... c'est comme si l'on se présentait à soi-même comme son propre manteau, prêt à sauter dedans. Mais que, pourtant, on ne trouve pas la manche. Comment en suis-je arrivé là, en

réalité ? On se retrouve alors carrément dans la situation d'une femme juste parce que, dans cette profession, on est sans cesse obligé de se déshabiller ! Cela empêche peut-être même de devenir un homme. Cela me pèse sur l'estomac comme une mine à plat dans laquelle on aurait avalé le plat avec, au lieu de le lécher convenablement et de le donner à maman après pour qu'elle le lave. A vrai dire, j'ai avalé suffisamment de choses. Avec tout ce testoviron, parabolan, halotestin, on fait l'effet d'être un enfant, de bonne humeur. Il y a une petite pièce secrète entre le père et les femmes et c'est là que le fils a sa place. C'est ainsi donc que j'entre dans le jeu, le fils éternel qui crie après sa mère. Pourtant, elle n'était jamais là. Mais elle a observé ma carrière de loin, crispée dans sa mauvaise humeur et ses humiliations. Elle crie dans le lointain avec moi.

Arnie n'a pas besoin de crier. Il parle d'autant plus volontiers qu'il a toujours quelque chose à nous dire avec sa voix à la mode qui présente l'homme de la Styrie. Assurément, c'est de moi qu'il parle et de personne d'autre ! Il me prend sur la pelle, puis me retourne à nouveau sous le loden du sol autrichien, sous le feutre du chapeau autrichien. Arnie m'a offert cette belle panoplie d'éléments préfabriqués et maintenant à moi d'amorcer quelque chose à partir de cela ! Il a fallu m'ouvrir après ma mort, c'est ce qu'il y avait de marqué sur le mode d'emploi. Notre petite économie domestique n'a, il est vrai, jamais suffisamment rapporté pour vivre mais était-ce une raison pour, ensuite, encore envoyer balader la santé également ? C'était idiot de ma part.

Désormais, il est devenu impossible de me changer. D'un autre côté, la santé était, chez moi, justement, un programme. Comme chez tout sportif. Ne rien manger de mauvais, de sale, c'est fondamental, au fond. Ce fut comme cela que moi, enfant gigantesque, je voulus mettre Arnie tout entier dans ma poche et ne remarquai qu'au dernier moment que je n'avais absolument aucune poche. J'ai perdu ma dernière chemise. Oui, je suis nu et mort ! Semblable à une solide forteresse, me voilà seul avec, autour de moi, moi-même. Moi, pauvre Andi, j'ai tellement porté ma croix pour n'avoir aujourd'hui qu'un chétif crucifix au-dessus de moi. La normalité ne me suffisait plus. Je devins massif juste pour pouvoir m'escalader moi-même. Je ne suis jamais arrivé au stade de pouvoir, comme mon modèle, enfiler un costume vraiment beau. J'étais moi-même mon seul costume, ma protection, mon paravent : je me suis fait moi-même mon corps et lorsqu'il a finalement été à ma taille, je l'ai enfilé.

J'essaie, vraiment, mais n'arrive tout simplement pas, de si près, à me décrire comme une pièce de costume. Je suis moi-même si loin ! Tout le sens et le but de moi-même consistaient à me barrer le chemin qui me ramenait en moi. Il faut déborder pour pouvoir revenir à son propre bord. Revenir à maman. Et dire que cette panoplie du petit chimiste, dont j'avais fait l'acquisition, devait entièrement me remettre à neuf. Mais ce fut le contraire, cette nourriture m'a intégralement désagré. J'ai dû faire une fausse manipulation. Pas étonnant que ce soit toujours maman qui s'occupe de la cuisson au feu et au four d'ordinaire. Elle a pané mes pauvres os. Trop de dessert peut-être ? Pour notre éternel même ? Je n'avais tout simplement jamais assez du gâteau aux noix de maman. La colère m'envahit subitement comme une tempête.

M'emporte. Moi avec mes cheveux d'abord bouclés puis rasés à ras qui ne se laissent guère attendrir. Les cheveux du gars de la ferme. Mes joues d'un rouge estival, ce sont les joues d'un enfant frappé par une apparition aperçue à travers le feuillage des arbres. Apparition que l'on prend à cœur comme s'il s'agissait de celle d'une personne réelle. Un homme a besoin de modèles qui ne soient pas ceux de ses mauvais parents mais qui proviennent de lui seul. Ou de son propre fantôme qui prendra des contours humains tant que l'on prendra peur.

Toujours, je fixais du regard ce fantôme, ce colosse qui ne s'élevait chancelant en moi que pour se rasseoir, farouche, aussitôt après. Jamais je n'ai pu respecter l'échéance du championnat du monde que je m'étais fixée. Toujours, quelque chose est venu s'interposer, c'est-à-dire que deux autres se sont interposés, le premier et le deuxième. C'est pourquoi, je me suis éteint prématurément, avant d'avoir atteint l'âge adulte. Moi, le fils. A présent, à la maison du domaine du Pack, ils pensent à moi tous les jours. Pourquoi un musicien joue-t-il de son instrument ; il n'y serait vraiment pas obligé ? De la même manière, je dus, moi aussi, jouer tous les jours de mon corps. Et, un jour, j'ai dû me consommer jusqu'au bout puisque j'avais justement ouvert l'emballage. Je me suis gâché à moi-même, c'est trop bête. Devenu mon propre sac poubelle, je me suis mis à gonfler. Rien que de l'air chaud ! Encore que ferme extérieurement. Un enfant qui s'est accompli trop tôt pour pouvoir encore devenir adulte. Les yeux implorants, sans cesse tournés vers le reporter censé dire quelque chose de bien à mon sujet. A présent, plus personne ne me voit, là, sous la terre. J'étais reconnaissant et bon, oui, ça je peux le dire de moi. C'est dommage que je sois mort, vous ne trouvez pas ? Un garçon calme,

un arbre, mais ce n'était pas tout à fait suffisant pour en faire un chêne ; ma couronne avait tout de même quelques belles épines qui, au bout du compte, n'ont jamais piqué que moi. Comme cette mouche. Servez-vous !, c'est de la masse corporelle bien bétonnée. A cette heure, d'autres me mangent dans ma tombe. J'y suis arrivé une fois, avec ma chair, non, par ma chair, à accéder à l'image sur la page de titre. Ce m'était plus précieux que n'aurait pu l'être une médaille d'or au championnat du monde. Certes, cela aurait pu avoir lieu. Arrière ! Fichez le camp ! Mon image, en effet, a une grande force d'attraction ! Résistez-y ! Ce pays occupe immédiatement toutes les places libres que le sportif n'occupe pas de sa personne. Tant il est avide ! Ils placent d'abord le sportif sur un balcon, beuglent comme des fous, puis l'oublient. C'est pour cela que tant de personnes tentent de quitter l'Autriche. Afin qu'il y ait plus de postes vacants ici. Pourtant, ils restent sur place, ces sportifs, je ne sais pas mais, d'une certaine manière, ils n'arrivent pas se départir de ce pays. Ils restent pour faire face, figés dans leur tolérance, à leurs propres images qui, cependant, appartiennent depuis longtemps à leurs sponsors. Comment se fait-il qu'il y ait toujours quelqu'un d'autre que nous sur ces images. Nous, qui ne sommes pas comptabilisés, nous souhaitons nous voir pousser des ailes et restons néanmoins flexibles. Chez nous. Moi, le brave maître ès muscles, ferme et fidèle. Je me suis figé sur ma selle alpine que j'ai rembourrée de moi-même pour sortir de moi-même. Le sport, au début, un divertissement, est vite devenu chez moi une passion dévorante qui consistait à me dévorer moi-même et ensuite à procéder à des agrandissements à l'extérieur, à l'image de ces gigantesques jardinières des Alpes devant nos maisons de culture primées. A

chaque sportif sa maison-jardin ! Là, il pourra se remettre de l'effort dû à de longues nuits de sommeil.

Arnie m'en a fait la démonstration lui qui s'est donné à moi, mais ne s'est jamais entièrement abandonné. Il doit être partiellement fait d'acier et, pourtant, il m'a toujours glissé entre les doigts lorsque j'ai voulu l'attraper. On n'aurait pas dû me gaspiller ainsi, c'est mon opinion personnelle. Je n'ai pas quitté la scène. Je me suis donné en spectacle jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je rassemblais, avec toujours plus de difficulté, l'argent nécessaire aux travaux de rénovation impérieux que réclamait mon corps. Mais rénover, n'est-ce pas tout remettre à neuf ? Le paysage aussi change ses vieux habits contre des neufs plusieurs fois par an ; toutefois, il ne peut changer de lieu. Il reste là, auprès de nous. Moi aussi, je reste ici, auprès de vous, parmi vous. Oui, je reste parmi vous, maintenant, mais pas comme vous le croyez. J'abats tout regard qui se dirige sur moi. Sur moi, le brave fils de paysan, épouvantail de moi-même déjà entièrement dissout de l'intérieur. Mais vous ne pouvez le voir de l'extérieur. Estimez-vous heureux ! Je reste donc une éternelle promesse de place, par delà ma mort, un espoir, comme on dit. Peut-être vais-je ressusciter ! Si Jésus y est arrivé, j'y arriverai bien moi-même ! Il me faut justement m'entraîner plus intensivement. Mon apparence brise l'image que je suis, mais cette fêlure ne m'ouvre pas sur la réalité, elle ne m'ouvre que sur des espaces dans lesquels sont accrochées plus d'images encore. Figées. Dans des poses. Je suis le meneur et le mené en bateau dans la même personne. Tant que je ne suis que mort ! Je me suis extrait hors de ma pierre, de ma masse humaine qui a fait exploser toutes les mesures humaines, puis je suis de nouveau entré en moi. Ma

propre statue. Un haltérophile dans une pose de danseuse de cabaret ; mais ma féminité s'arrêtait déjà là.

Une femme ne peut guère faire parler une image en sa faveur à moins qu'il y ait une autre personne qu'elle sur l'image. Peut-être en est-il ainsi parce que cette candidate-ci et celle-là, également, ne correspondent pas à une image de femme en dépit de leur volonté désespérée d'y ressembler ? Elles retiennent désespérément le mètre à mesurer mais quelqu'un le leur arrache des mains. Elles n'en ont pas besoin. De toutes les manières, elles ne seront jamais mesurées qu'à d'autres. Même mort, je ne voudrais pas être l'une d'entre elles.

Pour moi ce fut le contraire : j'ai, certes, été mesuré à d'autres mais moi, je connaissais personnellement ma mesure ! Elle avait pour nom Arnie et j'étais quasiment sur le point de l'atteindre avant de mourir ! Presque ! Hommes, qualité : classe A. J'ai laissé tout cela derrière moi à présent, même la qualité ; de la classe en revanche, j'en ai eu. Ca, personne ne pourra le contester. De ma situation, moi banque d'hommes dans laquelle on a fait tant de placements qui n'ont jamais rapporté aucun profit, j'ai une belle vue sur la mort qui est ma victoire et mon épine. Mort, où es-tu ? Ah, oui, tu es là, c'est vrai ! Maintenant que je vois ton image, je remarque que c'est moi ! Bravo ! Je suis la mort, ou du moins la mort me ressemble nettement, vous ne trouvez pas ? Je vois à présent : j'ai passé tout ce temps à m'attendre moi-même. Je ne peux m'arracher cette épine sinon tout le corps part avec. J'ai exactement expliqué à la tempête où elle devait s'installer car je ne serais plus là lorsqu'enfin elle arrivera. Mais espérons que mon corps pourra me représenter dignement.

La lumière s'éteint dans la niche, la Pietà disparaît.

La femme plus jeune du premier plan, qui porte maintenant ses seins sur le dos comme un sac à dos, et un jeune sportif. Le sportif repousse la femme.

Femme : Toi, homme indomptable, puis-je te saluer d'un baiser ? Puis-je dire que tu m'appartiens ? Je suis lourdement accablée par mon propre poids. A cette heure, l'art et le port des habits me sont, il est vrai, encore accordés. Mais qu'est-ce, finalement. Des femmes plus tendres que moi maîtrisent mieux ce que je projette de faire avec toi. Leur douce apparence ne peut en pâtir car elle est indestructible. A la différence de moi. Ici, donc : un exercice de concours indécent dans lequel tout le monde peut à loisir lire par-dessus mon épaule ce que je griffonne dans mon cahier. Cela n'intéresse personne de toute façon. Bon, très bien, je retourne au vouvolement !

D'ailleurs, vous regardez dans la direction opposée et, naturellement, vous ne voyez là que mes seins qui ne sont plus très jeunes. Vous avez auparavant jeté un œil par devant sur la tranche de mon cahier de couleurs qui, pour changer cette année, est orné de grands motifs ; cette tranche n'était, en réalité, que le pommeau de mon glaive ; je ne l'ai moi-même remarqué que lorsque, essoufflée par l'effort, je tentais de l'extraire de moi. Excalibur dans un modèle doté d'un manche parfaitement adapté à de nombreux autres appareils ménagers puisque, d'ailleurs, il entre parfaitement dans ce balai si pratique. Ca, naturellement, vous ne l'avez pas vu, quoi ? ! Je comprends. Ces illustrés en couleurs, regardez cette belle robe, elle me tient lieu de rapport heureux au

quotidien, oui, juste là, regardez ! Vous me regardez, parce qu'en effet, il n'y a plus de sein à l'avant ; en plein dans le cœur dans lequel je fouille de mes mains fumantes, une crevasse saignante, oui, mais regardez juste, je vous ai dit à quel point cette crevasse était profonde ! Je m'achèterais bien cette robe. J'ai déjà le cœur, et la robe irait très bien par dessus. Mon cœur est encore jeune et impétueux même si moi, depuis le temps, je suis vieillie et quelque peu décatie ! La robe me rajeunira, je l'espère. Ne vous inquiétez pas, certes, j'ouvre tout le temps ma poitrine mais je ne le fais que pour moi, pas pour vous ! Qu'avez-vous à reculer devant moi ? N'ayez pas peur de moi, enfin !

Sportif : Ton image est solidement ancrée en moi comme les traits dans les diamants. Bien, si j'ouvre ce cahier c'est parce que tu le veux absolument, mais je ne vois jamais qu'une autre que toi, une autre à laquelle tu ne ressembles même pas et qui, d'ailleurs, n'est absolument pas habillée comme toi. Pourtant, en réalité, c'est toi que je devrais voir sur toutes les images ! Bien, je vais plutôt attendre que, dans le massacre, tu me signales ta poitrine, dénudée, autrement je ne pourrais absolument pas la reconnaître, et que, malheur, malheur à moi, tu jettes à terre ton giron. Où se passe tout cela ? C'est juste une question que je pose. Parce que je ne le vois pas encore clairement. J'attends de voir comment à tes cheveux, tu..., non pas avec tes cheveux, tu n'es pas, non plus, audacieuse au point de traverser la rue en emportant tes cheveux au bout du manche chez le coiffeur... Certes, je suis ouvert à toutes les éventualités, mais là je ne te vois pas arriver, j'en suis vraiment désolé ! Qu'as-tu aussi à arriver par derrière à pas de loup ! Peu importe. Ton image s'estompe déjà car tu ne ressembles à aucune de celles qui accourent en sautant, qui disparaissent

en dansant, qui tapent dans leurs mains et fourrent leurs soirées dans leurs écrans de télévision. Et qui, quand elles les en ressortent, semblent avoir elles-mêmes été dans l'image. En star et non en produit de masse.

Là, il ne te reste vraiment rien d'autre à faire si ce n'est qu'à toujours t'incliner devant toi, affamée. Effectivement, je ne regarderai pas et ne t'aimerai jamais, bien que tu sembles retenir cette éventualité. Tu n'arriveras jamais à me mettre la main sous le menton comme le faisait ma maman dans le temps et à geindre : mon enfant, aie pitié, aie pitié ! Tu es bien trop arrogante pour me demander quoi que ce soit.

Femme : Je t'en prie, cesse de toujours regarder ailleurs ! La fête se passe ici. Tu es là. Je suis là, moi aussi. Je rivalise encore avec les filles du pays dans de joyeux exercices. Elles passent devant nous, dans l'éclat de leur jeunesse, en pull-overs trop larges sans rien en dessous. Je fais le regard honteux, je n'ai rien d'autre pour t'attirer à moi, toi qui es le seul que je ne regarde pas. Tu ne remarques pas que c'est toi, spécialement, que je ne regarde pas, car tu regardes le poste devant lequel tu peux rester tout seul. Mais après, je jette tout de même un œil de côté, me dirige, en trébuchant à travers la forêt de cils teints au mascara, vers toi qui es parti depuis belle lurette pour une autre retransmission d'un autre jeu. Tu ouvres la fenêtre qui donne sur le monde mais il n'y a là que l'écran suivant, lequel, en l'occurrence, ne reflète pas ton visage mais toujours celui d'un autre. Des balles fusent à travers champs alors que l'aurore rougeoie ; je sombre sur ta poitrine comme je me l'étais imaginé et tombe dans le néant parce que, dans mes douceurs, je me suis trop penché à la fenêtre. Pardon, où est l'arrêt, où est la télécommande ? L'arrêt est dans la bataille, non,

dans le puits que j'ai creusé dans ma poitrine pour m'y jeter aussitôt après. Ah, tu es là ! Tu es donc le jeune homme que je me suis choisi bien que tu ne m'aies même pas vue sur cette image, dure comme l'acier et imbibée jusqu'à saturation de quelques kilos de jeunesse - le tout emballé, sans respirer une seule fois !, dans moins de cinq grammes de Stretchjersey.

Ecoute : dernièrement, j'ai moi aussi été atteinte par la maladie de la visqueuse, mais cela ne se voit pas encore sur cette photo, à moins que si tout de même ? Je finirai aussi par me débarrasser de cette maladie au moyen des précieuses offrandes de vitamines de coton et de laine de tonte. Mais rien n'est jamais seulement un moyen ; tout est une fin. Ici, mon besoin flatteur pure soie s'effondre en tas au sol. Comme tu ne le remarques pas tout de suite, je saisis ton bras de mes serres de fer qui, autrefois, étaient des mains. Du temps où j'étais moi-même encore une femme. Ma poitrine flasque a glissé vers l'arrière, ils se rient de moi ils se rient de moi. Toi aussi, tu ris, involontairement cette fois, puis une autre fois encore purement arbitrairement. Qui suis-je. Il y a là un instrument, un poignard, je crois, je lui offre ma poitrine qui n'est plus enserrée dans une filature artificielle, qu'il me fasse enfin prisonnière ! mais on passe mon tour car, entre-temps, ma poitrine est passée à l'arrière. Là, il n'y a pas de barreau ; il n'y a pas non plus de sortie signalée sur la pancarte. Donc, pour l'instant, elle reste avec moi, ma poitrine ardente dans laquelle je pourrais me tenir au chaud encore longtemps et toi aussi si tu le voulais bien. M'aiderais-tu ? Comme cela ! Comme cela ! Comme cela ! Encore ! Voilà, c'est bien.

Sportif : Ne peux-tu pas te tenir enfin tranquille ? De toi jaillit, toujours semblable à elle-même, continue, telle un étron sans fin, une loi, c'est vraiment

barbant, pas étonnant que je sois parti sans même t'avoir remarquée !
Dépourvue de féminité ! Contre-nature également, espèce de vieille vache !
Etrangère à l'autre sexe ! Non pas univoque comme un film, mais équivoque.
Info sans rien pour les capter. Nouvelles servies sans avoir été au préalable
conçues pour l'image. Autrement, autrement, autrement.

Femme : Ainsi, vraiment, mon agonie, quelque part, est bien réelle, je crois.
Je tombe, excellent exercice pour se relever... Finalement, personne n'est venu
fouler mes cimes durant tout ce temps, car tu t'es trop peu entraîné avec moi,
moi, appareil féminin qui existait réellement. Tu t'étais naturellement cherché
un autre appareil de musculation. Je m'étais mystérieusement nimbée dans un
parfum de nuage, pourtant même si tu étais venu t'exploser le visage contre
moi, comme on s'explode contre une échelle que l'on aurait oublié de retirer, tu
ne m'aurais pas remarquée. A cette heure, je me tais fièrement. En effet,
certaines personnes cultivées méprisent totalement leur entourage parce que
leur entourage les méprise. Et elles crachent au visage de tout le monde, avec
une légèreté qui me sidère bien que, moi aussi, je fasse plutôt partie de ceux qui
ont beaucoup lu que de ceux qui sont vus. Non, me regarder n'est d'aucun
intérêt. En contrepartie, je suis celle qui, durant les cinquante années qui ont
suivi la guerre, s'est sentie astreinte à la plus grande vigilance dans le dire, le
questionner et le regarder. En guise de remerciement, je régis le monde de mon
fauteuil de télévision. Déjà je regrette d'avoir ordonné ce que j'ai ordonné
parce que personne ne m'écoute et que tous regardent la retransmission d'un
jeu.

Comment se fait-il que je sois de plus en plus fière de moi, alors que j'en suis encore à me jeter sur la quotidienne pâture de mes yeux, les speakerines de la télévision, les experts, les commentateurs. Je ne fais aucune apparition. Je n'ai aucune contribution à apporter mais suis, cependant, engagée dans une guerre secrète contre tout ce qui vit, par conséquent, contre tout ce que l'on peut voir sur cet écran. Justement parce que je n'apparais pas mais, dans le meilleur des cas, vais et viens, m'assois en silence, me relève sans que personne ne le remarque. Tu vois en moi le mépris incarné, ce mépris qui m'assaille moi-même, tu peux également le lire sur mon bel appartement qui, bien que placé au vert, n'en est pas moins repoussant. Ici, je n'ai besoin de personne, car ils sont des millions à venir me rendre visite tous les soirs ; par chance, facilement réduits à la main. Cela t'es égal. Je suis le premier mot de ma mère et tu es le dernier mot du père. Moi qui embrouille les choses, j'aime me plaindre.

Sportif : Bon, mais sois un tant soit peu plus claire !

Femme avec application : Donc, à présent, je me plains de ce que tes pères ont fait la chose suivante : ils ont tiré sur tout, ils ont tout abattu, tout brûlé partout où ils sont passés. Si je m'y essayais, cela finirait, dans le meilleur des cas, par un suicide mal réussi car, bien évidemment, je me servais de mes sentiments en guise de lame de rasoir. Le plus souvent, je n'ai rien d'autre sous la main. Oh là, trop mou, le sentiment ! J'en prends un autre, y rajoute de la colle, de la peau et des cheveux dessus, mais la ressemblance avec un être humain est nulle. C'est moi ! Pourtant ma colère est tellement jolie ! Je la

nourris tous les jours convenablement avec de la nourriture déshydratée pour animaux, il suffit de la dissoudre dans l'eau de mes larmes et c'est aussitôt prêt. Pourtant, même le chien ne se rue pas dessus. Je regarde fixement dans le lointain jusqu'à ce que j'aie réussi la mise au point et aie rendu l'image nette : toute la lignée prestigieuse est passée par tes pères. Les vainqueurs se sont emparé des habitations de ceux-ci, ont mangé la nourriture qui avait poussé sur nos champs, des fruits donc, n'est-ce pas, qu'ils ont fourrés dans leurs bouches. Comment pourrais-je dire... Ensuite, ils se sont rendu sur les tombes des soldats, tombes sur lesquelles les femmes ont pleuré comme des folles, sans discernement ; ils ont traîné sans douceur les femmes sous les douces couvertures des vainqueurs. D'accord, ils avaient bien dormi ! Je le dis, et le redis ici sans plaisir, nous vivons une époque de clinquant et j'y contribue fortement. Pourtant, ce que je dis est vrai !

La télévision, qui me l'avait dit en premier parce que je suis la première à capter ce genre de choses, la télévision, donc, ne peut quand même pas faire de miracle ! Il s'agit pour moi d'ouvrir grand les fenêtres qui donnent sur le monde, alors le monde apparaît à travers ce poste dans lequel, par un effet du hasard, mon cœur, lui aussi, est conservé. La télévision est la crypte de mon cœur. Dans cette nef d'église, je peux hisser une voile afin que le lointain puisse enfin s'approcher de moi, car moi, je n'irai jamais vers lui. Personne ne m'écoute. Tout le monde me croit. Personne ne me croit. Je commence doucement à en avoir assez d'être méchante bien que, tous les jours, je voie tant de méchanceté. Je n'en ai jamais assez de me plaindre au sujet de mon monde environnant, de m'accabler ; enfin, au moins, mes seins, eux qui m'ont aussi tant accablée, on me les a déplacés et mis à l'arrière parce que devant, au

milieu de tous ces soupirs, il n'y avait tout simplement plus de place pour eux. Tu peux le constater toi-même. Cela me dirait bien de me lover chaudement dans le quotidien mais je préfère encore m'engager dans une guerre perpétuelle, nullement secrète, contre tout ce qui vit. Ma seule motivation est que, précisément, il y a tant de choses, moi y comprise, qui ne vivent plus.

Vous voyez : cela n'évoque que l'apparence de la vie sauf si vous appuyez sur la touche pause. Alors là, d'un seul coup, plus rien ne s'éveille. La nature, elle aussi, ne peut apparaître que conformément à ce qui a été prévu, que comme le réalisateur du film de la nature l'avait considérée, c'est-à-dire comme un univers. Pourtant, la nature est loin d'être tout !

C'est affreux, encore une fois, il y a une chose que je ne supporte pas, je suis partagée, déchirée, découpée, je souffre. A travers ces quelques mots, je viens de donner une description succincte des plus grands auxquels j'appartiens. Moi qui ai joué une possédée et ai hurlé des heures durant sur des gens qui ne réagissaient pas parce que, bien qu'ils fussent, eux aussi, assis devant le même poste que moi, ils voyaient quelque chose de radicalement différent de ce que je voyais. Je ferais naître une série de moi. C'est terrible ce qui s'est passé à l'époque en Yougoslavie mais c'est fini maintenant. Les gens descendent dans la rue. A cette heure, un homme abat sa femme parce qu'elle s'est endormie devant le téléviseur.

Sportif : J'admets, tant je suis sain et fort, ne rien avoir à craindre de simples images. Je n'ai pas besoin de redouter cette concurrence. Je fais des

apparitions plus fréquentes, je peux me le permettre. Je me mets dans ta peau, puis, après avoir été dépossédé de tout un rayonnement brûlant, j'en ressors. Je connais, par exemple, une femme qui répète sans cesse : grandiose, ravissant, prodigieux, sympathique ! C'est la plus horripilante de toutes. Un jour, les femmes n'ont plus voulu enfanter d'hommes afin de ne plus avoir avec elles le témoin incorruptible de tout ce qu'elles n'ont pas fait. Plutôt que vos seins, vous préféreriez naturellement traîner votre culpabilité, comme nous. Vous n'y parviendrez jamais ! Il n'est pas question que tu te les attaches dans le dos afin de mieux répartir leur poids et de pouvoir ainsi encore mieux faire une tête de six pieds ? Apparemment à cause de cette vieille culpabilité née de nos guerres bien que celle-ci ait été prescrite depuis longtemps. Toutefois tes raisons sont certainement tout à fait autres, mais par malheur tu les as fait entrer dans le ménage. Quoi ? Tu baisses toujours la tête et tu fais celle qui sait, tu fais ta Cassandra ? Tu te pincas les lèvres et te donnes un air sévère ?

Sans cette culpabilité que vous nous faites porter, vous, les femmes, vous seriez obligées de nettoyer vous-mêmes l'étable avec vos excréments vous arrivant jusqu'aux chevilles, tâtonnant à la recherche de l'animal en vous pour l'égorger afin d'avoir quelque chose de particulièrement délectable à donner à manger à votre famille. Cuisiner ne vous suffit pas quand vous n'avez rien à vous mettre sous la dent que vous pourriez rouler dans la farine. Ton énervement est effroyable et il ne te rend pas vraiment plus séduisante. Laisse donc plutôt la gentillesse et la vitalité pousser sur toi ! Maintenant que tu as enfin assez de place à l'avant pour observer tes sentiments avec exactitude. Et s'ils viennent à échapper à ta perception, tu n'auras qu'à tirer sur la corde, il y a

un mécanisme de rétention, tu le sais bien, le chien le sait, lui aussi ; grâce à ce mécanisme, les sentiments peuvent se mêler ou s'emmêler, c'est selon.

Femme : L'être humain ne tolère pas le poids de souffrances modérées. Pas étonnant que je te dégoûte ! Tu ne veux pas que je sois pacifiste en public. Tu veux des adversaires, eux seuls t'amuse. Toutes les nuits, étendue devant le téléviseur, je vide l'image de mes larmes. Or, voilà, tu es dans le coup ! Mon lit s'emplit de poignards qui brillent à force d'avoir été aiguisés, ils me rentrent dedans, pourquoi donc me suis-je mis à parler dans un langage si fleuri pour dire cela ? Ce n'était pas nécessaire, tu l'as d'ailleurs compris tantôt, en voyant l'écran que traversaient, en un long défilé, des femmes en pleurs, chargées de coupelles, ce sont les correspondantes de cette époque d'effroi mais, malheureusement, elles ne savent pas bien écrire. Avec moi comme commentatrice alors que, déjà, d'autres, des femmes croates, je crois, une sorte d'élite parce que notre entière sympathie leur est acquise, pleurent leurs anciens domaines perdus. Je suis experte dans ce domaine-ci et dans celui-là aussi. Vous voyez ici des fées du logis qui veulent acheter un nouveau foyer mais n'en trouvent pas. Apparemment, je n'ai pas le droit de le déplorer. Et pourquoi cela ? Mon for intérieur a autant de durabilité que le leur et le tien ! Tout de même, je suis femme, moi aussi ! L'émission de ma conscience sera retransmise demain matin et, par la suite, tous les mercredis à dix-huit heures trente. En tant que femme je suis une personne qui mérite d'être retransmise plus souvent qu'avant.

Nous sommes ici dans une pièce d'une pièce d'une pièce. Que préfères-tu entendre ? Préfères-tu en entendre une autre ? Te divertir ? Des noces, objet du désir des femmes ? Du goût, qualité que la femme a déjà ? Des vainqueurs que les femmes souhaiteraient elles aussi posséder ? En bref, il y a là une des femmes qui se permet de planter un couteau dans le cœur de son mari bien que cet endroit n'était pas tout à fait prévu à cet effet. Bon. Voilà le dieu de la guerre qui arrive en personne, il viole à nouveau la femme car, en effet, l'homme est mort et n'est plus en mesure de le faire lui-même. Là-dessus, lui flanquant un coup dessus, le poète recompose toute une généalogie du crime aux sonorités de l'Odyssée, il nous chatouille avec ses couteaux jusqu'à nous faire mourir de rire. Paroles, paroles, paroles, paroles, il n'est pas une nuit où la femme n'accepte de se défaire des paroles.

Sportif : Faites excuse mais je peux tout à fait imaginer qu'un jour, elles se vengeront de nous, les femmes. Mêmes les personnes timides trouvent toujours de nouveaux moyens de frapper leurs adversaires jusqu'au sang. Pourquoi ces effroyables énervements tout le temps, espèce de vieille bique ? Mon pouvoir de compréhension ne comprend pas qu'en tombant de cette hauteur, tu doives te gonfler à ce point comme une voile sur l'eau qui, cependant, se sent aussitôt flancher devant chaque bouée à sifflet, voire même devant un tueur de femmes en série. Du moment qu'il est authentique et qu'il gémit comme il faut. Bon, pour toi aussi, le principal est bien sûr de pouvoir être vue de loin ; tu serais même prête, au pire, à te faire assassiner pour cela. Bien, l'assassin, nous l'aurions déjà, prends soin de ce travailleur à domicile également et montre-toi extrêmement complaisant avec lui ! Tu connais son tarif. Sinon, il en tuera

encore une autre ! Qu'as-tu à parler autant ? Qu'as-tu à toujours craindre quelque chose alors que le motif de crainte est depuis longtemps devant toi et te nargue de front. As-tu égaré tes lunettes de cécité ? Tu ne sais pas ce que tu crains ? Tu cries ? Comme si le tapis dans ton salon pouvait se dresser, partir et emporter avec lui tout l'ameublement ? Incroyable ce que les gens assument pour se rendre plus intéressants aux yeux de leurs contemporains.

Femme : Elles sont prêtes à être emportées, alors prends en toi une ! Celle que tu veux ! Oui, celle qui, dans le meilleur des cas, te préparera une tournure de phrase ! Mon discours est plus substantiel. A présent, elle lave ses pinceaux de maquillage dont elle attend la plus grande précision. Il est déjà tard ; tout de même, moi aussi, je voudrais encore avoir l'air jeune et effrontée aujourd'hui et, grâce à mes habits, être plaisante à mon corps. Personne ne regarde quand je fais mon entrée. Pour quelle raison suis-je constamment en train de m'éloigner et de regarder en arrière pour, à nouveau, dérouler cette bande-vidéo de slogans de manif ? Je passe sur tout bien trop superficiellement, j'escalade des rochers comme si c'était de la ouate. Ils ne peuvent absolument rien me faire. Je dois me débattre avec cette situation mais elle ne me blessera pas car l'histoire passe d'un pas léger au-dessus de nous tous. On pourrait penser que c'est de la vantardise et pourtant, comme par un effet du hasard, c'est véridique. Au-dessus des protagonistes et des victimes.

Moi seule suis l'inventrice de l'assistance aux victimes, je l'ai inventée afin que l'histoire me prête enfin attention et fasse ce que je lui dis. Je suis fascinée par ma propre invention au point de ne plus pouvoir parler d'autre chose. J'ai

inventé cette bombe à victimes, seule arme d'ailleurs jamais inventée par une femme ; je déclenche ainsi une foule de moqueries car je ne peux absolument pas diriger cette bombe ni viser un objectif raisonnable. Voilà et, à présent, j'invente en plus le bonus de victimes que le vigile devant le musée où est présentée l'exposition de la Wehrmacht n'aura plus qu'à arracher afin que je sois la première à entrer et que j'aie la permission de communiquer mes faibles impressions à une caméra. Cependant : on a déjà fait le point sur moi ! Tu as tout à fait raison ! Les erreurs, les interprétations erronées, le raffermissement des images de l'ennemi, la déformation de la réalité, tous ces éléments prennent de l'importance dans la mesure où ils conditionnent ma décision militaire de ne plus laisser la parole qu'aux victimes à partir de maintenant. Je ne dis plus rien donc. Merci de m'applaudir pour cela ! Si vous voulez plus applaudir encore je peux faire en sorte qu'une personne comme moi se fasse mordre à mort sur scène par au moins trente chiens. Tiens donc, ce ne serait rien à vos yeux ? Ce ne serait pas à votre goût ?

Sportif : Mais voilà, ce n'est absolument pas de seins dont j'ai besoin, j'ai besoin de culs. J'en raffole bien plus ! Mon âme d'homme fléchit devant toi, je recule d'effroi ; la dissuasion est, il est vrai, une composante essentielle de la politique, et puis je m'en vais. Je n'ai pas besoin de beaucoup de paroles. Pour les paroles, je t'ai, toi et ta déformation de la réalité patentée qui t'est nécessaire pour éveiller le plaisir et non pour réveiller ceux qui sont tombés à la guerre. Vous, les femmes, vous rendez ce qui est grand petit et ce qui est petit, grand ; encore une chose qui vous est spécifique !

Femme : Un Etat de femmes dans lequel on n'entendra plus une voix d'homme. Cet Etat est composé de femmes parmi lesquelles je citerai : Claudia, Naomi, Helena, Christy, Amber, Brigitte et Susi.

Sportif : Où est cet Etat, je vous prie, que je puisse m'engager sur le champ au service, à l'usine où sont fabriqués les hommes. J'en ferai des meilleurs encore ! Je me ferais couvrir par l'éternel minuit. Moi, éternel jeune homme, je me mettrai tout de suite à la disposition de femmes comme celles-là ! J'en veux une comme elle et comme celle-là aussi ! Une femme comme elle. Jamais je ne pourrais la haïr ! Comme elle saurait me bichonner !

Femme : A priori, tu n'auras aucune chance auprès de ces mégamodèles, tiens le toi pour dit ! Mais, moi, tu peux m'avoir quand tu veux, je suis libre comme l'air. Quoi, tu ne veux pas de moi ? Tu t'éloignes de moi, libre comme un essaim d'abeilles ? T'es-tu épris d'une autre ? Qui a tué les morts ?, je te le demande furieuse et outrée. Ce n'était pas moi ! Mais le fait même que je pose la question ne me rend-il pas séduisante quelque part, non ? Comment une femme handicapée par ses seins, peut-elle tendre un arc ? Peux-tu me le dire ? Que crois-tu que j'ai fait, je me suis d'abord arraché le sein droit puis le deuxième, le long de la ligne en pointillé - j'avais découpé au préalable le patron dans le magazine, bien, comment ? A présent, j'écarte un instant mon travail manuel pour m'accorder une pause. J'ouvre le réfrigérateur. Je risque encore d'avoir un malaise lorsque j'essaierai de sucer mon suppositoire glacé mais nous avons aussi de la vanille et de la fraise, ici. Je me suis brouillée avec

moi-même. Il me faudra encore coucher une nuit avec moi avant de pouvoir achever ma couture. Bâillement.

Sportif : Merci bien. Toutes ces femmes, Claudia, Cindy, Amber, sans seins, je les préfère encore à toi avec deux seins ! Si seulement je n'avais pas ces apparitions de déesses qui me rendent fou avec leurs regards canins ! Cela m'aurait manqué. Mais il ne m'est pas désagréable d'être poursuivi par une photo. Sur une photo, il n'y a que l'apparence qui compte et c'est tout naturel.

Femme : Le silence, sur ces entrefaites, régna aussi. Pas un son ne se fit entendre, rien que l'arc qui, comme dans un cri de joie, tomba des mains de la prêtresse qui s'ouvrirent sous le coup de l'effroi. Je n'y arrive jamais ! Il tomba, le grand, fait d'or, de l'empire, et rebondit trois fois sur la marche de marbre dans un tintement de cloches pour s'allonger, silencieux comme la mort, à ses pieds. Si j'essayais d'en faire autant, les gens resteraient de glace à mon égard.

Sportif : Quoi ? Les femmes qui t'entourent auraient été profanées comme des temples ? Elles n'auraient plus de fenêtres de sorte que l'on pourrait voir ce qu'il y a à l'intérieur ? Les seins leur allaient bien mieux qu'à toi ! Dommage qu'elles les aient perdus et ce, juste parce que tu voulais qu'il en soit ainsi ! Que toi non plus tu ne les aies plus ou qu'ils soient tellement petits et sombres, comme je n'aime pas les femmes : peu me chaut. Du moment que Claudia ressemble à Claudia. Chez elle, il n'y a tout simplement rien à reprendre ou même à réparer, pas même la dentition dont la forme est belle et non déliquescente ! Un lièvre venu d'un autre monde.

Femme : Que dirais-tu si ceux qui me traitent de chienne à présent, me jetaient à terre, m'attachaient comme on attache une botte de foin et m'amenaient dans une patrie que je fus cependant la première à leur avoir montrée ?

Sportif : Hum, as-tu perdu la tête ? Monter dessus rageusement ? Commander une vaisselle de poitrine afin de lutter contre les indispositions juste pour la faire s'entrechoquer lors du repas ? Comme le repas à la prison que l'on ne peut renvoyer quand il n'est pas à notre goût ? Oui, tu as totalement perdu la tête. Tu es une femme dénuée de sens, comme tu es lassante, cela fait trente ans que je t'entends répéter les mêmes choses ! Tu es une femme mise à nue et dénuée de sensualité ! Là, je te montre mon chaudron de toutes les couleurs ; cependant, échauffer d'autres femmes par tes reproches, ça tu sais le faire !

Femme : Pourtant, je cuirais bien un peu de toi dans ce chaudron.

Sportif : Je maintiens ma lèvre supérieure immobile afin qu'elle ne puisse m'aider quand je parle et quand je mords. Le poing me tiraille vers le bas, ensuite, je parle tout de même de quelque chose que j'oublie aussitôt après ; cependant, il y a une chose que je sais : ne vas pas croire que je vais te remarquer, tu peux faire une croix dessus !

Femme : Je ferais mieux de complètement stopper la production si ce que j'ai fait se détériore aussi rapidement. D'ailleurs, je l'ai déjà stoppée et suis entrée en préretraite. On peut voir encore autour de ma bouche l'effort que j'ai fourni pour en améliorer les contours. Le rouge à lèvres s'y perd facilement et ne retrouve plus son chemin ensuite. On s'entraîne pour rien et jamais que pour rien puisqu'on n'est même pas casé après, cela ne peut continuer ainsi. Il faut alors d'abord se placer soi-même et se mettre en garde, telle une Cassandra devenue depuis longtemps un objet. Image qui s'en échappe. Produit qui ne veut partir. Le vieux rêve des hommes : être immortels et éternels. En tant qu'image, on peut sans peine y accéder. Ma foi, j'aimerais bien faire ce rêve, moi aussi, car il n'est pas particulièrement agréable d'assister en spectateur à ce qui peut se produire avec un enfant à l'instant où il arrive à terme. Je viens juste de terminer une lecture qui m'a abattue. L'incertitude et la peur sont depuis longtemps également devenues des marchandises. Formidable ! Je me suis assuré le monopole de ces marchandises à temps et ne cesse de relancer la production de cette marchandise brevetée grâce à laquelle je peux me rendre importante parce que, dans sa forme, dans son format et sa responsabilité - je n'assume pas le dernier élément !, vous n'avez qu'à le coller vous même à la fenêtre de la voiture !, elle est normalisée, achetée et consommée.

Donnent de légers coups de pied dans la victime. Typique. Mes collègues ont apparemment utilisé un matériau recyclé pour la construction de leur balcon alors qu'elles ne maîtrisent pas encore tout à fait cette technique. Pas comme moi. Mais si elles réussissaient à faire changer des parties défectueuses, la mort n'aurait plus de raison d'être du point de vue de la technique. Que me reste-t-il

à faire alors ? De quoi puis-je parler en solo si je n'ai pas avec moi mon équipe qui s'est avérée tellement efficace ? Mais dans ce cas-là, il nous faut, nous autres femmes, nous astreindre à nous maintenir au niveau de la nature ! Pour l'heure, notre nature, nous préférons l'améliorer en nous faisant opérer.

Bon, c'est bien parce que vous avez d'abord posé la question que je vous réponds : la mort n'est pas un signe authentique de l'existence, elle est une stratégie évolutionniste vieillie. Mais elle est toujours volontiers employée. Comprends pas, car je crée, pour ça, oui, je crée, encore que je ne crée pas de poste de travail. L'histoire est un champ de bataille et non une maternité spécialisée, dans la mesure du possible, dans l'accouchement sans douleur exclusivement. Là, il y a des tombes, il vaut mieux que vous veniez les visiter demain car, d'ici là, il en sera arrivé des nouvelles ! Il me faudra d'abord vous examiner avant de chanter vos louanges ; j'aurai toujours été là avant vous. L'omniprésence en lieu et place de l'omnipotence ! Nos fils seront des corps morts, nos filles viendront soudainement à notre rencontre sur le pas de la porte de la maison, blanches comme des linges de papier parce qu'elles n'auront pas été remarquées lors du casting de mannequin. Peut-être est-ce encore une chance. Une fois que l'on est d'abord apparu nue à l'écran ou, pour les hommes, morts, il est ensuite impossible de se produire nulle part ailleurs. Les morts ne nous manquent pas, les stars mortes nous manquent, elles, car elles sont conçues non pas une fois seulement mais des millions de fois. La plus immaculée des conceptions !

Car qui n'a pas chez soi son propre récepteur ? A partir de maintenant, je ne serai plus à la maison, comme ça je ne serai plus assaillie par aucun sentiment lorsqu'il y en aura un qui viendra forcer ma porte. *Elle regarde Andi qui effectue à l'écran des poses de bodybuilder et « the walk » ; à un moment quelconque, elle retire distraitement ses seins de son dos, les maintient devant elle comme une chemise et les taille au poignard.*

La victime au protagoniste, *elle retire les chaussures de gymnastique des os des jambes, les essaie elle-même, naturellement perturbée dans son action par le protagoniste :* Chez vous, la sensibilité à l'inhumanité peut, je le crains, s'échanger avec une gaieté aimable aussitôt que vous serez retourné chez vous, sans avoir été affecté, sans même vous être rasé. Vous ne pouvez concilier cet acte avec votre intérêt personnel mais vous pouvez perpétrer ce que vous m'infligez dans un climat de normalité. Ce n'est pas que vous ayez réactions morales tout à fait sensibles lorsque, par exemple, vous pensez à la destruction de la nature, à peine êtes-vous entré dedans, pétri de mauvaise conscience, avec votre voiture particulière et en compagnie de votre famille. Quelque chose vous frappe, comment ? Mais, quand vous me regardez, n'y a-t-il rien qui vous frappe, comment cela ? Vous estimez peut-être mon capital d'expériences tellement important que vous vous sentez obligé de l'amortir un tant soit peu afin de me redonner le goût d'agir car mon humeur fondamentale semble être la paresse. Juste parce que j'ai réagi trop tard à votre égard, ou plus exactement, parce que je n'ai pas réagi à votre égard ? Vous avez raison d'être resté auprès de votre groupe. A présent, je suis en train de mourir ; cependant, il est

parfaitement évident que nul autre groupe n'aurait pu vous offrir le même attrait. *Let's have a party !*

Lutteur : Sinon, reste-t-il encore un parent de votre lignée que vous aimiez ?

Victime : Non, je n'aime pas mes parents.

Deux joueurs de tennis plus âgés et quelque peu corpulents. Achille et Hector en tenue de club jouent au tennis, ils effectuent ce que l'on appelle un intermède avec des raquettes surdimensionnées.

En alternance :

Achille : A ma grande satisfaction, j'ai encore une fois survécu à la crise de notre direction. On est même en train de fonder de nouveaux pays. Mais je serai toujours là. Je macule votre tapis de mon sang, excusez-moi ! Mais ça fait tellement mal. Je suis blessé mais ne peux reconnaître aucune erreur dans ma manière de mener les négociations. J'ai négocié comme si je pouvais fourrer des pays entiers dans ma poche.

Hector : Je vous comprends bien. Elle peut devenir une véritable passion, la survie. On s'y essaie toujours. Un Spengler en train d'escalader un toit pourra vous confirmer que, si la mort ne nous mettait pas en demeure, on aurait

l'esprit occupé par les problèmes les plus ordinaires, comme le nettoyage de la voiture ou les courses du week-end.

Achille : Oui, seule la proximité de la mort procure une satisfaction à ma vie. C'est la raison pour laquelle je suis devenu guerrier. J'ai toujours volontairement ignoré la signalisation routière. Non par plaisir de risquer ma vie à chaque instant mais par plaisir de survivre, un plaisir qui doit sans cesse être renouvelé comme on renouvelle un ticket d'horodateur. On tire un simple bout de papier et on s'arrange avec ses nouveaux propriétaires, puis avec les suivants. Autant dire, avec la Stasi, quasiment. Ensuite, avec une entreprise qui organise des courses de rafting et propose peut-être même des tarifs de groupe. Ca vaut toujours mieux que des combats sacrés entre jeunes filles orchestrés par des femmes mariées, diable, diable ! Je suis réfractaire, vous le pressentez peut-être, mais il est vrai que vous devez sans cesse avoir l'œil rivé sur la balle.

Hector : Ah, ah, ainsi le sport vous fait ressentir d'une manière particulièrement aiguë qu'il est nécessaire d'arriver à un arrangement avec l'autre ? Êtes-vous devenu fonctionnaire pour n'être pas obligé de chasser vous-même ? Pourquoi être mal-aimé par ambition ? Pourquoi être méchant par amour ? Avoir échappé à une main étrangère quand bien même celle-ci faisait partie du bureau de la perception, représente tout de même un sentiment de bonheur qui, comme une rafale, vous passe sous votre bras déjà brandi, prêt à frapper comme s'il s'agissait de la branche d'un arbre. Moi, par exemple, les Noëls précédents, j'ai couru pendant des heures autour du podium à seule fin de ne pas avoir à poser ma tête dessus. Au dernier moment, j'ai fini par décider

qu'il était tout de même préférable de ne pas tuer ma femme et mes enfants. Oui, oui, les femmes. Nous qui sommes normaux, nous avons la vie plus facile qu'elles, en effet elles ne doivent jamais fournir d'efforts humains qui dépassent des tâches quotidiennes et utiles. Ces terribles créatures, les voilà silencieuses à présent, toujours cantonnées dans les limites de leur tapis persan. Elles nous regarde fixement comme si nous nous confondions avec nos bureaux : des feuilles vierges, blanches que l'on regarde. Parfaitement, elles veulent nous décrire ou nous lire comme nous sommes décrits.

Là, la barrière du chemin de fer, elle s'abaisse ! Attention, dépêchez-vous de passer avec votre voiture afin de ne pas vous retrouver coincé sur les quais au moment de l'arrivée du train ! Ce genre d'événements nous montrent, ô combien clairement, que l'âme est attachée au corps comme la feuille à la branche. Ce corps, c'est bien simple, on ne s'en débarrassera pas ! Ce corps, c'est bien simple, on s'en débarrassera par trop facilement ! Il y a tout de même eu un jour un modèle féminin qui s'est imposé à nous et est devenu l'image que nous nous faisons du monde. Nous autres fonctionnaires, c'est dans le farniente, mais néanmoins également dans la prospérité et le progrès que nous nous façonnons, nous aussi.

Absolument sans feuille Siegfried. Nous n'avons même pas besoin d'être vulnérables.

Achille : Le président de la chambre m'a convoqué pour des raisons futiles. Je l'ai fixé droit dans les yeux, ma raquette, rangée dans le sac prévu à cet effet,

prête à la riposte. J'étais absolument conscient du danger de devoir, le cas échéant, la sortir à tout instant, alors qu'elle était couverte de sang.

Hector : J'étais simplement en train de regarder par la fenêtre lorsque ce monstre a tenté de faire de moi un peureux. Je n'ai encore jamais évité une seule balle. J'ai toujours considéré le rythme de la valse comme un défi qu'il me fallait relever. Tout à fait publiquement. Lors du bal de la chambre du commerce et de l'industrie. Non, la pensée n'est pas l'instrument de la connaissance. C'est bien plutôt le sport qui nous élève intérieurement et..., et..., euh, nous renvoie dans le sillon de notre être, à la place de parking de l'innommable où nous pouvons également nous faire enterrer moyennant un petit supplément. Afin que, le lendemain, nous ne soyons pas obligés de chercher encore une fois une place de parking. Rien ne procède de nous, encore que du désordre soit apparu dans les papiers. Un début de vie. De nous naissent des ordres. C'est toujours ça. Les peuplades naturelles se maintiennent dans le désordre, contre leur gré, il est vrai ; elles échangeraient bien leur situation contre la nôtre, si elles le pouvaient. Mais elles ne peuvent choisir de devenir civilisées. Elles traînent dans leur savane ; cependant, dans leur langage, ces déplacements ne sont pas du sport, même quand il s'agit de déplacements de masses. Les os traînent, épars, sur le bord du chemin. Nous, en revanche, nous produisons de l'ordre à partir de ce que l'on a sué, dissout, dépensé. Dès que l'on nous laisse libres, nous filons immédiatement au gymnase-club où nous nous retrouvons à nouveau malaxés et assujettis. Nos corps sont et restent des blindés qui, après la douche, donnent l'assaut aux femmes. Nous circulons dans leurs passages étroits, bien qu'il n'y ait même pas de piste cyclable. D'accord,

le sport n'est pas convenable. Il ne nous a pas fait sortir de nous-mêmes mais de nos bureaux. Pourquoi cela ? Mais, parce que, précisément, nous y étions ! Cependant, n'était-ce pas plutôt le sport qui est venu nous chercher ? Etait-ce la pensée ? Au vrai, la pensée est inopérante. Il est bien plus utile de se mouvoir.

Achille : Ne vous donnez pas tant de mal ! Au fond, l'affiliation forcée à une chambre sans issue, sommeille au plus profond de tout homme. Nous le voulons ainsi et pas autrement ! Les circonstances nous ont mandatés.

Hector : Aucun d'entre nous ne sort volontiers à l'air libre, à moins de vouloir faire quelques tours à la nage, de vouloir se lancer dans une guerre du golf, faire du jogging ou se faire atteler dans un cheval de Troie. C'est pourtant nous, les notables, qui resterons en place. Oui, nous et non les poètes ! Nous ! Nous ! Nous !, car si tout ce que nous faisons ressemble à une performance, ce n'en n'est pourtant pas une. En ce qui me concerne, il s'agit de tennis, de bière, de course dans la forêt.

Achille : Attention. Fondamental, fondamental, fondamental ! Oui. Nous nous tenons au-dessus des hommes, tout en blanc ; chacun de nous a un blason cloué au niveau de la poitrine, laquelle nous sert de veste d'entraînement. Dès que, par un mouvement furtif, nous montrons à d'autres gens notre rang, notre pouvoir et notre poids, il s'empressent de nous proposer un régime. Mais nous ne renonçons à rien. Nous sommes et restons nous-mêmes dans le jeu !

Hector : De victoire en victoire, nous survivons, nous formons une bonne équipe. Attention, communiqué important ! Une soirée club a lieu aujourd'hui en société fermée, avec, en prime, rien que des gens qui, de leur côté, ne sont pas renfermés et prendront bien encore quelque chose, une escalope furtive, un foie rôti abandonné, une salade de pommes de terre orpheline. Des galopins à volonté. Les personnes qui se présentent à nous, ont déjà été débouchées. Elles s'imaginent avoir le droit de nous retirer et de respirer tout le bon air que nous nous étions gardé. Si seulement nous avions admis ces personnes avant qu'elles ne fomentent une révolte contre nous ! Alors elles auraient peut-être arrêté de respirer et il nous en serait resté plus. Faute de quoi, nous sommes maintenant constamment obligés de partir en congé pour respirer un air meilleur.

Chaque vainqueur entre en possession du peloton des hommes industriels qui nous bazardent leur semence. C'est pourquoi nous avons besoin de cette affiliation au club à laquelle nous avons longuement réfléchi. De cette manière, nous empêchons que des personnes venues de l'extérieur puissent gagner en influence. J'avance l'explication suivante : l'affiliation forcée signifie que les uns peuvent faire banqueroute pour nous et les autres contre nous. Par conséquent, vous n'avez pas à avoir peur. Quand avons-nous encore vécu récemment ?

Achille : Oui, ce qu'autrefois les hommes ont réalisé individuellement, nous pouvons, aujourd'hui, le confier à notre seule organisation, laquelle a supplanté l'individu. Nous comptons autant de membres qu'il y a d'hommes. Aujourd'hui, la séance se déroulera sans verser de sang. Laissez donc vos

discours chez vous, ils peuvent pour une fois jouer tranquillement avec les enfants qui, ainsi, apprendront à leur tour à parler comme des maîtres. Aucune tête ne tombera. Car nos enfants auraient certainement voulu être là si des têtes avaient dû tomber ! Nous serons absolument tendres, comme des nouveaux nés, et nous nous sentirons comme tels. Là où fut la passion, les cœurs s'ouvriront comme des fleurs bien avant que ce ne soit la saison. Vous, madame l'auteur, qu'avez-vous donc à être si agressive ? Nous ne vous avons rien fait, pourtant. Qu'avez-vous à monter sur vos ergots ? Nous préférons largement aller au théâtre. Ce que vous dites ne nous intéresse pas. Nous ! La seule chose que nous ayons faite, était un innocent baiser. Inoffensif. Même le joyeux coléoptère, nous l'avons laissé jouer sous la plante de vos pieds ! Nous aurions pu également vous demander de l'écraser et vous attribuer une bourse pour cela. Nous aurions pu vous donner une subvention pour cela. Mais, au bout du compte, nous ne sommes pas des chefs de camp. Il est insupportable de mourir seul, pour tout le monde. Nous connaissons la chanson. Pourquoi le répétez-vous sans arrêt ? Nous nous sommes fait construire exprès un sauna austère dans lequel, tous les jours, une discipline des prix est pratiquée des heures durant dans un entraînement de groupe. Si cela vous agréait, avec les poids que vous, madame l'auteur, voulez constamment nous imposer. La chambre est parfaitement adaptée à cela, elle n'aurait pas besoin d'être plus grande. Nous ne saurions pas quoi faire d'un espace supplémentaire, mort. Pour courir, nous sortons au grand air, pour rétrécir, nous passons à la machine à laver. On arrive de cette manière à survivre à ses ennemis, quelque soit leur lieu d'origine.

Hector : L'instrument de l'homme de pouvoir est le droit de vie ou de mort. Notre droit n'est même pas d'avoir le choix entre l'affiliation ou non, car tout le monde est obligé de s'affilier. Peu importe à quoi, serait-ce même à sa propre vie. L'affiliation est venue remplacer les batailles historiques effroyablement sanglantes, c'est une bonne chose d'avoir fait cela, n'est-ce pas ? Par trois fois, mon cadavre a été porté sous le portail extérieur du fort ! Les autres se retirent aussitôt pour se rafraîchir avant la résurrection de la chair. Nous avons ici, tout en un, shampoing et soin traitant ! En effet, il nous reste peu de temps. C'est tout de même une belle invention que les hommes n'aient pas à gaspiller leur vie sur le champ de l'histoire et qu'à la place, ils puissent nous la confier, sans que ne subsiste aucun risque. En effet, nous ne songeons pas à mourir pour eux. Je vous demande pardon, mais c'est malheureusement ce qu'il m'est arrivé dans la terrible guerre que je menais contre monsieur notre Président, mais ce fut une erreur. Plus jamais cela !

Il y a une masse de gens qui vivent simplement, sans avoir aussitôt du sang qui leur coule sur la bouche et les mains. Vous prétendez mensongèrement le contraire, vous, femme au visage repeint ! Vous les femmes, vous nous avez donné un jour ce signal de la vie, mais vous ne nous avez pas fourni le mode d'emploi. C'est bien de vous ça encore ! Nous arrivons à vaincre la mort bien mieux que vous ! Tant que les heures de fermeture des magasins restent un objet de discussion, aucun de nos commerces ne périlitera. Au contraire, il en naîtra toujours de nouveaux. Les vendeuses tombent fanées de leurs chaussures. Le courage a parfois bien plus affaire avec leur travail élémentaire qu'avec un travail exceptionnel. Leur vie est là, fraîche, rouge, elle pétille

gaïement dans les snacks du magasin. Renoncez-y, sauf si vous avez soif ! Ensuite, venez vous restaurer ! Nous menons nos chiens au bout d'une laisse et les faisons sagement crotter dans le caniveau. Ils ne déchiquettent personne ! Ne criez pas comme ça ! Lorsque vous vous cachez dans les branches sombres d'un épicéa qui pendent lourdement au-dessus de vous, et puis non, pour échapper à nos chiens. Si vous continuez à soutenir en public que nous sommes les maîtres de ce chien de berger qui vous a déchiquetée, c'est votre propre responsabilité que vous engagez. Oui, oui, nous le voyons bien : votre ramure vous trahit et révèle que vous êtes une Jelinek, pas étonnant qu'en général vous ayez peur des chiens ! Pas un arc ni même plusieurs qui ne soient tendus dans votre direction !

Achille : Vous avez construit toute une forêt afin que l'on ne nous voie pas, nous les fonceurs mais que l'on ne voie que vous, madame l'auteur ! Vous aviez bien raison d'exiger un droit d'entrée pour votre parc naturel. Les gens sont encore prêts à payer pour pouvoir voir votre gel subtil et votre protestation de libérale. Et voir comment, ensuite, de petits sabots viennent griffonner leurs traces dessus, jusqu'à ce que l'innocence de la neige appartienne définitivement au passé. Enfin, si les gens veulent payer pour cela, ce que j'en pense... ! Mais, nous mettre une lumière et du même coup embraser tout le pays, cette fois ce n'est plus du sport ! Vous voulez qu'il y ait constamment un projecteur dirigé sur vous. Mais alors, votre lumière ne serait plus d'aucune utilité ! Les premiers fuient déjà au son de votre voix que j'aimerais bien ne pas appréhender de plus près, ici. Je n'attends pas que vous me mettiez en garde, j'attends plutôt que les gens crèvent de leur mort naturelle pendant que moi et

mes camarades procédons à nos sombres commerces sous les mêmes branches que celles où vous vous êtes réfugiée. Nous avons remarqué trop tard que vous étiez là et que vous notiez tout sur votre liste des courses. Mais voilà, vous ne pouvez même plus vous relire ! Qu'un dieu ait prononcé son jugement de mort contre tous les hommes existants, est sans importance. En faisant montre d'un peu plus d'engagement - malheureusement, dans le sens inverse - que vous ne le faites, vous serez de la partie ! D'abord, vous êtes une enfant, vous allez à l'école et l'on vous renverse sur le passage clouté. Plus tard, vous avez vieilli et ne voulez plus jamais qu'on vous ignore de nouveau.

Hector : Cette revenante n'a qu'à gentiment repartir ! La plus haute mise est l'entreprise que l'on mène et dans laquelle vous pouvez vous sacrifier vous-mêmes ainsi que d'autres hommes. A moins, nous ne faisons rien. Des millions d'hommes abattus, tués par un infarctus, un cancer, une crise cardiaque ! Mon dieu, on a beau le taire, la vie reste tout de même tellement dangereuse ! Cette hécatombe prend des proportions délirantes du fait qu'au bout du compte, on continue indéfiniment de produire de nouveaux êtres humains. Allons bon, me voilà littéralement déboulonné maintenant, mais déjà de nouveaux attendent ; on leur a intimé l'ordre de quitter immédiatement ce restaurant et, cependant, ils ne sont pas partis.

Achille : Nous regardons droit dans les yeux tous les nouveaux pour reconquérir l'homme véritable sous la marque de la convoitise, du souci, de la lamentation à l'idée d'une mauvaise année économique. Concurrence ! Un personnage juteux et non une personne perdue qui en est restée au stade de la

tentative. L'attitude universelle : les pauvres, les créatures déçues qui font faillite nous les laissons tomber de nos mains de preneurs en forme de sacs plastiques. Nous ne les retournons pas car elles ont été suffisamment battues. L'espace qui leur a été réservé sur les étagères du supermarché reste vide. Il est aussitôt rempli par un autre, le concurrent de l'Union Européenne qui livre moins cher. Plus aucune trace de ces anciens seigneurs des planches qui représentaient le monde. Concurrence ! Dans la branche de l'alimentaire, surtout au rayon volaille, un massacre effroyable a de nouveau éclaté. Des arcs, encore une fois, sont surtendus au point de faire s'embrasser leurs extrémités.

Hector : Peut-être est-il superflu de courir au filet ? Les victimes sont tombées depuis longtemps et se sont ensuite relevées avec souplesse. Cette fois, il est vrai, sur le champ de noces. Il n'y a que dans cette institution morale patentée qu'ils se sentent bien. Une pièce jouée par deux personnages systématiquement désavantagés. Car les petites figures de leurs femmes, aujourd'hui, ont laissé ouvertes les portes de leur cœur et ce, depuis peu, tous les jours jusqu'à 22 heures. Nous les marquons d'une nouvelle marque de parfum, nous ne pouvons rien nous offrir à un prix plus avantageux. Afin que ces petits messieurs retrouvent leurs chiens au plus tard lorsque ceux-ci viendront flairer autour des cadavres.

Achille : Il ne vient à l'esprit de personne de se révolter contre cela - un commencement sans issue. Le plus souvent, nous disons des choses très simples. Mais de cette hauteur, on l'entend autrement. Comme un jodleur

froissé dans les mains que l'on aurait jeté dans la fosse à purin de l'étable des musiciens.

Hector : Les victimes sont entassées tout près de nous, nous les escaladons pour passer de l'autre côté et passons aux vestiaires. Après, comme nous l'avons déjà dit, le sauna, la douche et le changement de costume.

Achille : Nos victimes ne sont pas obligées de nous avoir affrontés, il leur suffira d'avoir pris date pour être piétinées.

Hector : Pour la famille du propriétaire de l'entreprise, la banqueroute est souvent associée à un malaise considérable. Cette fois-ci, il aurait pu en mourir sur le coup. Tout ce que l'on doit dérouler entre les bras de nos partenaires levés et prêts à frapper, mais nous les avons habilement enchaînés l'un à l'autre avec de la laine ! Toutefois, ces fils du destin sont complètement emmêlés au lieu d'être convenablement tissés.

Achille : Quiconque échoue dans l'économie, échoue également dans la vie. Plus un homme est puissant, plus son ressentiment est dangereux lorsque, plus tard, il subit un naufrage. Mais ce ressentiment est, lui aussi, sans conséquence. Contrairement à la mort dont l'opacité est devenue problématique car on ne voit pas ce qui se cache derrière. Les esprits des morts qui, Dieu merci, sont toujours gardés ailleurs que chez nous, dans un endroit encore plus froid qu'ici, espérons-le, afin qu'ils ne puent pas trop ; les esprits des morts, donc, quand ils reviendront, exigeront des vivants bien plus que ce qu'ils ont prétendu être

autrefois. Nous n'aurons en effet une prise sur eux que lorsque nous entendrons la sonnette du camion frigorifique qui nous les livre à domicile une fois par semaine. Vingt-quatre schilling le paquet pommes dauphines surgelées, enfin, au moins, ces pommes dauphines n'ont jamais vécu !, cinquante-six schilling la délicieuse selle de chevreuil ; ce chevreuil, en revanche, a vraiment vécu autrefois. Pour moi, c'est tout un. Même des millions de morts sont tout un : inimaginable. La moindre colonne de respiration qui s'élève et disparaît sans laisser de trace, nous semble insuffisante à nous qui nous penchons, avides, sur le dernier Jugement dernier en date. Ils veulent avoir à eux seuls tout un monument, ces idiots de morts. Moi, personnellement, je suis contre.

Hector : Mais regardez donc comme l'arc, qui pend sur vos épaules, est flasque ! Vous tenez la raquette dans une tout autre main, la clef de la voiture vous donne accès à un système d'armement tout à fait inédit qui mise sur la dissuasion. Faire dépendre cette dissuasion de la quantité de mal annoncé sur la contravention, c'est là un procédé qui, à vos yeux, relève d'une vision des choses largement dépassée.

Achille : Avez-vous fait chanter une femme d'affaires, avez-vous corrompu un juge d'instruction, épié un auteur ? Est-elle révolue l'époque où vous étiez un chroniqueur timide dans notre journal ? Oh là, n'est-ce pas là encore un propos irréfléchi qui vient de jaillir de votre bouche ? Voulez-vous peut-être le reprendre ? Qu'avez-vous fait ? Vous ne vous taisez pas. Est-ce que vous nous connaissez ? Vous ne vous taisez pas. Voulez-vous vous asseoir ? Vous ne vous taisez pas. Vous ne vous taisez tout simplement pas !

Hector : Merci pour ce jeu. Nos pantalons et nos sweatshirts ne se sont pas en vain empilés les uns sur les autres jusqu'à atteindre l'Olympe. A-t-on encore des teintures qui nous permettraient de donner à nos cheveux une teinte plus foncée afin d'apparaître plus jeune ? Le jeu s'arrête à présent. Je ne réponds plus à aucune de vos questions. Mais je n'ai pas non plus l'intention de me taire. *Les joueurs de tennis partent.*

Femme qui a suivi la balle des yeux et essaie à présent de remettre sur son dos sa poitrine sac à dos couverte de piqûres : Je viens d'observer quelque chose d'horrible que je ne suis pas prête d'oublier. En dépit de mes erreurs, j'essaie de penser à quelque chose de plus agréable, de plus aimable. Je ne veux tout de même pas juger de manière partielle ! J'admets : l'acte qui consiste à faire un don d'hommes, même si l'on préférerait se l'offrir à soi seule, qu'il soit *live* ou retransmis à l'écran dans un étrange numéro de souffrance, représente un effort que nous aurions pu d'emblée nous épargner. Bien, je verse de l'eau sur le cerveau de l'animateur et il en ressort un jus délicieux. De plus et, il est vrai, pour un autre commentateur, la violence, le meurtre, l'assaut de la lignée du voisin représente un effort et, sous réserve que nous parlions à un mur, un jeu de squash. Est-ce que notre victime voit qui lui a fourni cela ? *Avance, regarde, piétine une victime.* Non je ne crois pas qu'elle l'ait encore vu.

Sportif : Tu martyrises et tortures un homme qui, de toutes les manières, est déjà à terre. Tu n'est tout de même pas devenue infirmière, médecin, avocate,

écrivain à cause de cela ! Si tu t'arrêtais un instant et observais ta victime, tu pourrais constater que tes agissements se sont inscrits sur son corps de la manière la plus naturelle et la plus directe qui soit. Tu peux même en plus aller encore à la distribution, je veux dire à la condamnation. C'est-à-dire que ton groupe devrait à présent se disperser aux quatre coins le plus vite possible si bien qu'ensuite, il n'aura pas été là. *Pousse la femme de côté et se met lui-même à piétiner.* La plupart du temps, c'est vrai, ce n'est pas le cas ici, tu exagères lorsque tu représentes la situation de la masse. S'il vous plaît, passez votre chemin ! S'il vous plaît, avancez ! Qui comprend quelque chose à la contamination et à la suggestion ?

Qui sait pourquoi il suit quelqu'un ? Pour quelle raison y a-t-il tant de situations dans l'existence à ce point dépourvues de charme ? Les effets régressifs, les tendances destructrices, nombreux sont ceux qui voient tout cela et nous craignent comme une vague qui déferlerait sur eux. Nous sommes pourtant bien plus inoffensifs ! Nous voulons juste être partie prenante ! Juste ne pas rester seuls ! En plus, il n'est pas vrai non plus, que le fait d'avoir connu la victime au préalable rende le crime impossible. Ça m'étonne toujours moi-même : le crime spontané de notre petit groupe peut à tout instant jaillir d'une impulsion. Une étincelle, le tintement d'une cloche, un regard oblique porté sur des cheveux qui commencent à se raréfier, une assise qui paraît un peu indécise, le décompte circonstanciel de la menue monnaie devant le distributeur de saucisses et de fromages, à un comptoir, dans une station d'essence. Eh oui, on a toujours quelque chose à révéler sur un autre et brusquement, par un effet du hasard, cet autre arrive là, en personne ! Nous ne

l'escomptions pas, que doit-on faire de lui à présent, ? Et le voilà qui se plante là devant notre grandeur sans s'incliner !

Il y en a un, juste assis là, depuis une bonne heure, un rire, une vivacité, on nous prépare du thé, on nous tartine du pain, le vin coule dans les verres puis viendra le moment où l'on dira de cet homme, de ce sans domicile fixe, susnommé « le professeur », qu'est-ce qu'on attend pour le tuer ? aussitôt dit, aussitôt fait, mais après cela que faire ? C'aura été l'acmé absolue ! De cette manière, nous pourrions épargner la télévision à la jeunesse. En les incitant à prendre du recul pour se regarder eux-mêmes. A devenir eux-mêmes télévision, ça serait quelque chose ! Rien ne nous empêche de faire quelque chose. Chacun de nous se comporte en spectateur, comme d'ordinaire d'ailleurs, seulement plus rageusement, parce qu'il est plusieurs. Chacun a déjà à lui seul un fond de rage plus que suffisant. Parce qu'unis, nous sommes tout de même bien plus forts que tu ne nous l'as jamais avoué, madame l'auteur, nous trébuchons et tombons dans les nouvelles pour, après le bulletin météo, être jugés bras dessous, bras dessus. Mais, là, on ne veut pas nous coller de contravention.

Fort bien, nous faisons donc un faux pas de plus dans le fourré d'un corps étranger. Finalement, nous faisons la une avec des têtes ! Dans le fond, tout homme pris individuellement a relativement bon caractère. A bon caractère une personne qui, par exemple justement, ouvre une fenêtre et jette par la fenêtre toutes les ordures sous la forme de leur représentant, la télévision. Ou une personne qui, à cet instant, précisément, passe en dessous. Une personne battue de plein fouet par le vent dans un champ. Quoi, tu ne me crois pas ? Ces deux

choses me sont pourtant arrivées, aucune comparaison ! Je te le dis : même un pompier, qui, pourtant, a juste l'intention d'aider, considère le lieu de l'incendie qu'il doit éteindre comme son objectif d'attaque !

Un autre sportif, *piétine* : Bon, je crois bien plutôt que quelque chose est en train de mourir en nous, lorsque nous courrons sur le terrain. Une forêt de petits drapeaux blanc vert s'élève et fait mine de vouloir avancer sur nous et sur la forteresse de nos solides corps dans laquelle nous nous sommes barricadés. Qui dit que nous sommes inutiles comme des chiens qui ont été broyés il y a dix ans de cela par des pneus de voiture ? Quand nous prenons notre départ, nous laissons nos amis derrière nous, plongés dans une fumée d'or. Nous percevons encore de très loin leur beuglement, il n'y a personne que nous ne connaissions personnellement le samedi après-midi sur la place souillée par la pluie à la périphérie de la ville. Et les cartes postales de nos fans nous permettent de rencontrer encore d'autres personnes que nous avons profondément souhaité rencontrer. Apparemment, les célébrités seraient comme nous, également. Il ne nous reste donc plus qu'à devenir nous-mêmes des sommités de ce monde.

Celui que nous ne connaissons pas encore, nous l'appelons et l'attirons au bord de cette fosse et le rencontrons là. Quant à celui que nous connaissons déjà, nous continuons à dévoiler toute son histoire. Même la nécessité dans laquelle nous nous trouvons ne devra plus être dissimulée lorsque viendra le jour où nous, gars des faubourgs, nous serons devenus célèbres. Nous aimons et défendons tout aussi tendrement nos familles que nous aimons et défendons nos camarades qui sont au front en première ligne. Pourtant, un jour, l'un des

nôtres se retrouvera tout seul et obtiendra aussi un contrat à lui tout seul. Il n'y a plus aucun chiffre après le nôtre, nous sommes un de moins que tous ensemble. Comment se fait-il que nous arrivions à vivre sans figurer sur les pages de sport comme celui qui a obtenu son contrat avec l'Inter de Milan ? Est-ce que nous y figurerons un jour, jambes écartées afin qu'au moins nos cuisses qui, aujourd'hui, recommencent à terriblement enfler, n'aient jamais à faire connaissance l'une avec l'autre ?

Un autre, piétine : Il y a des personnes accommodantes et d'autres qui ne le sont pas. Les premières s'engagent immédiatement sans savoir à quoi, les dernières se retranchent complètement pour s'opposer à la pression que nous exerçons et restent obstinément sur leurs observations. Ils ont vu un pompier jeter une torche sur des villes florissantes. De cette manière, lui et son groupe ont consciemment et volontairement enfreint les critères de la candidature à l'exploit et il y a eu une provocation ouverte de la part de son groupe. La disqualification a été décidée par les arbitres et prononcée par le juge.

Un autre arrive et se met lui aussi à piétiner. Il brasse quelque chose ; ils accourent de plus en plus nombreux et, dans la foulée, frappent, de préférence, à côté et comme inconsciemment et nonchalamment, dans des mouvements naissant brusquement mais s'apaisant très vite, ils se tapent dessus.

Ce que les gens ignorent dans leur ligue ou dans leur association c'est qu'ils ne peuvent plus se fier à leurs observations, à partir du moment où ils les ont faites au sein de leur groupe. Enfin, ça ne fait rien, pour cela, ils ont l'arbitre.

Est-ce à dire alors que certains ne supportent pas d'être différents des autres, à moins qu'ils ne supportent pas d'apparaître minoritaires par rapport à eux ? Déjà ils partent en courant, abandonnant un autre à leur agilité, lequel autre sera, par la suite, traité comme un problème par les médecins. C'est ainsi qu'ils s'arment contre la perspective d'une soirée ennuyeuse au bistrot.

Une femme piétine également, voix d'hommes venant de la bande-son qui répète : « la distance que j'ai vis à vis de ma victime provient du fait que je ne connais tout de même pas personnellement cet individu. »

Le deuxième : Ce que je veux dire, c'est qu'au fond tu ne nous connais pas non plus personnellement, nous, ton groupe. Tu sais juste que nous n'allons pas nous retourner contre toi parce qu'encore une fois tu représentes un accroissement de nos forces, nécessaire à notre auto-émulation. Dans la nature également, il n'y a tout simplement plus rien qui marche sans cruauté. Même des décisions administratives peuvent nous heurter comme des coups de massue. Soudainement, sorti du pur néant, un feu nous assaille, maladroit et balourd, il nous enlace sur notre balcon comme une plante consciencieusement nourrie aux engrais, comme un gentil animal, un nouveau meuble, comme il enlace également la grillade qui repose sur sa civière. Ou l'unité de la pluie qui, il est vrai, atteint un grand nombre de personnes et tend ses petites mains pour montrer qu'elle ne tremble pas car elle doit se présenter à la compète. Le vainqueur est celui qui a réussi à enterrer un village tout entier sous lui. Le perdant est celui qui a dormi dans cette tombe lorsqu'en réalité il fallait veiller afin d'être prêt à quitter la maison le plus vite possible.

Le premier : Ce que tu dis là ne me suffit pas. Tu omets, à chaque fois, de dire que nous agissons en groupe. Je fais tout à fait la différence entre individu et individu dès lors qu'il arrive à plusieurs, en nombre, en nombre innombrable. Ouvre-toi enfin, précipite-toi dans mon infortune qui n'a pas encore été rangée parce que, par habitude, ma femme s'en occupe, et réfléchis à ce que tu ressentirais si quelqu'un faisait subir à ton fils ce que l'on inflige à cet homme, ton fils avec lequel tu passes tous les samedis après-midi à mettre les gaz ou plus exactement sur le gazon pour lui apporter un entraînement individuel afin qu'il se qualifie. Alors que, l'après-midi, tu te joins à notre groupe jusqu'à ce que, au bord du stade de la conscience et semblable à un chien rêveur, tu te mettes à avoir des convulsions et à concourir à la course, aïe, malheur ! Je n'aurais pas dû dire cela, je l'ai déjà dit trop souvent ! Donc, que fais-tu lorsque les secouristes te ramènent ton fils dégoulinant de sang à la maison et que tu n'es pas là parce que tu es toi-même au football ?

Encore une fois, je n'ai pu renoncer à cette passe de la paix, oui, celle-là, la nouvelle dotée d'un cœur en plastique insondable ! Je ne peux tout simplement pas me taire ! C'est là une prise de conscience semblable à celle qui a lieu lorsqu'un homme prêt à faire la paix, brusquement, se met à devenir brutal. Laquelle de ces deux formes d'apparition de ce seul et même phénomène, a-t-elle plus de poids ? Être pacifique est simplement ridicule. Qui le voudrait ? Comment tout cela a-t-il commencé ? Comment se fait-il qu'il une conscience ait pu se former en moi après que j'ai lu dans le journal un article à propos d'un événement dramatique ; mais il semble qu'elle ne soit

déjà plus en état de marche pour l'événement suivant ? Je la secoue une, deux fois, mais, non, rien ne bouge là-dedans. Qui me l'a brisée ? Il faudra qu'il se présente immédiatement. Peut-être ferais-je mieux d'y mettre un peu plus du mien. Je n'arrive tout simplement pas à trouver d'autre moyen d'être cité.

Où ai-je mis ma clef anglaise à valeurs ? mais non, pas ma clef anglaise de valeur ! Comme peu de choses peuvent décider de nous ! D'autant que la bagarre est aujourd'hui plus que jamais ce qu'elle fut déjà dans des temps anciens : un pur sport de domination. Les temps semblent révolus où, dans les sports plus subtiles, il était interdit de se salir les mains et de toucher l'adversaire. A cette époque, même la trahison était encore une discipline à part entière. Vous n'avez qu'à regarder ma nouvelle Rolex en or. Je me fous totalement de ce qui adviendra d'elle. Elle se lance dans ma chair et je m'y raccroche aussi, je serre ma ceinture et accomplis un véritable miracle, celui de la transfiguration de la chair. Autrefois, cet homme n'aurait jamais eu l'allure qu'il a aujourd'hui. Ma foi, je ne l'aurais pas reconnu. Comme il a changé ! Il a d'abord mangé ses grillades du dimanche et à présent nous restons cois devant cet homme de Basse Autriche, de Krefeld, de Gelsenkirchen, que nous avons si bien arrangé que même sa propre mère ne le reconnaîtrait plus. Comment pourrions-nous donc le connaître si même sa mère ne le connaît pas ? Il a reculé devant nous. Il n'aurait pas dû faire cela. A sa place, même nous, nous n'aurions pas avancé à n'importe quel prix.

Nous lui montrons donc notre toute dernière expression de cruauté. Il est vrai que nous venons, nous aussi, de la province et savons par conséquent

comment il faut parler aux gens, alors que la télévision est la seule chose qui ait encore quelque chose à dire aux gens. Nous, nous avons le pouvoir de nous taire, en tout cas, le poste, lui, en est privé. Nous avons le droit de parler, exactement comme ce poste. Lorsque cet homme a dit non, je vous en prie, lorsque nous lui avons saisi sa canette de bière des mains, à la place de quoi, nous lui avons planté notre culot de bouteille cassé, nous avons dans un accord tacite, tout de même interprété cette demande comme fortuite, lui prêtant, ce faisant, une certaine volonté malintentionnée.

Si nous l'avions laissé tranquille, il aurait aussitôt appelé ses copains. Alors, deux bandes qui auraient attiré de plus en plus de monde, se seraient fait face et la situation serait rapidement devenue critique pour ne pas dire belliqueuse. Notre énergie s'est libérée sans problème, sans qu'il ait d'abord été nécessaire que le moteur chauffe les personnes engagées, les porte à ébullition et provoque ainsi un réel problème. Mais il nous faut à présent veiller à ce que les femmes ne s'en mêlent pas ! Ainsi, un *casus belli* entre en ligne de compte. Sans sonner. Entre, tout simplement ! Retenue personnelle, aide vitale, camaraderie, loyauté, solidarité, sympathie envers les soucis et les devoirs de l'autre : voilà tout ce que l'on exige de nous ! Mais on l'oublie systématiquement à la livraison ! Par chance, nous avons surpris cet autre avant qu'il n'ait pu nous surprendre. En avant, dehors, mes petits amis ! Cela fait tout de même dix minutes qu'ils applaudissent et hurlent ! Aussitôt, ils s'embrouillent ! Mars rend mobile ! J'adore les *parties*.

Un autre : Je dis juste Yougoslavie et prends une expression gênée comme tous les autres. Si ses dirigeants étaient dans mon voisinage, je ne dirais rien du tout. Mais à vous, mesdames et messieurs, je vous confie qu'aucune des tribus n'a eu le sentiment d'être criminelle, c'est une chose que je tiens pour incontestablement établie. Même si chacun de leurs crimes a bafoué tout autant leur propre droit que le droit des nations ainsi que toute forme d'évaluation étrangère au droit. Et pour quelle raison ? Parce que chacun a cru qu'il avait raison et que, par conséquent, il était impossible qu'il ait commis un tort quelconque. C'est ainsi que l'affect nu se couvre de l'imperméable de la probité. Bon, après cela, la pluie s'arrête, aussi brutalement qu'elle avait commencé, de nous masser le cuire chevelu. Mais à présent que faire de notre bonne vieille peau ? Si nous nous la sommes brûlée, nous serons vraisemblablement obligés de la traîner péniblement derrière nous comme un parachute flasque. Pardon. Oh, si seulement le mauvais temps était arrivé au bon moment ! Alors l'arbitre aurait pu ordonner une interruption en accord avec les évaluateurs de l'ONU.

Par conséquent, si le temps avait été nettement mauvais, ce qui aurait pu influencer le résultat de la guerre, la compète aurait pu être reportée à un autre jour. La mauvaise conscience du monde va peu importe où, également dans les régions montagneuses et marécageuses, et note scrupuleusement les résultats provisoires qui, toutefois, ne se répercutent pas sur les résultats finaux. Les femmes du monde ont déjà procédé à leur addition et s'accusent elles-mêmes sans discernement et d'autres au lieu de publier un volume avec de nouveaux

récits fabulés de A à Z. Pourquoi donc se donner du travail ? Il y aura bien quelqu'un pour nous dire ce qu'il faut faire.

Qu'avez-vous, femmes engagées, à tourner si bêtement en rond en marchant au pas ici, vous qui, renforcées par une patrouille de femmes-artistes, laquelle constitue également l'arrière-garde, êtes sorties du fin fond de la forêt de vos corps, seulement, hélas, comme toujours, dans la mauvaise direction ? Vous vous dirigez vers nous, au lieu de vous éloigner ? De loin, nous vous supporterions mieux et n'entendrions pas aussi fort vos pleurnicheries. Vos journaux imprimés à la main et mis en page à la hâte qui, tous les jours, pénètrent par douzaine dans la maison en battant de l'aile, presque semblables à d'authentiques canards volants, qui d'ailleurs doivent être préparés de cette façon afin qu'il soit possible de les déguster, feuilles de choux grisâtres, que, naturellement, une fois de plus, nous n'aurons pas lues. Celles qui utilisent du papier recyclé pour lequel on arrache encore et toujours le bois mort à sa tombe ! De quoi étaient-elles donc censées nous détourner ? Pourquoi vous croyez-vous obligées de prendre nos rues d'assaut avec vos pancartes, avec vos petits événements domestiques ? La politique n'est tout de même pas une cuisine d'appartement ! La politique est tout de même plus grande que tout votre appartement ! Que toute la maison !

Ah, vous n'avez pas défilé ? La pancarte venait d'ailleurs ? De milliers de vitres qui se brisèrent dans bruit de cliquetis ? Non, pas à cause de vous mais à cause d'une tempête ? Quoi, vous-mêmes, vous n'y voyez pas tout à fait clair ? Fort bien. Appelons le service d'assurance mobilière qui ne nous dira pas grand

chose. Lisons donc votre livre qui ne nous dira pas grand chose. Que s'est-il passé au juste ? Je ne l'ai pas vu exactement parce que mon téléviseur est toujours réglé en vitesse accélérée. Finalement, avec son ami, le magnétoscope, il veut suivre l'entraînement aérobic tous les jours à dix-neuf heures trente.

Bon. L'époque serait donc également au fait. D'abord les horreurs des armes, le hurlement des chiens, les lamentations des blessés, la guerre, lui-même, oh, vous les femmes, vous aussi, en tout cas, sur cette photo-ci authentifiée, figures d'effroi ruisselantes de sang ! Là, ils chancellent, les hommes, pour volontairement succomber devant vous, et que vois-je : les femmes hésitent, se pressent effarouchées, regardent timidement par derrière, vous appellent, frappent à vos portes, mais personne ne leur ouvre. Absolument sans importance. Justement, vous les hommes, vous entrez de force chez elles sans vous faire annoncer afin de pouvoir entendre le timbre oppressé et angoissé de quelques voix avant qu'elles ne soient données à un parti. Oui, comment est-il possible que, jusqu'à aujourd'hui, aucun de vous, les participants, n'ait été abattu. Il faut absolument trouver un homme abattu et l'engager exprès pour le faire apparaître dans la presse mondiale.

Absolument sans importance. Je ne sais pas. Je suis d'un avis au fond radicalement différent. On ne m'écoute pas pourtant. Je suis une figure comique qui ne prêterait rien à personne, pas même un bras. De ma tête, je ne laisse pas dépasser le moindre cheveu, sinon ce sera mon tour et il me faudra rapidement fonder une nouvelle religion parce que la mienne ne me convient plus. Une religion qui, cette fois peut-être, permettra que l'on ne perde pas la

face dès qu'on la montre à son supérieur. Allons, il ne manquerait plus que mon chef me reconnaisse à mon visage !

Entre-temps, ils auront depuis longtemps recommencé à vivre là-bas, comme si rien ne s'était jamais passé, dans ce pays pour lequel je me suis tellement engagé. Et à présent, c'est à moi de passer parce que, pour une fois et peut-être même bien trop de fois, j'ai dit quelque chose d'un peu fort de café, par chance pas trop fort ? De toutes les façons, personne ne l'a entendu ! Je préférerais en effet être sérieusement puni pour les propos que j'ai tenus.

Ah, aujourd'hui, les femmes sont bien loin de céder de nouveau devant leur enfant, dans un mouvement maternel d'abnégation et d'amitié ! Comme elles se jettent, hurlantes et criantes, sur le samu qui avait été conçu pour de tout autres mères qu'elles, elles qui ont déjà suffisamment de choses à porter avec leurs fichus sur la tête et leurs pull-overs sur le corps. Ce n'est pas une vision agréable ! Encore une photo, merci bien, je la présente immédiatement au monde qui, sans cette photo, m'aurait au mieux vu de derrière !

Ces cheveux sous le fichu sont, comme les miens, raides, eux aussi, ces pull-overs sont, à la différence des miens bien entendu, depuis longtemps passés de mode. Des arbres bordent l'allée, pourtant ils ne sont pas plus droits que ces femmes. Elles viennent d'empoigner un sac de farine, un paquet de cacao en poudre et une boîte de serviettes hygiéniques, elles s'assoient dessus afin que personne d'autre qu'elles ne reçoive ces dons d'entraide. Elles aiment à rappeler à d'autres mères combien elles ont reçu de leurs fils morts pour la

liberté parce qu'ils ont lutté avec une telle persévérance pour ce pauvre sac de farine, de cacao, de chocolat et de serviettes hygiéniques. Les voilà qui repartent avec leurs souliers crottés. Cependant leur hurlement tiendra cette région occupée pendant de longues années. Certes, il est bien beau de mourir à la guerre, encore faut-il que ce soit, si possible, de la main de l'ennemi. Et non parce que l'on a porté une main timide contre soi-même.

Seules, les mères ont le droit d'en venir aux mains lorsque leur fils s'est comporté lâchement. La mère est Dieu et, comme lui, elle a le droit de punir. Hélas, le père n'est jamais à la maison. J'appelle les enfers à témoin pour qu'ils attestent que j'ai aperçu quelque chose d'horrible à l'écran, qui a bien pu me l'envoyer ? Et tout de suite après j'ai encore remarqué quelque chose d'autre également effroyable. Vraiment pas grave. On met tout dans un même bain de sang.

Un autre : Il faut donc se faire une idée de tout ce que nous avons appris de nos mères, de ces organisations qui, vous le disiez déjà, sont comme Dieu, non, en réalité, ne sont plus comme Dieu, non, en réalité, sont plus que Dieu : plus étatiques que l'Etat. Plus imposantes que la cité. Chaque fils représente tellement de choses qu'il fait passer toutes les autres à l'arrière plan et les fait pâlir comme la sombre cage d'escalier qui, tous les jours, l'engloutit de nouveau, lui et son sac de sport. Là quelqu'un a dû dévisser la poire électrique ! Et mettre quelque chose de plus ferme à la place. Une poire williams. Donc, nous aussi, nous renforçons dans le calme, justement, notre attache à notre petit

groupe de jeux de guerriers, nous, fripons aux joues creuses, qu'une fois, pour rire, quelqu'un nous a brûlées en plein dans la chair avec sa cigarette.

Nous irons à l'école dès l'année prochaine. Un jour, nous réussirons l'examen d'entrée dans le groupe de musique folklorique institué pour nous exclusivement. Avec la chère tante Elfi qui ne voudrait pas sérieusement nous interdire tout ce pourquoi le groupe a été fondé. A l'arrière plan, applaudissent, comme vous le voyez, applaudissent nos mères encore qu'un peu jalouses, nous avançons devant le piano et nous inclinons maladroitement. Notre disposition d'esprit collective à l'égard de cette soirée de représentation ne pouvait vraiment pas être plus mauvaise. Notre disposition au meurtre commence déjà à se développer dans notre déviation délinquante par rapport à la norme. Notre bâtiment de la sécurité sociale s'élève craintivement, sortant de sa couverture de chien sur laquelle nous fûmes nombreux à avoir dû laisser des plumes, il grandit, grandit de plus en plus vite ! Comme un réseau végétal qui cependant ne serait pas né de soi mais d'un, plutôt d'une, oui, exactement, c'est cela, de notre chère maman, tricoté et créé par elle. Les plantes, il est impossible de les empêcher de pousser. Il n'y a qu'à les arracher, sinon rien n'y fait. Ou bien, c'est encore ce qu'il y a de plus simple : laisser sécher. Comme la dame auteur, voilà. Enfin, elle n'a pas si mauvaise mine.

L'effroi se propage, saisit ce qu'il veut, qui il veut. Sur mon commandement, chacun de nous saisit la main de sa génitrice, une femme qui a des représentations de la norme complètement étrangères au droit et qui les a transmises à son fils, lui, le fils unique, le fils à sa maman, lui qui, avec sa

propre graisse ou avec du silicone, a été marqué au fer rouge sur sa maman, laquelle a encore les yeux qui pleurent d'avoir coupé des oignons. Bien que ces normes n'aient aujourd'hui absolument plus aucune valeur, elles sont, cependant, en vertu d'une ancienne habitude, toujours appelées valeurs. Parfaitement, elles sont encore disponibles, comme l'année dernière, les cartes qui conviennent. Procurez-vous en une à temps ! Elles sont moins chères que les billets de loterie par correspondance !, oui, là vous hochez la tête, femmes et mères contre la guerre ! Ici, chez moi et ce soir seulement, vous pourrez pour une fois, vous ébattre ! Et là-dessus, barbotant et trébuchant, fermement attachées à vos mains, les bonnets de laine hauts en couleurs tirés sur les oreilles afin de ne pas attraper mal aux oreilles, décollons. Les chiens étaient là comme témoins ; ils sont restés assis, dans le caniveau, à côté de leurs maîtres morts. Plus tard, les femmes qui nous ont engendrés, pourront pleurer gratuitement lorsqu'elles parleront des ancêtres et des orphelins du pays natal qui ont été engendrées par ces ancêtres. Mais nous, nous serons morts et ne serons plus obligés, enfin, d'écouter cela. Applaudissements ! Applaudissements ! Trop précoces ! Merci quand même.

Au fond, nos pères n'ont rien à dire. Peut-être annoncent-ils l'exécution de notre crime, cependant, c'est maman qui nous a instruits, car papa, comme toujours, n'en a pas eu le temps. Il se trouve même en ce moment dans son bureau d'introspection pour réinventer notre histoire également. Cet homme sombre au pouvoir d'intimidation breveté dont il a réclamé le brevet pour apprendre qu'il avait déjà été diffusé à des millions d'exemplaires. Oui, il lui a

fallu apprendre que ce brevet était depuis longtemps attribué. Il peut se retirer, cet homme. Maman, ne bouge pas !

Bon, à présent, tu peux actionner toute seule notre levier, bien que tu ne sois pas assise à la meilleure place, mère. Tu peux nous envoyer en l'air. Comme quand nous étions encore enfants. Il y a longtemps que l'on n'a pas vu une femme réaliser un tel exploit, bravo ! Elle nous broie d'une seule main, si nous ne faisons pas attention. Le père doit finalement se résigner à détourner l'adversaire de la mère, sinon elle le défiera lui aussi. Cela ne fonctionne pas. Le père court et réfléchit mais la mère conduit elle-même maintenant. En effet, cela fait longtemps qu'elle a obtenu son permis de conduire.

Un autre : Regarde, là ! Là, de l'autre côté, notre future victime me demande, elle me fait même directement une requête comme si elle avait droit à une offre symbiotique, droit que nous n'avons plus octroyé à nos parents depuis longtemps, depuis que nous avons pu aménager les étagères de la chambre de notre enfance avec des villages de LEGO, ma victime me demande donc l'heure ; comme si son heure, l'heure du sacrifice, n'avait pas déjà sonné. Alors la seule chose que je puisse dire est que, pour vous, l'heure est passée avant même que vous ayez pu l'entamer. Parfaitement, cette heure est déjà entamée à présent, vous ne pouvez plus la rendre, à moins que l'on puisse prouver qu'elle n'est gâtée.

Un autre : Donc, ce temps commence pour moi maintenant ! Je lui ai davantage offert. Maintenant, le temps commence pour mon écurie. J'ai

emprunté la cassette sur laquelle on voit tout ce dont le temps est capable et comment on branche et débranche l'agrégat de la réserve de courant en temps de guerre. Attendez le week-end prochain ! Je n'en sais pas plus pour l'instant. Merci de m'avoir écouté au moment où j'ai poussé le cri de la victoire. C'est une occasion que je n'aurais peut-être jamais plus.

Un autre : Ainsi, je n'ai pas entendu que l'homme demandait encore quelque chose avant, que voulez-vous dire ? Toujours est-il qu'en tant que membres du groupe, vous avez tout de même appris à remplacer père et mère - cette dernière chose était douloureuse parce que nous préférons bien plus être des hommes ! C'est-à-dire à observer une honnêteté absolue tout du moins entre vous. Et, à présent, on prétend que notre victime se serait d'elle-même offerte à nous en nous demandant à qui appartenait ce temps abandonné par son maître et comment cela se faisait qu'il soit devenu si grand au point que, d'un seul coup, même les sportifs pouvaient devenir importants. Durant toutes ces années, nous n'avons pas fêté l'anniversaire du temps, et naturellement il se venge maintenant. Entre-temps, les contemporains ont appris à se distendre comme il faut, comme il convient, à s'échauffer avant de prendre leur départ pour la course. A cause de cette victime en particulier, oui, celle avec le chien, dans le caniveau, nous ne pouvons tout de même pas nous faire passer pour ce pour quoi nous nous étions spécialement entraînés auparavant ! A moins que la photo soit truquée ? Non, ce pourrait être vrai ! Ce muscle s'est tellement agrandi, nous ne pourrions nous le faire tirer, au mieux nous pourrions l'échauffer un peu et ensuite le distendre jusqu'à ce qu'il nous aille. Pour cela, nous avons enfin trouvé le temps qu'il nous fallait tout de suite. Il est le seul

parmi les sacs explosifs à sans cesse se remplir, même si ça fait longtemps qu'il est déchiré après avoir éclaté un certain nombre de fois, un peu trop fort.

Un autre : J'enroule à présent ma respiration autour de mon visage afin de ne pas me refroidir et de ne pas devoir interrompre l'entraînement. Plein d'allant, je tourne en rond avec tête et jambes. Je ne peux pas encore bien me représenter l'effet que cela produira. La victime précédente nous a vus, et son besoin personnel fut de tendre vers la fuite, un comportement semblable à celui de ceux qui ont lâché le groupe et qui ont dernièrement risqué le processus de dissolution sans l'avoir gagné, pour autant, même de moitié. La victime a sans doute pensé qu'en établissant un contact personnel entre nous et elle, elle échapperait à son anéantissement, qu'en pensez-vous ? Qu'elle aille au diable, adieu les pellicules ! Faisons sauter le bouchon ! Ajoutons-y l'emballage dessus !

Quoi, notre victime aurait été une femme ? Nous ne nous en sommes même pas aperçu ! Admettons, alors c'est que nous l'avons aperçue trop tard ! Cette femme de paysan morte dans son tablier fleuri aurait été ma victime ? Impossible ! Ce n'est pas possible ! Cette victime n'était absolument pas digne de moi. Comment se fait-il donc que je sois toujours en train de donner des coups de pieds dans la tête de cette femme avec mes bottes type combat ? Oh, mais ce n'était même pas nécessaire ! Ah oui, elle est déjà morte ! Une figure d'horreur ruisselante de sang à laquelle je ne peux plus rien faire, c'est patent. Je n'arrive vraiment pas à me figurer ce qu'elle a bien pu rechercher dans un duel. Il me faut ôter un instant mes Ray Ban qui ne sont plus tout à fait

authentiques afin que je puisse voir où je mets mes pieds. Elle est un rien rusée, la femme ; elle continue, après sa mort, de mordre mon pied endolori. Elle irait même jusqu'à manger la main qui la bat également !

Un autre : Nous sommes finalement une civilisation du mouvement nous qui nous chargeons des poids de notre vie, non, non, pas tous d'un coup !, ensuite, nous nous jetons en avant pour aussitôt nous décharger de nouveau sur quelqu'un d'autre. Pour être soudés dans une poêle avec tout ce fromage fondu qui s'élève de ces milliers voire millions de chaussettes abandonnées. La vague d'antipathie, qui nous arrive de l'extérieur, intensifie naturellement le contact qu'il y a entre nous. Nous cherchons, en revanche, à amener à l'immobilisme le mouvement des autres. Les amants font voir la figure, nous, nous faisons voir aux autres qui est le maître. Où est la différence. A dire vrai, je vois déjà une objection vrombir et enfoncer notre mur : un jour peut-être, même pour nous qui sommes riverains, il n'y aura plus de place en ce lieu où les forces destructrices et inhumaines deviennent routine.

Excusez-moi d'avoir essayé d'être bon à l'instant ! Je reviens juste d'un magasin d'antiquités où je me suis couvert de valeurs anciennes - je n'ai pas réussi à en dénicher de nouvelles car elles sont toujours immédiatement épuisées ; et juste à côté, il y a une bijouterie dans laquelle je me suis couvert de bijoux ; et à côté, il y a un magasin de toile dans lequel je me suis couvert d'une toile. Et là, une mercerie dans laquelle je me suis couvert d'une couverture. Non, là-bas, cela nous mène à l'exposition de la Wehrmacht contre laquelle je me suis désespérément battu, malheureusement sans avoir obtenu un quelconque pouvoir de la fermer enfin une fois pour toute !

Un autre : Il y a tout de même encore des gens qui veulent récupérer leurs chers morts ! Et ici cette femme qui geint tout le temps de sorte qu'aujourd'hui, il n'y a plus de valeurs. Mais si, elles sont là ! Suivez-moi ! La fosse est là et je m'occupe de vous faire tomber ! C'est là que les furies viendront me frapper, si j'arrive à savoir où traînent encore les timbres fiscaux aujourd'hui. J'en avais encore quelques uns hier, j'en suis absolument sûr. Mon cher homme ! Je voudrais vous en coller un maintenant mais vous n'êtes même pas là !

A moins que la jeune fille, que j'ai autrefois lestée d'un anneau de béton et jetée dans le fleuve, n'ait été elle-même une valeur ? Je ne le crois pas. Ou est-ce que le collier en or avec le brillant en plein cœur que j'ai essayé de faire passer clandestinement par la Suisse, représentait déjà en soi une valeur ? Oh, vraiment, je ne le savais pas ! Suivez-moi juste ! Quoi ? Il y a encore quelques femmes restées à la traîne qui espèrent reposer sur les baisers blancs comme la mort de leurs maris défunts ? C'est incompréhensible ! C'est moi que vous devez suivre et non eux ! Où sommes-nous donc censés les prendre, les morts ? Devons-nous les déterrer ? C'est hors de question. D'autres s'en chargeront. Nous, nous préférons faire de la musique, musique qui comme des rochers de Ziller ou d'Oberkrainer, parvient à nos oreilles médusées au milieu des éclats d'obus. Cette musique nous reconforte. Cette musique pourrait même réveiller les morts. Mais cela, nous ne le voulons pas non plus, sinon eux aussi réclameraient également leur propre exposition ! Par ailleurs, nous n'apprécions pas tellement le marginal qui n'a pas encore trouvé où se faire enterrer, avec quoi se faire couvrir et protéger et avec quelle musique se faire avoir.

Un autre : Mais si, mais si, mais si ! Justement, nous l'aimons terriblement, le marginal ! Nous nous approchons de lui, naturellement encore un peu farouches. Dans notre salle de télévision, il y a une pancarte : silence absolu, s'il vous plaît ! Bon, d'accord, ma foi, soyons calmes. Mais, lui n'est pas calme, nous ne sommes donc pas non plus obligés de l'être. Et ne pas fumer, même si vous êtes sur des charbons ardents depuis longtemps déjà ! Bon, d'accord, ma foi, ne fumons pas. Le voilà qui fume tout de même, ce marginal. Chouette, alors nous allons à nouveau pouvoir fumer !

Un autre : Cette bête a détruit à elle seule seize voitures en une nuit, et, à présent, l'assurance refuse de payer ! Notre nouvelle voiture de plaisance, justement, sera plus spacieuse que l'ancienne que nous avons vendue avec les lunettes de réserviste dans la boîte à gants. Espérons que nous sortirons à temps de cet avion flambant neuf, déjà en feu ou en train de nager dans le fleuve ou encore de cette chemise de nuit en nylon. Peut-être y a-t-il des choses intéressantes à raconter à notre sujet ? Vous savez quoi ? Nous pouvons tous passer pour des marginaux, s'il le faut. Mais où sera alors notre intériorité, notre chaude doublure ? Nous en avons tout de même besoin pour l'hiver !

Si un mouvement se produit et qu'il veut nous mettre en mouvement, nous pourrions toujours nous laisser faire sans crainte. Car nous aimons nous mouvoir. Nous n'attendons que cela ! Nos corps attendent cela eux aussi. Et nous pouvons à tout instant mettre quelque chose de bien plus grand en mouvement, aujourd'hui par exemple ce généreux plateau de charcuterie,

jambon, fromage, saucisse qui déboule tout frais de la cuisine. Avez-vous déjà vu quelque chose d'aussi luxuriant hormis votre corps ?

Un autre : Notre groupe au complet, subitement, n'est plus constitué que de penseurs de travers et de marginaux ! Autrefois, nous n'avions pas le droit d'être marginal, c'est pourquoi nous le sommes aujourd'hui et même, profondément. Il ne peut être exclu d'être marginal ! Nous avons spécialement choisi ce modèle dans le catalogue car, quand nous regardons à travers le catalogue, nous pouvons percevoir la réalité de manière aussi limitée qu'il nous sied. Ce modèle n'était vraiment pas cher. Vous pouvez même le bricoler vous-mêmes ! Mettez-vous une planche ou un morceau de carton devant le visage, en cas de pénurie, la dernière solution va aussi, mais vous ne devez pas trop postillonner en parlant. Si vous voulez en plus sérieusement dévaloriser votre victime, eh bien, vous devez mettre sa carte de valeur dans cette fente. Vous pouvez également prendre votre queue si, à ce moment-là, vous n'avez pas d'autre valeur sous la main et que le contrôleur est déjà si près de la porte qu'il n'y a plus qu'un souffle de *pneuma* entre vous et lui !

Un autre : Avez-vous encore besoin d'un peu d'orientation ? Voilà, je me suis racheté cette carte des randonnées au kiosque là-bas, c'était très facile. On raconte qu'il n'y a que Jésus Christ qui se soit racheté. Mais moi, dans le temps, il m'a déjà été possible, sans problème, de faire des courses avec rien en poche.

Un autre : je crois que, pour nos crimes, la prochaine étape se déroulera à peu près de la manière suivante : la transgression de la norme ne consistera plus dans le meurtre et dans l'extermination des hommes, nous les avons, il est vrai, presque tous déjà tués, si, d'aventure, nous sommes citoyens des Etats de l'ancienne Yougoslavie ou de n'importe quel autre horrible pays. Des personnes peuvent dans certaines conditions, si elles sont déchaînées, je veux dire ces conditions, aller très loin. Elles peuvent même errer en Afrique. Où sommes-nous ici, au vrai ? Est-ce que, par hasard, nous serions allés trop loin, nous aussi ? Eh quoi, en tout cas, nous sommes dehors, peu importe où nous étions auparavant. Que nous a-t-on déposé ce matin sur le pas de la porte, comme ça, simplement emballé dans un journal ? Ca remue encore ! Ca suinte ! Une conscience serait-elle née, une conscience que ce journal, que nous avons péniblement lissé afin de pouvoir lire le montant des dettes que nous avons accumulées, nous a déjà mandatée sur notre compte postal sans que nous lui ayons transmis d'ordre de virement ? Tout de même, c'est un sentiment agréable, après une longue activité de collectionneur, d'avoir amassé autant de conscience.

Un autre : Non, je lis : vraiment, le nouveau modèle de conscience n'a pas encore été commercialisé. Peut-être aurait-il mieux fallu nous acheter l'ancien avant que ce misérable article indéfini ne soit définitivement épuisé. Naturellement ! C'est ce qui explique qu'elle ne pouvait nous être livrée à domicile. Nous ferions mieux de nous acheter le livre de madame l'auteur, dit le commerce de la raison. Mouais, quand je considère ainsi la conscience dans la personne de cette femme, je dois admettre honnêtement : je préfère ne pas en

avoir ! Nous nous permettons de ces choses ! Nous ne voulons être ni complexés, ni timorés, non plus. Nous faisons de notre mieux, comme cette usine qui persiste à mettre du sucre dans les thés pour enfants quand bien même elle a depuis longtemps perdu son procès.

Un autre : Du clocher de l'église, on possédait une belle vue autrefois, mais ce clocher fut la toute première chose que nous avons fait sauter au moyen d'un procédé esthétique absolument inédit ! Avec les maisons d'à côté également. D'une certaine manière, nous nous sentons seuls maintenant. Alors nous nous retranchons dans notre groupe, ne trouvant plus d'autre groupe puisque nous avons nettoyé la région de tous les groupes qui maraudaient, harassés. Je supporte difficilement que mes adversaires aussi portent cette coiffure chic de la guerre du golf et les bottes des enfants de la grande ville sans grandeur d'âme, oui ces chaussures à lacets avec un bout dur en métal. Non, je le vois, nos adversaires portent des sneakers de leur marque préférée, Nike. Bien. Dans un premier temps c'était encore des délits collectifs apolitiques.

Des bouteilles, des boîtes de conserve, des chapeaux, des casquettes, des mains volaient ; des corps tombaient, la douce chaleur embrassait nos cœurs. On entendait des chants de Noël bien que ce ne fût pas Noël. Qui a personnellement déjà battu à mort ou étranglé de sa propre main six personnes ? Personne, c'est ce que j'aurais encore dit, il y a quelques années. Aujourd'hui, je sais : beaucoup d'entre nous, la plupart, il est vrai, en tant qu'acteurs de bureau qui ont préféré s'endormir plutôt que de se présenter à leur bureau pour accomplir leur office, composer un numéro de téléphone

particulier, accorder une signature ou rédiger un poème protestataire. Vraisemblablement, dès ce soir, on ne pourra plus prouver que nous n'avons absolument rien fait. Nous aurions eu besoin d'une année supplémentaire, alors nous aurions également pu avoir absolument tout fait sans la moindre conviction et sans concepts de valeur, avec légèreté ! Non, nous n'aurions absolument rien pu faire. Mais, malheureusement, l'organisation expérimentale pour le ne-rien-faire a été interrompue trop tôt parce qu'on a laissé entrer lumière et air et que l'on a pris des conserves de l'étranger qui, finalement, ont eu le droit de revenir. Il semble aujourd'hui que nous ayons perdu juste parce que les autres étaient plus forts, on ne peut rien y faire. Je suis obligé à présent de laisser cela en plan parce que le bureau et tout le papier dessus sont trop lourds à soulever. Cependant j'aurais bien gardé mes paroles qui s'entassent dessus pour plus tard, lorsque que l'on sera à nouveau en temps de paix. Mais sans doute n'y aura-t-il plus personne pour s'y intéresser.

Un autre : Oui, on nous a mis sur la touche, avant même que l'exercice laborieux ne se mue en bonheur de la maîtrise. Dommage. Enfin pas pour moi. Je n'arrive tout simplement pas à me maîtriser.

Celui qui ne maîtrise pas tout cela, peut tout de suite passer sous la douche quand bien même il n'a pas sué. Ou encore, il passera toute la journée dans sa chambre, par terre, à genoux, à chercher ses lentilles de contact parce que, sinon il devra pour toujours rester sur le bras de contact, aïe ! Qu'ai-je dit encore ? Où et quand est-on jeune, ce sont là deux questions différentes. Ainsi donc ces jeunes m'ont définitivement mise sur le carreau alors que, d'une

certaine manière, je me croyais encore jeune ; à nouveau, ils se rassemblent là, les jeunes que je croyais m'être acquis sur la base d'un paiement échelonné et grâce à une teinture des cheveux, à un rouge à lèvres et un fond de teint puant. Mais je n'en suis pas devenue une reine amazone pour autant, loin de là. J'ai échoué aux mains de ces jeunes hommes par un effet de la chance du plus fort mais, moi, femme qui appartient au passé, je serai tout de même relâchée par eux sans condition. Certains viennent me voir à plusieurs reprises pour se rire de moi. J'attends. La plus grande humiliation est que, sans cesse, ils se laissent emporter loin de moi, moi qui, au demeurant, suis une guerrière aguerrie aux dents affûtées, oui, ils s'absentent de leur propre fait et avec une énergie de plus en plus grande. Rien ne les retient à moi, rien ne peut les arrêter, cependant je suis un barrage qui déchiquette les bateaux. Un barrage qui se défend. Ils s'approchent. Pas un ne me voit alors même qu'il est déjà trop tard et que le bateau est déjà passé au travers de mes barreaux. Un accident est si vite arrivé !

Un autre : Puisque que vous n'êtes jamais assez prêts du but, je vais vous dire ce qu'il s'est passé : ce jeune homme ici cherche son carburant pour la vue parce que, de nos jours, les victimes sont tellement petites qu'ils n'est presque plus rentable de continuer à les produire. A moins de les regarder à travers la lentille ou à la loupe afin qu'elles apparaissent plus grandes avant que nous les embrasions à notre contact. Il faut profiter du moindre instant de mouvement, de vitesse, de glissade, avant qu'il ne devienne routine mécanique. Dans un premier temps, nous attendons encore, comme deux échelles nonchalamment appuyées l'une contre l'autre, puis un léger tremblement, un élan en

hauteur, nous nous propulsons en l'air nous-mêmes et, à un moment donné, soudain, ça y est, on y arrive ! Génial ! Jeune, jeune, jeune ! C'est nous ! Nous avons atteint la hauteur d'une perche ! Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous n'aurions pas dû le faire même si nous l'avons fait ? Qu'en pensez-vous ? Les noms de nos adversaires ne vous disent certainement pas grand chose, puisque ces jeunes gars, de plus en plus obèses, se ressemblent dans le monde entier.

Femme : C'est peut-être la raison pour laquelle ils ont tous, partout, fait la même chose. Ils ne se sont jamais noué un tablier comme nous, ils n'ont pas cuisiné, pas lessivé comme nous, ils ne sont pas secs, d'ailleurs si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait. Ce qu'ils ont absolument manqué de faire, c'est de se faire tout petits. Ce n'était pas indispensable, non plus car, malheureusement, ils étaient quelque peu en surcharge de sorte qu'il fut impossible de ne pas les voir lorsqu'ils se sont présentés, vos adversaires même si, naturellement, ils ne pouvaient pas gagner.

Je me lève de ma place, horrifiée. Frissonnante, je m'entoure de ce pays comme si c'était une veste. Comme c'est agréable maintenant qu'il n'y a plus de barbelés ! Bien, déchargez-moi de mon catalogue de valeurs, je n'arrive presque plus guère à le tenir ! Aujourd'hui, ces catalogues sont eux aussi devenus trop importants, pas étonnant que ce soit, en premier lieu, des femmes comme moi, qui veulent faire l'importante, qui s'en chargent. Ils vous dévasteront le pas de votre porte, ces catalogues qui, autrefois, étaient encore de petits feuillets et sont devenus des pavés aujourd'hui. Or, vraiment, il me

semble que, de ces feuillets, ils pourraient délivrer des appareils électroniques et de la micro-électronique. Nous vivons, il est vrai, entièrement sous l'empire totalitaire des microprocesseurs, je veux dire des microprocès.

Quelque chose vient se blottir dans la main d'un jeune homme, c'est la tête de son chat, mais celle-ci est immédiatement jetée contre le mur, puis c'est au tour de son joystick qui, lui, au moins, se soumet à lui et ouvre aussitôt le nouveau monde qu'il avait souhaité pour son anniversaire, ce gars. Une fois que ce monde sera installé, on ne pourra plus rien y changer. Plus aucun autre jeu n'est possible avec cet appareil. Les macroprocès sont dans le livre suivant, dans le hall suivant. Les précisions sur les conditions de la violence individuelle vous seront données à la caisse, là les informations vous seront délivrées à tout instant sans que vous ayez à payer ; l'événement collectif est seulement disponible à la caisse centrale au premier étage.

Je n'ai eu aucun mal à noter tout cela ici, mais je voudrais bien en finir à présent.

Ce qui distingue le moraliste, c'est qu'aujourd'hui il s'énervé sur quelque chose et que demain il s'énervera sur autre chose ; il ne trouve nulle part l'augure d'une réponse encore à venir qui, pourtant, voile les choses. Par une telle obscurité, la réponse est pour moi, l'imbécile, vraisemblablement à l'eau.

Un arrivage, il semble qu'apparaissent même plusieurs plongeurs sortant de terre. Ils tirent derrière eux Elfi Electra qui résiste avec force, pour peut-

être la mettre dans un filet. Mais au bout d'un moment, elle devient trop lourde et se défend trop, alors ils la laissent en chemin.

Applaudissements ! Applaudissements ! Bien. Merci, vous pouvez arrêter, j'ai entendu.

Le plongeur : J'ai quitté le bateau qui avançait lentement, pas un seul nuage d'un immortel en pleurs n'était visible dans le ciel, mais qu'y a-t-il là, sur cette verte prairie ? Une tache ? Au fond, les femmes sont originellement lubriques - d'elles émane une exigence encore inouïe jusqu'ici, exigence qui, pour moi, est un défi perpétuel. Mais je préfère encore attendre que vienne la vraie Femme. Personne ne se souvient de sa naissance, c'est pourquoi les femmes sont si peu populaires. Ces faibles créatures ! Aujourd'hui, même elles pratiquent toutes une foule de sports !

Par exemple, ma sœur, Elfi Electre de Bregenz - *il tire le paquet qui gigote.* Je lui offre ici un bref séjour. Son problème est que, pour elle, ne semble être visible que ce qui abrite en soi quelque chose de caché. Elle retourne chaque pierre parce qu'elle veut absolument découvrir un nid de serpents. Son sport consiste justement à ne pas pouvoir laisser les choses cachées à leur place. Mais ce qu'elle déterre ici, telle un chien, a été, en réalité, de tout temps visible. Comment peut-elle s'imaginer qu'elle fut la seule à l'avoir vu. Ce n'est que lorsque tout le monde l'a vraiment vu, qu'elle l'a vraiment engrangé dans sa pensée. Et la voilà à présent en train de se pavaner aux yeux de tous, elle fait son petit homme, comiquement, comme l'hiver qui nous en jette plein la vue

avec la neige. J'ai bien mieux à faire. Nous, jeunes hommes. Nous sommes le plus grand nombre et nous serons toujours aussi nombreux à l'avenir ! Nous, la génération suivante ! Je ne sais où nous devons aller, ah, ah, ça y est, je vois où maintenant, non, je ne le vois pas encore exactement mais je le vois approximativement, cela me suffit déjà : hors de l'individu et en plein dans la masse afin que nous puissions battre au même rythme, avant que nous ayons encore le temps d'être agglomérés. Le principal est que nous vieillissons tardivement. Quel que soit l'endroit où vous portez votre regard, vous rencontrerez des nôtres et non des personnes comme vous ou des Elfi Electre. Elle prend toujours tout tellement au sérieux. Ses flèches sont tirées sans qu'une seule n'ait jamais atteint son but. Elle ne perçoit que des contradictions mais cependant n'ouvre pas, mais vrain : ... pas son giron parce qu'elle seule croit être sublime. Nul enfant n'est né d'elle. Elle est damnée et foutue. Soleil, allons, redescends ! Filet, sois trépidant ! Cordes, relâchez-vous !

Tant de jeunes hommes sans qu'il y en ait un parmi nous qui ne soit une énigme. Nous sommes là et, par conséquent, nous en sommes aussi déjà une. Mais, ce ne sera pas toujours nous. Nos débuts comme enfants, notre arrêt définitif comme non-enfants, irrésiliable, qui dit cela ? Non, nous ne nous arrêtons jamais, ou plutôt si, c'est vrai, nous nous arrêtons quand ça nous plaît et écoutons qui nous voulons et, d'ailleurs, nous en finissons immédiatement avec nous. Aucun d'entre nous ne mourra seul dans la nuit. Venez avec nous ! Jeunes gens. Jeunes gens. Youpi ! Nous tombons sous notre propre influence, nous n'écoutons pas les autres insinuations. Pourquoi ne pas tendre vers ce qu'il y a de plus élevé, c'est-à-dire vers nous-mêmes ? Ou vers la nature qui est

encore plus grande que nous et qui est justement en train d'en écrabouiller un avec délectation au moyen d'un bloc de rocher. Donc même nous devons capituler devant elle. Néanmoins, décidément, nous aimons la nature.

Elle nous éradique nous aussi suffisamment tôt du monde. Pas grave. Nous sommes toujours avides de faire de nouvelles découvertes ! Une partie de nous cache la culotte. Une partie de nous est gardée par la peur. Exactement, vous voyez parfaitement bien, il y a en nous quelque chose qui tiraille, que, personnellement, je n'appellerai pas désir, pourtant, après quelques temps, nous remarquons que nous sommes tirillés vers le magasin de chaussures, on ne devrait pas sous-estimer ce désir. Je m'achète donc cette paire de chaussures-ci et celle-là ; c'est l'une des phrases les plus fréquentes à mon propos. Selon l'envie et la marque, selon le rayon du virage et le turbo, super ou supernormal. Comment, les femmes aussi veulent prendre la parole ? Eh bien, je vous souhaite bien du plaisir ! La ville nous appartient ! Les pays se déhancheront tantôt au rythme de notre musique, ils se réchauffent, se réchauffent de plus en plus, toute association sportive de la police et des pompiers connaît cela. Nous nous exerçons avant chaque intervention et nous échauffons, ensuite nous éteignons à nouveau le feu que nous avons allumé en nous pour ensuite en allumer un autre ailleurs.

Le premier : Oui, quand cela chauffera vraiment, nous irons aussitôt éteindre. Il faut que ça change. Chacun d'entre nous peut tout, personne ne peut rien.

Elfi Electre vient d'elle-même à présent, un peu amochée de tout à l'heure, en roulant sur sa nouvelle Mountainbike, à bout de souffle:

Excusez-moi, je ne peux malheureusement même pas descendre sans faire de grandes vagues. Donc, très succinctement : ma maman a enterré mon père comme un chien, enfoui sans tombe, avant elle l'a déterré, ce qui n'était vraiment plus nécessaire et elle a traîné la charogne puante qu'elle tenait entre les dents dans la maison des fous. Ainsi, d'abord dans un foyer privé, n'est-ce pas, où l'on est obligé de dormir à douze dans la même pièce car les propriétaires du foyer, foyer qui, en réalité, était une maison individuelle classique, cependant, délicieusement assaisonnée de dix lits de plus par chambre, humm, miam, ont particulièrement bien contrôlé les entrées, les recettes et les sorties. Toutes ces disciplines ! Diable, diable ! Il est interdit de fumer dans le dortoir. Il est interdit d'adresser la parole à sa compagne du petit déjeuner.

Il est interdit de forniquer avec son interlocutrice. Il est interdit de partir lors d'une belle excursion. Les idiots entraient à toute vitesse et étaient éconduits calmement, des articles sans poids ou avec moins de poids que le, la les. Nous avons mis en place un nouveau produit humain, maman et moi. Papa ! Il ne finit pas dans son bain, parce que, c'est vrai, ce n'était tout de même pas un roi, lui non plus ; il finit dans un lit d'hôpital. Papa ! Comment se fait-il que tu puisses vivre sans être visible ? Génial ! J'ai besoin d'une plus bruyante que moi, oh mais j'en ai déjà une aussi brute que moi ! Tu devras expier pour cela, maman, afin que je ne sois pas obligée d'expier, moi. Quand le public était là,

papa, tu le cageolais, mais ensuite tu l'as rapidement enfoui dans notre terrier à lapin en maçonnerie brute que nous avons creusé nous-mêmes. Afin qu'il arrête enfin de jacasser et de pleurnicher. Donc, il doit dégager l'homme, il n'y a plus rien ! Ma foi sonnons la sœur Ismène pour qu'elle vienne un peu nous aider pour l'enterrement ! Si maman avait un vélo, on en finirait plus vite avec elle. Mais, aujourd'hui, elle est trop vieille pour rouler. Autrefois elle y arrivait très bien. Ils ont fait nombre de belles promenades mais ils n'ont tout de même pas échappé à leur funeste lignée.

La sœur, haïe ; le beau-père, haï ; les belles-soeurs, haïes ! De pures canailles ! Donc, qu'ils fichent le camp : à la montagne, à Venise, sur le Mont-Blanc, non le Mont-Blanc, c'était tout de même trop haut pour le vélo. Elle a mis papa en pièces parce qu'il avait un défaut. Il aurait mieux fallu qu'il tombe sur le champ de bataille, mais il n'a pas eu le droit d'y aller pour des sombres raisons de race, euh, je veux dire des raisons de terrains, terrains qui aujourd'hui encore doivent être vendus par la commune parce qu'ils semblent encore tellement lugubres aux pères de la communauté, ces bons terrains, que plus de gens devraient y habiter, en réalité. Afin qu'ils ne manquent pas dans l'éventualité où certains viendraient une fois de plus à manquer. D'accord j'ai, encore une fois, terriblement exagéré. Mais vous n'avez qu'à écouter vous-mêmes ce que dit le maire ! Ce devra être plus accueillant et plus lumineux, plus élevé également, comme ça, après, nous aussi, nous serons plus accueillants, plus sereins et plus élevés.

Lumière, entre donc, prend place ! Pourtant, ce chemin était tout tracé pour papa lui qui était un homme ! Sa tombe aurait bien pu être une consolation comme la guérison de Niki Lauda à l'époque, qu'est-ce qu'on a pu trembler avec lui !

Mon papa a été roi et dire qu'il est mort si misérablement. Sous la menace de la lance, pourtant, il devrait se tenir tranquille sous mon bureau, tandis que moi, sa meurtrière, je reste assise là à taper sur les touches jusqu'à en avoir les doigts en sang ! N'empêche que j'ai trouvé un morceau de blé en faisant cela. Mais maman, c'est toi qui l'a tuée, n'est-ce pas ! D'accord, j'y ai peut-être participé aussi, tant pis. Personne n'a su exactement ce qui s'est passé ici. Ainsi, je repose là, contre le sein de ma maman, nourrisson qui, somnolent et indolent, a tété le lait, je suis et reste son enfant avec ou sans dent. Mes dents ne plaisent pas aux gens, pourtant, je suis une experte aguerrie dans la morsure de mollet, c'est pourquoi j'en ai encore besoin, de mes dents je veux dire, d'accord, les gens aussi, naturellement. J'ai toujours besoin d'un public ! Là, maman a amené papa à l'hôpital, elle a déposé sa raison à côté de lui, comme on le fait avec les abats du poulet, et à présent il me faut vivre avec elle et chez elle jusqu'à la fin. Moi, avec mon paquet de cerveau dans le casier du congélateur. Peut-être que maman en fait des glaçons qu'elle verse dans le verre afin qu'enfin la situation entre nous devienne claire, les deux garces bouillonnantes de ruse. Pas étonnant que je ne fonde jamais !

Le destin serait donc responsable de ce que papa est devenu si bête et maintenant, voilà qu'elle veut reposer dans la même tombe que lui, tombe

payée depuis longtemps déjà et ce, pour les cent années à venir ! On peut même encore acheter les morts. Le meurtre est-il un sport ? Je crois qu'il faut nuancer : pas toujours ! Dieu est-il un ennemi ? Je crois qu'il faut nuancer : pas toujours ! La mort est-elle un sommeil afin que les gens sous la terre puissent copuler ensemble ? Je crois qu'il faut nuancer : pas toujours ! Je dis juste que durant toute sa vie, il n'y avait qu'un fil de rasoir entre le corps de mon papa et le fer de ma mère. Mais depuis longtemps, il n'y avait plus rien entre eux. J'ajoute que je parle tout le temps, vous l'entendez d'ailleurs, mais c'est comme si je parlais aux dormeurs. Au revoir.

Elle remonte chancelante sur son vélo et disparaît.

Autre protagoniste *comme s'il n'y avait rien eu* : Et ils nous surveillent même dans les rues avec des caméras afin que nous ne nous attroupions pas. Et dire qu'elle, elle a le droit de circuler librement !

Sous le stade, ils ont même fait sortir de la terre battue des cellules carcérales ! Afin qu'ils n'aient pas à nous transporter trop loin. Mais nous ne prêtons aucune attention à ces caméras. Cependant, elles nous voient tout de même. Ils nous choisissent toujours un stade moderne dans lequel les organisateurs peuvent venir nous laper le sang de nos corps vivants. Nous nous agrippons fermement sous les pierres, nos poumons halètent, nos flancs piquent comme des guêpes piquent tout autour d'elles, mais ces arts ne sont pas représentés ici. Nous sommes piétinés alors même que nous sommes restés cachés.

Premier piétine : Nous camouflons nos actions en disant qu'il s'agit d'une guerre. Je fais don de ma personne au combat. Je ne me fais grâce d'aucun combat. Comme un dieu, autrefois, a réclamé mon âme, je réclame des victimes ! *A sa victime :* faites-moi don de votre corps, je vous prie, afin que je puisse transformer le sport qui était, dans le temps il est vrai, une activité cultuelle, en un spectacle physique simple mais nullement inintéressant qui pourra peut-être, je le dis à tout hasard, être enrichissant pour beaucoup de gens. A condition que nous arrivions à les y intéresser ! Mais certainement ! Pour quelle autre raison auriez-vous allumé votre poste sinon ? La tâche rouge sur votre tapis, oui celle qu'il y a devant la télévision, là où la semaine dernière vous avez renversé du vin, perdra bientôt sa couleur avec tout ce soleil que, tous les jours, vous laissez entrer. Quant à moi, votre meurtrier, vous voudriez m'empêcher de rentrer ? Vivant déjà, vous me nourrissez ! Les éclairs bleus derrière vos vitres m'indiquent que vous avez allumé le poste, coup de sifflet d'envoi !, l'absence de gens dans la rue à certaines heures de la journée me l'indique également. Qui d'autre aurait pu provoquer cette absence de gens dans les rues ?

Vous voyez ici - *désigne la victime* - donc un bout d'esprit en train de mourir ; il s'écoule du coin de la bouche comme de la bave alors que son propriétaire est traversé de convulsions des pieds à la tête comme un chien en train de rêver. Le vomi jaillit ensuite de lui à flots et s'étale, l'entourant largement, chaudement, étroitement, lui qui d'ailleurs s'est aussi étalé. En avait-il besoin ? Oui, il en avait besoin ! Il en est même tributaire, comme chacun de nous est tributaire des autres. Peut-être appréciera-t-il à nouveau de

vivre avec eux, ces chanteurs populaires allemands. La prochaine émission sera même retransmise d'Afrique du Sud ! Il y en a un autre qui est joyeux mais mécontent. Il se jaillit des mains comme sa queue quand il pisse. La main reste sèche. En revanche, pas un œil ne reste sec. La culpabilité est lavée, c'est, il est vrai, un ancien modèle de pissotières alimenté en eau qui court de par les rochers et qui est elle-même arrosée de musique. Personne n'y attrape la mort. Personne ne déchoit. Sans obéissance, pas de commandant pour nous commander : au trot, marche arrière, sur le côté, sur les talons, levez les genoux, marchez en décrivant des cercles des épaules, au trot, allongez le pas, levez les genoux intensivement, sur les talons intensivement, petits sprints, talons aux fesses, position marche, la jambe sur le banc (devant vous), la jambe sur le banc (sur le côté), décrivez des cercles avec les épaules, tournez le torse, ensuite : refaites rapidement tout le parcours mentalement, les étapes positives et négatives. Courez doucement, marchez, révisez la compétition mentalement, programme d'étirement. Malheureusement, il peut arriver que le rendement réel de l'équipe ne puisse se révéler. La raison : une trop grande pression nerveuse.

Un autre : Tu veux dire que la victime prédestinée est censée secouer son corps devant nous comme Saint Nicolas son sac ? Mais cela ne lui sera d'aucune utilité. Car la situation dans laquelle nous nous trouvons est la seule chose qui nous détermine. Nous présentons nos mains, elles sont pures. Donc écoutez : moi aussi j'ai une mère, mais il ne me viendrait pas à l'esprit de la découper en morceaux avec un couteau pour ensuite déposer sa tête dans la vitrine de sa petite boutique de lingerie afin qu'elle puisse éventuellement encore chanter une chanson qui, comme tant d'autres choses chez elle,

vraisemblablement, ne me conviendrait pas à moi, son assassin. L'accompagnement cette fois ne viendra pas de moi mais d'un CD. Comment ? Elle aurait encore vraiment chanté si elle l'avait pu ? Elle aurait chanté un chant de vengeance, un chant funèbre qui aurait tout transpercé. En substance, ce chant aurait enseigné que l'on ne devrait pas tuer ses parents de sang, que l'on devrait accompagner les aveugles, et que l'on devrait s'étirer et s'étendre devant le jet si, comme il est recommandé après s'être présenté à de nombreuses candidatures, on avait enfin atterri chez les pompiers ? Je ne connais pas ce chant. Je n'ai pas ce CD.

Mon avis est le suivant : personne ne devrait être obligé de marcher seul. Nous n'avons plus que faire d'une idée conciliatrice, d'émotion et de projets ! Nous avons besoin des gestes silencieux de la pantomime, du regard silencieux, du bref mouvement de main, et, comme cela se passe souvent, à une rapidité incroyable, à peine un intérêt commun a-t-il instauré entre nous un lien, même lâche, nous nous mettons en rang, nous nous bousculons et nous mettons à courir à un rythme tel que le développement de notre performance ne peut qu'être estimé positif. Donc, il n'est pas grave que les aveugles doivent avancer dans le noir, il me semble. Je t'arrache un œil, c'est ça ce que t'a dit ton papa, Elfi ? Mais ce n'est encore rien ! Nous allons être leurs assassins, voilà ce dont l'assemblée ici présente a pris conscience en très peu de temps car les camions roulent en tête à présent pour les accompagner en bas. Les voilà donc exclus de nos fêtes puisque 80 000 personnes s'agrippent à un flanc de la colline qui glisse, juste pour entendre un concert faiblard qui ne pourrait même pas tenir tout seul. Nous, la lie de ce pays, nous nous devançons, de même, il est vrai

que nous pouvons toujours compter sur des avances. Et tous ces hommes qui, pour ne pas être broyés par nos méfaits graves, se mettent à courir, se vomissent dessus en se dirigeant vers le camion, en perdent l'appétit après, on ne leur donne plus rien à manger de toute manière. Le seigneur Dieu n'a pas besoin de notre plat, il nous bouffe déjà lui-même !

Toutefois, nous ne le craignons pas. Nous n'en sommes pas arrivés là. Nos victimes nous craignent même si elles peuvent tout de même nous voir. Ils nous disent assoiffés de sang. Merci, il ne fallait pas, vraiment, car si on devait nous poser la question dans un ou cinquante ans, nous n'aurons pas été là à ce moment-là. Nous les pourchassons, nous les assaillons, nous les faisons disparaître des écrans. Et, après, tous ensemble, nous dirons que nous n'étions pas là. Donc, non, nous n'étions pas là et, en outre, notre victime n'aura pas été un homme. C'est vrai, il en avait l'apparence, mais, je vous en prie, ce ne pouvait pas en être un, sinon nous ne l'aurions pas arrangé de cette manière ! Les cris d'avant, vous les avez entendus ? Les plaintes disant qu'ils meurent par des mains d'enfants, vous les avez entendues ? Peut-être l'obscurité est-elle tombée sur la maison de la victime, peut-être est-ce pour cela que l'on ne la voit plus ? Et que l'on ne nous voit plus, nous non plus, nous qui avons accompli l'acte, à l'instar de la lionne sur la montagne qui, possédée par la fureur et la rage, rôde dans le bosquet de chênes ?

C'est vrai, tous autant que nous sommes, nous ne sommes que des hommes ! Nous giclons les uns des autres comme monsieur le commandant sous le batteur, comme monsieur le commandant sur l'ordre du Führer car : nous ne nous laissons pas toucher, nous ne nous laissons encore moins battre ! Nous préférons battre nous-mêmes ! Seule la performance mesure le nombre

d'années qu'il nous restent à vivre, moins il y a d'années, plus il nous reste de performance à réaliser. Nous concevons le temps comme un défi qui consiste à être le plus gai possible. Etre gai, c'est pas compliqué. Nous regardons dans les yeux les gens dont nous tordons les bras derrière le dos sans mot dire, nous cherchons les trois points de la ceinture de contact sur nous qui sont là pour notre propre sécurité et puis nous donnons un violent coup de volant car il ne peut rien nous arriver à nous qui sommes des sacs gonflés d'orgueil. Nous nous écartons de tout ce qu'on nous indique comme étant un chemin. Cela peut facilement devenir une sorte de sacrement. Ou plutôt un rituel ? Une transfiguration sacrée de la vie en mort ? Mais Dieu l'avait pensé à l'inverse, il avait pensé qu'en effet, par la transfiguration, une fois mort, il pourrait être rappelé à la vie. Enfin, espérons qu'entre-temps, il aura appris que cela ne marche pas. Regarde : cet homme aussi a du sang qui coule des nombreuses blessures que nous lui avons faites, il souffre de grandes douleurs comme il me l'a confié ouvertement dans un de ses rares instants de silence. Mais voilà un bon moment déjà qu'il ne dit plus rien du tout. En tout cas depuis que nous avons accompli sur lui nos dernières véritables exactions. En haut, du Dachstein ! Puissante montagne ! Puissante phrase ! Oh non, malheureusement, j'ai loupé cette puissante phrase. Réussie, elle n'aurait pas été de moi. Enfin, le reste passe encore.

Un autre : Mais on ne peut tout de même pas faire don d'une privation à un homme ! Pense au célibat de l'église catholique. Qui le respecte ? Il n'y a que les homosexuels qui le respectent encore ! Ces pauvres gens, du moins les dirigeants de leur communauté, s'abstiennent d'une chose et font don de ce rien

à leur dieu. C'est pour cela qu'ils sont admirés, certes pas par leur dieu, dont les performances du moi se sont entre-temps grandement amoindries comme on peut le constater en regardant plus précisément ses représentants sur leurs Hondas ou leurs Mitsubitchis d'occasion. Plus de performance que d'apparence ! Comment se fait-il qu'un représentant est en droit de revendiquer quelque chose ? Si encore il avait quelque chose à nous apporter ! Comment peut-on convenablement représenter quelqu'un qui a été cloué à son propre appareil de fitness ? Ce n'est pas facile. J'argumenterai de la manière suivante : il y a quand même des gens qui n'ont rien d'autre que leur religion mais ce rien est toujours mieux que quelque chose qui existe sans rien vouloir dire. Voyez-vous, le sport, la musique et la religion sont tout à fait le contraire de cela. Ils signifient quelque chose. C'est ce nous voulons aussi signifier, mais quoi ? Peu importe. Nous sommes aussi tout à fait de cet avis et d'un autre, ensuite. Nous regardons le match, puis nous regardons le cent mètres homme, puis les deux cents mètres homme également, car je crois que les femmes ne courent pas cette distance, n'est-ce pas ? Ah bon, pardon, merci de l'indication, naturellement ce que les hommes peuvent faire, les femmes le peuvent également. Je dis juste Devers, Ottey, Torrence. Ils pourraient transporter d'enthousiasme ce monsieur le dieu s'il n'avait pas été solidement fixé avec des vis.

Un autre : Malheureusement, à cette heure nous devons lutter avec des secondes et non avec le goût de notre partenaire qui ne nous a pas choisis. Vous montez sur vos grands chevaux ? Vaudrait mieux pas ? Mais vous êtes tout le temps à cheval sur la même chose, madame l'auteur, qu'est-ce que c'est ?

Arrêtez cela ! Confiez-le moi ! En sport, le plus souvent, on ne combat pas personnellement. Même quand nous entrons nous-mêmes dans le jeu, il y en a toujours d'autres qui savent mieux le faire. Aussi en laissons-nous immédiatement d'autres combattre à notre place à l'écran. Le sport n'est rien, c'est mon intime conviction. Pourtant son existence rend les gens méchants parce qu'il condamne la plupart d'entre eux à rester inactifs devant leur poste, inaction à laquelle, naturellement, ils aimeraient, un jour, mettre brutalement un terme. Cela ne peut pas se passer autrement.

Entrant dans des maisons, sortant de maisons. L'arrivée du néant parmi nous est plus silencieuse que celle de la raison qui, cependant, parle encore relativement beaucoup, exactement comme moi, mais ne dit plus rien avant d'être égorgée, comme moi. Elle s'incline et montre ce qu'aurait été son entrée en scène solitaire sur la glace si on l'avait laissé faire. Ainsi, elle est arrivée dans un groupe de coureurs sur la ligne d'arrivée, et il a fallu attendre que la photo de l'arrivée indique à qui appartenaient ces seins sur le devant.

Elfi Electre *recule en rampant, est piétinée et disparaît aussitôt* : Pas les miens, j'ai égaré les miens, aucune idée où. Ca fait déjà un bon bout de temps que je ne les ai plus vus. Je ne les trouve tout simplement pas ! Certains ne sentent déjà plus qu'ils sont en train de tomber. Mais nous aurions pu réagir de manière plus détendue. Non ?

Premier *l'ignorant, s'adresse à l'autre* : Ainsi, ils offriraient un néant, autrement dit eux-mêmes, en sacrifice humain, tu y crois vraiment ? Et ce serait

déjà leur plus grand exploit ? Alors, je ne sais pas... tout de même nous pouvons donner davantage. Au moins, nous offrons un homme véritable. Nous l'offrons en sacrifice, ça nous savons très bien le faire. Gémissements tout autour. Nous sommes prêts. On s'en fiche. J'espère que fabriquer un homme sera plus drôle que tout ce qu'il y a ici ! Monsieur le juge supérieur nous retire de toute manière tous ceux que nous avons fabriqués. Il n'a aucun critère de sélection. Mais nous pouvons encore faire appel ou engendrer un homme nouveau. Je crains seulement que ce dernier ne recommence à encore souffrir affreusement des blessures de son amour propre. Que peut-on lui installer pour empêcher cela ?

Un autre : l'ambition est la plus forte pulsion de l'homme. Nous nous savourons avant de nous exprimer. Ça nous énerve que personne ne nous écoute. Nous ne nous fuyons pas car la diversité des créatures qui cherchent à se mesurer les unes aux autres est une composante nécessaire de la fuite. Le plus fort est le plus rapide. Nous sommes tous une seule et même chose. Un pour tous. Nous ne sommes même pas attachés à des corps humains. Il est vrai que nous les transportons lorsque que nous déboulons sur nos skateboards ou sur nos mountainbikes, que ce soit en descente ou en montée. C'est la raison pour laquelle nous commençons par détacher les gens de nous. Avant de nous précipiter dans la blancheur des tréfonds. Pendant ce temps, les bus, tel des requins, sillonnent de par nos rues en éructant de sanglants décombres.

Premier : C'est absolument sans importance que les roues de nos dangereux supports se mettent d'elles-mêmes à folâtrer comme des chiens fous et qu'en

glissant, en sautant, en faisant des tourbillons dans les airs, elles créent une nouvelle situation qu'il faudra prendre comme hypothèse de départ quand viendra le moment d'appeler les secours de montagne. C'est-à-dire dans l'éventualité où l'on voudrait encore sortir ensuite ! Parfois, l'envie nous quitte. De la même manière, Dieu fait parler son appareil à sa place ; sans son appareil, on ne le reconnaîtrait peut-être pas. On pourrait le confondre avec n'importe quel autre jeune homme aux cheveux longs qui n'aurait pas encore fait sa queue de cheval.

Un autre : Etonnant comme notre victime s'est défendue contre la mort tout à l'heure, vous l'avez remarqué vous aussi ? Nous avec nos ailes de corbeau au-dessus de lui, l'ombre qui sait émettre des cris perçants ! Et qu'est-ce que ça lui a apporté ? Il n'a pas pu nous emmener !

Un autre *pique dans le tas avec un couteau. Le tas s'étale enfin au sol :* Je vous en prie, ne le prenez pas personnellement !

Premier : Merci, mais, vraiment, il ne fallait pas. C'était clair pour lui dès le début qu'il ne se retrouvait pas dans un cercle d'amis lorsqu'il nous a vus.

Premier : J'ai cessé de compter à trente-trois, comme Jésus. A soixante-quinze, je cesserai d'être jeune, de grandir, de rêver et je mettrai un terme au rêve de la peur de ce dont je suis capable. Moi, je ne minimise pas mes menaces, car je sais que chacun peut une fois devenir une victime et que plus d'un le peuvent plusieurs fois. C'est pourquoi je me tiens tranquille en ce

moment afin de ne pas me faire remarquer. Aujourd'hui, je remarque une plante sur le chemin, un animal dans le buisson, un bourdonnement contre la vitre de la fenêtre, cependant, j'espère que demain on ne fera pas attention à moi ! Je suis encore insignifiant aujourd'hui, pourtant, le significatif procède souvent du plus insignifiant, exemple courant : la chenille et le papillon. Ou encore : un grand parti né de la liberté, or la liberté est plutôt petite.

Madame l'auteur fait une nouvelle apparition, titubante et piteuse. Elle peut aussi se faire représenter par *Elfi Electre* : Et j'étais moi-même de la partie quand mon papa a été tué. Je voulais vous le redire à présent que nous sommes seuls et à l'aise les uns avec les autres. Je vous en prie laissez-moi au moins finir de parler !

Regardez, voilà sa chaussure mais son pied n'est pas là. Voilà son sac mais Dieu n'y est pas, son eau dans laquelle nul ne plonge. Où est le pied je vous prie ? Ah, oui, le voilà, lui qui a le devoir de revenir et qui, à présent, se dirige vers moi. Il entre en moi. Comment ce pied peut-il prendre racine sans le vieux sac auquel il appartenait autrefois ? Celui que je bats tout en me visant moi-même. Je suis encore là. Ma langue se meurt dans ma bouche et pourtant je parle encore ! Papa, où est le mot que j'avais trouvé autrefois et que j'ai de nouveau perdu. Il t'est arrivé de parler comme un juif. Pas peur de toi, je veux dire, ma peur de toi, dans l'absolu, mais peur que tu n'aies, que tu n'aies, que tu n'aies pas parlé. Parfois pendant des semaines. Donc la peur de ce qui ne, la peur de ce qui oui. Se taire et ne pas parler ! Combien de gens l'ont déjà fait alors, toi aussi, tu y arriveras ! D'accord, tu m'as aussi un peu battue ; malgré

cela, je suis passée te voir ces jours-ci, mais tu n'es pas à la maison. La maison n'est pas là, elle non plus. Les villages brûlent sur ton passage. Papa. Il faut que tu fasses ton entrée en scène maintenant et que tu me fasses un reproche. Mais tu ne peux finalement pas me faire le reproche de ta personne ! Tu étais là et je ne t'ai pas vu. Tu n'es pas là où je suis maintenant. Voilà tes derniers draps qui viennent de l'asile ; j'ai veillé à ce qu'ils soient lavés afin qu'ils ne puissent en rien témoigner de ce meurtre : ouais, regardez les actes ! Il manque une trace de toi attestant que tu fus un homme ; seule la trace de ton extermination est restée, ouais, regarde comme c'est mignon. Voilà maintenant la trace de toi, c'est un mot inoffensif. Sur la peau en putréfaction. Tu ne peux tout de même pas te renverser en arrière, la terre est trop bouchée comme par trop de rembourrage. Je ne peux rien faire contre. Mais, en revanche, ce drap est l'objet le plus pur de toute la maison. Papa, tu n'as pas été battu à mort au cours d'une bagarre, pourquoi es-tu resté comme cloué sur place ? Pourquoi ne t'es-tu pas enfui en courant ? Tu as couru, certes, mais tu ne t'es pas enfui. Tu as toujours couru obstinément vers moi dans ma cité de mensonges où je restais en retrait. Mes mots, depuis, ont la violence de tes coups.

Comme si j'étais toujours en train de me déverser dans un verre et l'offrais au premier venu, en conséquence de quoi, on me fuit, moi aussi. Parce que dans mon voisinage, ça fait mal, car mon voisinage est et reste ton voisinage, papa, pas besoin d'être reconnaissant pour cela. Je suis un exemple de ce que les coupables restent en vie ; ici, dans mon voisinage, il ne leur arrive rien. Je suis en effet la seule dans mon voisinage. Tu n'as pas idée combien les gens ici se gênent pour moi ! Ils croient que je me prends pour Jésus parce que je ne reste

jamais tranquille alors que moi aussi je suis morte depuis longtemps. Justement, la ruse de Jésus est d'être mort et de revenir, au moment où l'on s'y attendait le moins, pour mettre tous les gens comme toi dans un même sac. Il vous noie comme des jeunes chatons. Je devrais depuis longtemps aller dans une maison du genre de celle où tu as été, pensent-ils. Tant je suis ridicule, ridicule, ridicule. La plupart me repose avant de m'avoir ouverte à l'endroit où est ma courte chemise de nuit. Regardez comme, constamment, je me dépense d'une main et empoche de l'autre. Ils s'en fichent, mais il leur arrive de regarder ce spectacle. Ils rient ! Ils rient ! Juste histoire que tu le saches. Un ordre ne s'en trouverait même pas brisé. Papa, platch ! tu t'es toujours plaint dans ton costume, celui avec la veste bleue et le pantalon gris, ce n'était même pas un costume, en réalité. Pour aller boire du sang, il faut tout de même se faire chic, il faut mettre des bottes, une culotte de cheval et un dogue allemand malsain.

Le voisin entend dire du voisin que je t'ai tué, papa, et la seule chose qu'il trouve à dire est : eh bien, il repose certainement en paix, vraisemblablement même plus en paix que si nous avions arrêté de le faire tourner en bourrique, de le faire tourner et retourner en bourrique dans une danse que nous lui aurions préparée. Si seulement nous avions su qu'il était là. Il est certainement content de ne plus être dans votre voisinage, le papa, n'est-ce pas ? Ha, ha. S'il vous plaît, où est mon droit de t'avoir encore en vie ? Celui-ci n'est pas le mien ! Il dit que personne n'a le droit de reposer avant cinquante ans. Il n'a pas pris en compte notre propension au repos. Toujours est-il qu'à la fin tu avais presque atteint les soixante-dix. Papa.

Avez-vous vu mon droit ? Quelque chose vient de tomber des jambes du pantalon, ce n'était pas toi et ce n'était pas moi, il y a du sang dans la chaussure. Cette chaussure est abandonnée, j'appelle ton pied, s'il te plaît, viens *over and out* ! Je veux que cela n'ait pas eu lieu. Que mon papa ne soit pas passé à la trappe. Je veux qu'il sorte de là, même s'il n'y est pas. Je compose mon plus beau visage, je ferme les yeux et je gémis comme sous l'effet d'un baiser, même s'il y a bien longtemps que plus personne ne m'a touchée, mais les hommes, en effet, n'apprennent que sous l'effet des gémissements. Et vous voilà obligés d'écouter tout cela. Désolée. J'en conviens non par peur, bien que sois très peureuse, mais qui pourrait encore me punir aujourd'hui ? D'autres en tuent par douzaine tout à côté et ils ne sont pas punis, eux non plus. Je vois que vous voulez applaudir depuis longtemps, mais mes cris stridents vous en empêchent. Mes vociférations couvrent la foule. Vous avez depuis longtemps demandé le silence mais je persiste à vouloir que tous m'écoutent. Papa, tu as été un dieu, tu n'as pas combattu pour moi. Un dieu n'est pas obligé de faire tant d'efforts. Je le dis ici afin que vous le sachiez. Une personne morte, ne revient pas. Assez parlé à présent. Il faut réfléchir un instant aux paroles, mais la fin est déjà passée, silence, silence, pas fait de bruit.